36e Année. N° 13. 1er Juillet 1929.

MODICAL ROOM
ERAL LIBRARY
IV. OF MICH.
JUL 23 1929

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Wickham Steed	*Les Élections anglaises*	5
Abel Hermant	*La Flamme renversée.* — III	18
Gérard Bauer	*Prévost-Paradol*	48
Albert Thibaudet	*Histoire d'Amiel.* — II	78
Jean Lescure	*Les Assurances sociales*	120
Pierre Bost	« *Cette étonnante nouvelle* »	139
Johan Bojer	*Le Nouveau Temple.* — II	166
Constantin Photiadès	La Musique : *Le Retour à Rossini*	191
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	204
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	213

Le dîner de la « Revue de Paris » du 17 Juin 1929.

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; J. Poirier.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION. ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement***

Le Club des Lyonnais

par GEORGES DUHAMEL

Ethelka

par JEAN MISTLER

New-York

par PAUL MORAND

Un grand profiteur de guerre sous le Consulat et l'Empire

Ouvrard

par ARTHUR-LÉVY

La Situation actuelle de l'Islam

par LOUIS MASSIGNON

Problèmes d'Enseignement colonial

par GEORGES HARDY

General
Terg.
8

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Il y a environ deux mois, et précisément le 26 avril, je déjeunais chez une dame dont le mari occupait jadis une très haute situation politique en Angleterre. Se souvenant que je lui avais prédit, à l'automne de 1923, le résultat exact des élections générales qui allaient avoir lieu, elle me somma à brûle-pourpoint d'indiquer la composition de la nouvelle Chambre des Communes qui serait élue le 30 mai. Tout en faisant des réserves sur le résultat imprévisible de la lutte dite « triangulaire » dans les circonscriptions où les trois partis désigneraient des candidats, j'affirmai que, selon mon expérience des sentiments du pays, les Conservateurs perdraient à peu près 150 sièges, tandis que les Travaillistes en gagneraient au moins 110. En chiffres ronds j'attribuais 240 mandats aux Conservateurs, 270 aux Travaillistes et 105 aux Libéraux. Je ne me suis trompé sérieusement que sur le compte de la représentation parlementaire des Libéraux.

Parmi les convives se trouvaient quelques Conservateurs de marque. Leur étonnement fut grand. Ils me demandèrent la raison d'une prédiction aussi pessimiste. L'un d'eux m'assura qu'un personnage important de l'entourage du Président du Conseil, M. Stanley Baldwin, soutenait que le Gouvernement ne perdrait que 30 des 400 voix de sa majorité. Aux explications que je lui donnai, il répondit tristement : « Nous avons oublié toutes ces choses-là ». « Le pays ne les a pas oubliées », répliquai-je.

« Ces choses-là » étaient gravées, en effet, dans les esprits de millions d'électeurs. Pour les comprendre il faut remonter aux élections de 1924.

1er Juillet 1929.

Le gouvernement travailliste, auquel feu M. Asquith avait facilité la prise du pouvoir au mois de janvier 1924, fut renversé, en octobre 1924, par les Conservateurs et les Libéraux réunis, pour avoir fait cesser des poursuites déjà commencées contre un journal communiste. Selon la coutume constitutionnelle, le Roi autorisa M. Ramsay Mac Donald, le Premier Ministre travailliste, à dissoudre le Parlement et à en appeler au pays. A cette époque les Conservateurs comptaient 258, les Travaillistes 191, et les Libéraux 159 députés. Tout faisait prévoir une victoire conservatrice, et la reprise du pouvoir par M. Baldwin. Je me souviens d'avoir prédit, au moment de la dissolution, une majorité conservatrice de 30 à 40 voix. Quelques jours avant les élections un journal conservateur publia le texte de la fameuse « Lettre Rouge » que Zinovieff aurait adressée à un Communiste britannique nommé Mac Manus. D'après ce journal, le texte original de cette lettre se trouvait entre les mains du Foreign Office, dont M. MacDonald était encore le chef.

M. MacDonald, qui faisait une tournée électorale dans le pays, fut pris au dépourvu. Il demanda des explications au personnel du Foreign Office et, les ayant reçues, se sentit dans l'embarras. Si la lettre était authentique, il fallait agir. S'il s'agissait d'un faux, il fallait tirer les choses au clair avant de se prononcer. Dans l'incertitude, il laissa passer quarante-huit heures. Dans cet intervalle, quelques-uns de ses collègues traitèrent la lettre de faux, et s'élevèrent contre la manœuvre électorale conservatrice qui l'avait lancée à ce moment précis. Moins convaincu, M. MacDonald fit écrire une note sévère à l'ambassade soviétique à Londres.

Il donna ainsi un certificat de crédibilité à la « Lettre Rouge », dont le contenu était, du reste, fort plausible. Il n'en fallait pas davantage pour déchaîner, dans toute la presse anti-travailliste, un ouragan de protestations contre le danger de la propagande bolchevique, danger que le gouvernement travailliste ne saurait enrayer.

Le pays s'épouvanta. Une majorité conservatrice écrasante devenait certaine. Beaucoup d'électeurs libéraux passèrent dans le camp conservateur, et M. Stanley Baldwin se trouva à la tête d'une phalange de 415 députés dans une Chambre

de 615 membres. Les travaillistes perdirent 32 sièges et furent réduits au nombre de 159. Pire encore fut le sort des libéraux. A la rentrée, ils ne formaient plus qu'un groupe de 39, au lieu d'un parti de 159 députés.

Bientôt après les élections on eut de fortes raisons pour soupçonner que la « Lettre Rouge » était, en effet, un faux, malgré sa vraisemblance intrinsèque. On constata que M. Mac Manus, à qui elle était censée avoir été envoyée en Angleterre, demeurait à Moscou, à quelques pas du bureau de M. Zinovieff, à la date que portait la lettre. M. Baldwin, harcelé d'interpellations, se retrancha derrière les services de renseignements. Ainsi le doute se propagea dans les esprits, et les observateurs impartiaux acquirent la conviction qu'à la prochaine élection générale les Conservateurs perdraient la plus grande partie des sièges que leur avait valus l'exploitation d'un document apocryphe.

Dans cette situation, la politique, ou la tactique, des Conservateurs était toute tracée. Il leur fallait suivre une ligne de conduite assez libérale, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, pour conserver l'appui des éléments non-conservateurs dans le pays. C'est ce que comprit M. Baldwin. Au grand banquet annuel du Lord Maire de Londres, le 10 novembre 1924, il déclara que ni lui, ni aucun de ses collègues ne se trompaient sur la signification réelle de leur victoire, et qu'ils avaient triomphé grâce à l'appui d'électeurs qui, dans d'autres circonstances, n'auraient pas voté pour eux. Par conséquent, ils se sentaient munis d'un mandat national; et c'était en gardiens du bien public, sans aucune distinction de parti, qu'ils entendaient remplir ce mandat que la confiance de tant de citoyens leur avait confié.

Maintes fois cette promesse fut répétée, dans la suite, par M. Baldwin et ses collègues principaux. Le pays l'entendit avec joie. Jusqu'à l'été de 1926, M. Baldwin tint parole. Il résista à tous les efforts que firent ses partisans moins éclairés pour le faire dévier du chemin qu'il avait choisi. Sa popularité grandit. Il devint le maître du pays.

Au printemps de 1925 les Conservateurs rétrogrades voulurent qu'il se servît de sa majorité « nationale » pour faire voter une loi défendant aux syndicats ouvriers de

verser d'office une fraction des cotisations de leurs membres au fonds politique du parti travailliste. Selon ces messieurs, le gouvernement conservateur devait à tout prix soutenir le principe de la liberté individuelle que violaient ces versements syndicaux, puisque les syndicats ne se composaient pas exclusivement d'inscrits au parti travailliste. C'était donc au nom des droits de l'homme que les réactionnaires insistaient pour que M. Baldwin coupât les fonds à leurs rivaux !

M. Baldwin trouva leurs arguments mesquins et peu opportuns. Il refusa net de tirer « le premier coup » dans une lutte de classes. Il ne goûta aucunement l'idée que son parti richissime s'acharnât à appauvrir davantage ses adversaires peu riches. L'opinion publique lui donna raison.

Vers la fin de 1925, il vit surgir une difficulté plus grave. L'industrie du charbon entrait en pleine crise. Pendant la guerre, lorsque des dizaines de milliers de mineurs avaient voulu s'enrôler dans l'armée, — à un tel point qu'on dut en renvoyer beaucoup de peur que le charbon vînt à manquer, — 200 000 ouvriers de hasard avaient été embauchés dans les mines afin de porter la production au niveau indispensable. Quoique, après la paix, ces 200 000 travailleurs fussent devenus superflus, on ne pouvait honnêtement les licencier. Pourtant l'industrie, mal organisée comme elle l'était, n'était pas en état de soutenir la charge de leurs salaires. Les propriétaires des mines menaçaient de fermer boutique. Les mineurs réclamaient des augmentations de salaire pour faire face à la cherté de la vie. Plusieurs membres du gouvernement conseillaient à M. Baldwin de laisser les choses suivre leur cours, puisqu'un conflit était économiquement inévitable. Il fit la sourde oreille. Au dernier moment il donna à l'industrie une subvention de £ 23 000 000 pour l'aider à marcher pendant qu'une Commission royale ferait une enquête approfondie et préconiserait des remèdes. Il fit entendre que le gouvernement, fort de sa majorité nationale, appliquerait ces remèdes sans hésiter.

Les travaux de la Commission furent dirigés par Sir Herbert Samuel, ancien ministre libéral, qui s'était retiré de la politique. C'est lui qui rédigea le rapport. M. Baldwin en eut peur. Au lieu d'en accepter la responsabilité, il remit

le rapport aux propriétaires de mines et aux mineurs comme base d'une entente directe entre eux.

Au lieu de s'entendre, patrons et ouvriers se disputèrent. Les propriétaires voulurent fermer les mines, les mineurs menacèrent de se mettre en grève. Au moment où le conflit allait éclater, le Conseil général des Syndicats ordonna la grève générale.

C'était le 1er mai 1926. Le gouvernement, soutenu par la grande majorité des citoyens, fit face au danger et, en moins de quinze jours, écrasa la grève générale. Ce péril écarté, l'opinion publique s'attendait à ce que le gouvernement profitât de la victoire nationale pour faire justice sans parti pris, et surtout pour entreprendre la réorganisation radicale de toute l'industrie houillière.

M. Baldwin n'en fit rien. Quelques propriétaires de mines importantes et modernes lui proposèrent un plan de rationalisation pour l'ensemble de l'industrie. Ce plan n'aurait entraîné que de faibles sacrifices financiers. Ni M. Baldwin, ni le ministre du Travail ne voulurent les écouter. La grève du charbon traîna pendant sept mois. A la longue, les mineurs furent vaincus par la faim. En même temps l'industrie fut à peu près ruinée et ses marchés à l'étranger perdus, pendant que les recettes des chemins de fer diminuaient de mois en mois.

A partir de ce moment le gouvernement était condamné. Il avait manqué à son « mandat national ». On soupçonnait, sans en avoir la preuve absolue, que l'influence des propriétaires de mines rétrogrades, et celle des réactionnaires pur sang, avaient prévalu au sein du Cabinet. Ce soupçon atteignit la force d'une conviction lorsque, au mois de mai 1927, M. Baldwin présenta au Parlement un projet de loi déclarant illégales la grève générale et l'intimidation industrielle, et défendant aux syndicats ouvriers de verser dorénavant la proportion usuelle des cotisations de leurs membres au fonds politique du parti travailliste.

M. Baldwin avait donc cédé. Ce projet de loi éveilla l'esprit de lutte chez les Travaillistes et les Libéraux. Le gouvernement dut remanier son projet de fond en comble. Néanmoins les versements des syndicats ouvriers furent défendus, ce qui remplit d'amertume la masse des travailleurs industriels.

Peu de temps après, le gouvernement commit une lourde faute. Il esquissa une réforme de la Chambre des Lords dans le but inavoué de rétablir la suprématie de la Chambre héréditaire aux dépens de la Chambre représentative. Alors, les Conservateurs les moins insensibles à l'opinion publique se mirent en révolte. Le projet fut abandonné; la mauvaise impression resta.

Aucune des réformes entreprises par le Gouvernement dans la suite — dont quelques-unes bienfaisantes — ne put effacer le souvenir de ces fautes. Le gros du public se persuada que le gouvernement manquait de sagacité et de largeur d'esprit. Personne ne doutait des bonnes intentions et des excellentes qualités personnelles du Président du Conseil. On le blâma d'avoir permis à ses collègues, moins soucieux que lui du bien général, d'imposer leurs volontés à la sienne.

Sur le chapitre de la politique intérieure, le gouvernement était donc jugé et condamné. Il aurait pu se rattraper sur la politique étrangère si celle-ci était restée ce qu'elle avait semblé être à l'automne de 1925, lorsque furent conclus les accords de Locarno. La plus grande partie de l'opinion préférait la politique de Locarno à celle qu'avait indiquée le gouvernement travailliste dans le Protocole de Genève. On trouvait « Locarno » moins dangereux et plus précis. On l'acceptait comme un point de départ vers un avenir meilleur. On ne comprenait pas que Locarno fût considéré comme un terminus, un *nec plus ultra* des efforts de la Grande-Bretagne pour l'organisation de la paix.

La déception commença au mois de mars 1926. Au lieu d'admettre l'Allemagne à la Société des Nations, l'Assemblée spéciale, qui se réunit à Genève dans ce but, dut piétiner sur place et se séparer sans rien faire, pendant que sévissait une grave crise au sujet de l'attribution des sièges au Conseil. On estimait que les imprudences de sir Austen Chamberlain avaient été, pour une grande part, les causes de la crise, et la confiance dont il avait joui diminua sensiblement. On lui en voulut aussi de ses manifestations d'amitié personnelle envers M. Mussolini, chef d'un système anti-démocratique et anti-libéral — surtout quand le chef du fascisme tira profit de ces manifestations pour établir un protectorat

italien sur l'Albanie. D'autre part, on sut gré à sir Austen de l'excellente politique qu'il amorça en Chine vers la fin de 1926; et son prestige personnel ne fut sérieusement atteint qu'au moment où la Conférence à trois pour la limitation des armements navals échoua à Genève au cours de l'été de 1927. On lui reprocha alors le manque de préparation politique qui avait permis aux experts de l'Amirauté de s'emparer d'une grave question dont le sort des relations anglo-américaines pouvait dépendre.

A vrai dire, la responsabilité de sir Austen Chamberlain dans cette affaire fut plutôt formelle. Comme devait le démontrer bientôt la démission de lord Cecil, le Cabinet soutint le point de vue de l'Amirauté contre celui des partisans d'une entente à fond entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Pour expliquer sa démission, lord Cecil fit état de l'indifférence des autres membres du Cabinet à l'égard du désarmement et de l'organisation progressive de la paix. Son départ affaiblit le gouvernement; et lord Cecil lui porta encore un rude coup lorsque, à la veille des élections, il conseilla aux électeurs de ne donner leurs voix qu'aux candidats dont le zèle pour la paix paraissait incontestable.

Quoique le pays eût témoigné qu'il préférait la politique de Locarno à celle du protocole de Genève, le gouvernement avait eu tort de rejeter le protocole comme totalement inacceptable. Le protocole visait deux buts principaux : la définition de « l'agresseur », et la convocation en 1925 d'une grande conférence internationale pour le désarmement; et la validité définitive du protocole était liée expressément au succès de cette conférence. En rejetant le protocole, non pas sans phrases, puisque le discours de Sir Austen Chamberlain à Genève au mois de mars 1925 en contenait beaucoup, mais sans proposer des amendements visant les mêmes buts, le gouvernement conversateur semblait se désintéresser du désarmement, et considérer comme utopiques tous les efforts pour renforcer le pacte de la S. D. N. par une définition de « l'agression ».

Or, l'opinion anglaise, dans son ensemble, tient à la S. D. N. A cet égard les grands organes de la presse conservatrice n'indiquent que faiblement le sentiment du pays. M. Painlevé

rendit un véritable service à Sir Austen Chamberlain — peut-être sans que celui-ci s'en doutât — en revendiquant pour la S. D. N., dans son discours d'ouverture à l'Assemblée de 1925, la paternité des accords qui allaient être conclus à Locarno le 15 octobre suivant. Grâce à cette intervention, et à la résolution que vota l'Assemblée, Locarno portait avant la lettre l'estampille de Genève. Ainsi fut évité le danger que les accords de Locarno parussent dirigés contre la S. D. N., même s'ils avaient été négociés en dehors d'elle.

Quelles furent les raisons profondes qui décidèrent le gouvernement conservateur à rejeter le protocole de Genève? D'abord, une hésitation compréhensible à se lier d'une façon trop absolue par des engagements universels. Ensuite, la peur que l'adhésion au protocole finît par mettre la flotte anglaise au service de la S. D. N., et que la Grande-Bretagne perdît ainsi le droit de disposer librement de son arme principale. Derrière cette seconde raison se cachait l'inquiétude que l'article 16 du pacte de la S. D. N. a toujours inspirée, même aux Anglais les moins belliqueux. Comment, en effet, remplir l'obligation de prendre part à un boycottage économique, voire à un blocus naval, qui serait appliqué comme sanction à un pays en rupture de pacte, sans se heurter aux préoccupations farouches du peuple américain au sujet de la « liberté des mers »? Ces préoccupations n'avaient-elles pas failli amener une rupture entre l'Angleterre et les États-Unis en 1916 et au commencement de 1917? N'avaient-elles pas motivé l'entrée en guerre de l'Amérique contre l'Allemagne en avril 1917? Et tous les peuples britanniques ne sont-ils pas solidaires dans le désir de ne jamais se battre contre leurs « cousins » américains, même pour le compte de la S. D. N.?

Pour toutes ces raisons le gouvernement conservateur refusa d'adhérer au Protocole de Genève. Mais, ayant tué le Protocole par son refus, il se vit dans la suite condamné à battre constamment en retraite devant le fantôme de l'illustre défunt. Si la conférence navale à trois avait mené à un accord entre la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Japon sur la limitation des croiseurs, on se serait cru en bonne voie de régler à l'amiable le fameux problème de la « liberté des mers ». Mais la faillite de la conférence sur une question aussi technique

que celle de savoir si les croiseurs de 10 000 tonnes devaient porter des canons de 8 ou de 6 pouces, impressionna défavorablement l'opinion anglaise qui se demanda s'il fallait vraiment prendre l'hypothèse d'une guerre anglo-américaine comme base de toute discussion navale avec les États-Unis.

A cette demande la réponse fut nettement négative. La conviction s'enracina que la vraie façon d'aborder la discussion était, au contraire, d'admettre le principe de la parité navale dans toute son étendue, et de prendre comme point de départ l'hypothèse de l'impossibilité d'une guerre entre l'Empire britannique et les États-Unis.

La cause la plus profonde de la défaite du gouvernement conservateur aux élections du 30 mai fut précisément son hésitation à poser le problème ainsi; et la responsabilité de cette défaite retombe sur M. Bridgeman, premier lord de l'Amirauté, et sa politique navale, et sur Sir Austen Chamberlain et sa politique étrangère, autant que sur M. Baldwin et sa politique intérieure.

Comme première conséquence de l'insuccès de la conférence à trois de Genève, on élabora aux États-Unis un vaste programme de constructions navales. C'est ce que voulaient, sans aucun doute, les délégués qui représentèrent à la conférence le « Navy Department » de Washington. Mais depuis quand les hommes d'État, doués de clairvoyance et de fermeté, sont-ils tenus de se subordonner aux « experts », et surtout de faire le jeu des « experts » étrangers? Les Ministres britanniques sont tombés dans l'erreur de croire que les énergumènes du « parti de la grande flotte » aux États-Unis parlaient au nom de la saine opinion américaine; et ils n'ont eu ni la clairvoyance ni le courage de suivre une politique ouverte et de grande envergure qui aurait mis cette opinion de leur côté. Ils se perdirent dans des calculs techniques au point d'éveiller le soupçon en Amérique que ce jeu compliqué voilait une jalousie invincible à l'endroit de la puissance navale des États-Unis.

De la gravité de ces erreurs il fut impossible de les convaincre. Le sentiment public aux États-Unis avait beau se révolter contre le vaste programme naval du « Navy Department », et obliger ses auteurs à réduire les 71 unités projetées à un maximum de 15 croiseurs. Le Président Coolidge et

M. Kellogg avaient beau transformer en un projet de traité multilatéral pour la renonciation à la guerre la proposition que leur avait faite M. Briand pour un traité bilatéral franco-américain. Le gouvernement britannique eut l'air de n'y rien comprendre. Il permit à l'Allemagne d'être la première à accepter les propositions Kellogg; et lorsqu'il les accepta à son tour, il formula des réserves qui en diminuèrent la portée. Et, tout en prenant part aux négociations qui devaient aboutir au Pacte de Paris, il conclut secrètement l'accord naval anglo-français.

La divulgation lente et partielle des termes de cet accord souleva en Angleterre une émotion vive et soutenue, même dans les milieux les plus conservateurs. Cette émotion ne se dirigeait pas en premier lieu contre la France. L'Amirauté et le Foreign Office britanniques en étaient les objets. On trouva inconcevable que Sir Austen Chamberlain, surtout, se fût prêté à un arrangement où figuraient, pour le compte de l'Angleterre, les mêmes revendications navales qui avaient produit l'échec de la Conférence de Genève; et l'on se sentit embarrassé lorsque des voix américaines accusèrent l'Angleterre d'avoir voulu imposer aux États Unis, avec l'aide de la France, des conditions que l'Amérique avait repoussées à Genève.

Tant bien que mal on se tira d'affaire en invoquant la maladie de Sir Austen Chamberlain. Personne ne songea à attribuer à la France l'arrière-pensée d'avoir voulu diminuer la cordialité des rapports anglo-américains. On croyait que la France visait à se faire reconnaître une situation navale supérieure à celle qu'elle possédait à la Conférence de Washington en 1921, et à obtenir en même temps l'adhésion de l'Angleterre à la thèse française au sujet des réserves militaires. On reprochait, il est vrai, à Sir Austen Chamberlain un excès de sentimentalité à l'égard de la France. Quelques-unes des phrases dont il s'était servi avaient semblé outrepasser les limites que les hommes d'État responsables sont tenus de respecter dans l'expression de leurs émotions personnelles.

L'incident s'apaisa peu à peu. Quoique la réponse des États-Unis à l'accord anglo-français fût nettement défavorable, et bien que l'adhésion de l'Angleterre à cet accord eût rendu

inévitable la construction des 15 croiseurs américains, l'opinion britannique nota avec plaisir que l'Amérique se déclarait prête à reprendre la discussion pour mettre un terme aux dangers d'une rivalité navale. Mais, au grand étonnement du public, le gouvernement ne sembla faire aucun cas de cette déclaration. Il laissa traîner les choses jusqu'à la veille de la réunion de la Commission Préparatoire de la Société des Nations à Genève au mois d'avril.

Le discours que prononça M. Gibson, au nom du Président Hoover, le 22 avril, à la Commission préparatoire, eut un grand retentissement en Angleterre. Le premier délégué britannique, lord Cushendun, s'y associa chaleureusement, et on lui sut gré de son attitude. Le langage de Sir Austen Chamberlain à la Chambre des Communes sonna plus sec; et, pour en effacer l'impression, le premier ministre, M. Baldwin, s'empressa d'accueillir la proposition américaine avec plus de cordialité. Enfin, disait-on dans tous les milieux où l'on s'intéresse à la paix, le gouvernement a trouvé une plateforme électorale qui soulèvera l'enthousiasme du pays.

On s'est trompé. Ni M. Baldwin ni aucun de ses collègues principaux n'ont mis la réduction des armements et l'entente avec l'Amérique au premier plan dans leurs discours électoraux. Leur faute fut d'autant moins compréhensible qu'il leur manquait un programme populaire, et qu'ils avaient renoncé à suivre M. Lloyd George sur le terrain de la lutte contre le chômage. Bien des hommes politiques, qui avaient eu contact avec le public depuis le commencement de l'année, les avaient avertis de l'intérêt passionné du peuple pour la paix. Ces hommes prévoyaient qu'avant la fin de la campagne électorale la question de la paix prendrait le pas sur toutes les autres dans les programmes travaillistes et libéraux.

C'est ce qui arriva. Dix jours avant les élections le parti libéral lança un programme spécial, entièrement consacré au désarmement et à la paix. Les leaders travaillistes et libéraux parlèrent surtout de la paix dans les appels qu'ils adressèrent par radio aux électeurs à la veille du scrutin. Cependant M. Baldwin se contenta d'une profession de foi anodine et réclama pour l'Angleterre le mérite d'avoir déjà fait pour le désarmement plus de sacrifices que n'importe

quel autre pays. Le lendemain, 13 500 000 électeurs donnèrent leurs voix aux candidats travaillistes et libéraux, et seulement 8 500 000 aux candidats conservateurs. A la nouvelle Chambre des communes la majorité en faveur du désarmement et de la paix sera de 345 contre 257; et encore faudra-t-il déduire de cette minorité beaucoup de députés conservateurs qui, à l'égard de la paix, sont des partisans actifs et convaincus de la politique travailliste et libérale.

Faut-il donc conclure que les autres questions ne jouèrent qu'un rôle subordonné dans les élections anglaises? Certes non. On parla beaucoup du chômage, de la construction de nouvelles routes, de la réorganisation de l'industrie houillère, et du protectionnisme déguisé sous le nom de « safeguarding ». Mais aucune de ces questions ne possédait la même qualité dynamique que celle de la paix. Le pays voulait de l'action. Il réclamait un gouvernement énergique. C'est l'énergie que déploya M. Lloyd George dans sa croisade verbale contre le chômage qui entraîna le public, bien plus que les détails de son fameux « remède ». La devise conservatrice : « La prudence d'abord » priva M. Baldwin de beaucoup de sympathies. Ce fut M. Lloyd George qui lança, au contraire, le cri retentissant : « Nous avons pris bien des risques pour la guerre; prenons donc quelques risques pour la paix. » Ce cri gagna un grand nombre de voix aux libéraux, quoique le jeu de la lutte « triangulaire » leur ait enlevé quelques dizaines de mandats parlementaires auxquels ils avaient logiquement droit.

Quels risques comporte pour l'Angleterre une rigoureuse politique de paix? La perte « de la maîtrise des mers »? Mais, si l'on prend au sérieux le Pacte de la Société des Nations, renforcé comme il l'est par le Pacte de Paris, cette « maîtrise », exercée au profit d'une seule puissance, est une conception surannée. Déjà le Président Hoover indique, comme problème fondamental, la question de savoir si les nations veulent ajouter foi au Pacte de Paris, et si elles sont décidées à en tirer des conséquences immédiates et pratiques dans le domaine du désarmement. A ces questions le peuple britannique est désormais prêt à répondre : « Oui! »

Implicitement, le gros problème de l'attitude que prendraient les États-Unis dans le cas où les membres de la

Société des Nations auraient à appliquer les sanctions économiques préconisées à l'article 16 de son Pacte, est déjà résolu. Par le Pacte de Paris les États-Unis ont renoncé à la guerre comme moyen de régler tous les différends qui pourraient surgir entre eux et les autres pays signataires. Le danger que l'Empire Britannique se trouve un jour en conflit armé avec les États-Unis à cause des sanctions économiques de la Société des Nations, est donc logiquement écarté. Il est difficile de concevoir une autre cause de guerre entre les nations britanniques et le peuple américain. Rien ne s'oppose plus à l'extension à tout l'Empire Britannique du principe dont se sont inspirés les auteurs du traité Rush-Bagot qui règle depuis plus d'un siècle les rapports politiques de voisinage entre les États-Unis et le Canada. Grâce à ce traité, la longue frontière Canado-Américaine est entièrement désarmée, et aucun navire de guerre ne navigue les eaux des grands lacs.

Depuis longtemps la conviction se répand, tant au Canada qu'en Angleterre, que la solution des rapports anglo-américains devrait se trouver dans un esprit analogue à celui du traité Rush-Bagot. Cette conviction vient de s'exprimer avec force dans les élections du 30 mai. Si le gouvernement conservateur avait pris l'initiative d'une telle solution, au lieu de se perdre dans les finasseries techniques de la Conférence navale de Genève en 1927, et au lieu de les reproduire dans l'accord anglo-français de 1928, il y a gros à parier qu'il serait encore au pouvoir. Il a préféré en laisser l'initiative au gouvernement de Washington. Il a mis l'Angleterre dans la situation peu agréable de sembler subir l'initiative américaine. Malgré son orgueil national, le peuple anglais n'a aucun ressentiment envers le gouvernement des États-Unis à ce sujet; mais il en a voulu à son propre gouvernement qui l'a privé de la gloire d'être un précurseur dans l'œuvre qui doit donner à la civilisation moderne une base plus digne et plus féconde que celle de la méfiance armée.

Tel est le sens véritable des élections anglaises.

WICKHAM STEED

LA FLAMME RENVERSÉE[1]

LETTRE III

Il me souviendra toujours de ces trois semaines comme de l'époque la plus heureuse, la plus saine et la plus sûre, et, si je puis emprunter cette façon de parler peuple, la mieux balancée de ma vie.

Une affection paternelle n'est inégale en passion à aucune autre sorte d'amour, et elle a l'inestimable avantage d'un désintéressement, d'une spiritualité absolue dont elle reçoit la récompense à mesure qu'elle la mérite : elle ne connaît ni le doute ni l'anxiété. Je n'en dirais pas autant de l'affection maternelle, qui n'est jamais affranchie entièrement de la chair et qui demeure capable d'assez misérables jalousies.

Un autre curieux avantage de la paternité sur l'amour au sens vulgaire est que celui-ci, quand on le paie de retour, obtient de ce qu'il aime, dans l'hypothèse la plus favorable, un autre amour à son exacte ressemblance, une copie, une contre-épreuve, plus souvent une pâle imitation, un reflet, un clair de lune; au lieu que le père passionné obtient du fils passionné une affection, correspondante certes, mais en quelque façon renversée. Le père se penche sur le fils, qui lève ses mains et ses yeux vers le père, et ainsi l'un connaît mieux la hauteur du sentiment qui les possède, tandis que l'autre est mieux placé pour en sonder les profondeurs mystérieuses.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 uin.

Par une de ces contradictions où le cœur humain semble se plaire, la joie de ce bel équilibre n'est pas incompatible avec les plaisirs troubles du vertige. Mais, voici le plus étrange : ce miracle de l'heureuse paternité ne s'accomplit dans toute sa plénitude que si la paternité est d'élection, d'adoption, si elle est, en un mot, artificielle.

La paternité de nature et de sang, toujours un peu entachée, ne peut pas lutter, elle n'est pas de force. Je n'ai pas mémoire que le père et la mère de Lucien aient marqué la moindre velléité de me disputer leur fils. Mon empire fut accepté dès le premier jour. Nous n'avions pas de temps à perdre : pour se le rappeler aujourd'hui, il faut faire effort; mais vous savez bien pourquoi le rythme de la vie était alors inquiet et précipité. Nous prîmes soin, Lucien et moi, de ménager sans retard, de notre mieux, les heures qui nous étaient si avarement comptées, et nous ordonnâmes un emploi du temps, qui ne fut, à vrai dire, qu'un tableau de travail; car nous aurions fait scrupule de distraire, fût-ce pour le loisir du cœur, une seule parcelle d'un temps si précieux.

Peut-être cette rigueur ascétique n'était-elle pas exempte d'un peu d'affectation, voire d'hypocrisie, mais notre conscience ne nous en avertissait pas, et c'est de bonne foi que nous nous raidissions contre nous-mêmes. Durant ces trois bienheureuses semaines, nous n'eûmes pas un seul oubli. Pas une fois il ne nous arriva de trahir la tendresse dont nous étions pénétrés par un geste plus familier ou par une simple caresse de mots.

Les premières pages que nous lûmes ensemble, est-ce innocemment et d'instinct ou de propos délibéré que mon jeune maître les choisit, pour nous situer d'abord sur le plan de l'idéalisme le plus élevé? Il me mit entre les mains le *Théétète*, qui, je ne sais pourquoi, m'intimidait, et que seul je n'aurais point osé aborder. Je devinai bien la raison de sa préférence au passage qu'il me fit déchiffrer et traduire d'abord. C'est à la vérité le début du dialogue; mais puisque nous ne devions pas lire tout le texte d'un bout à l'autre, il aurait pu me le faire passer : il n'eut garde, et il me le récita simplement, avec une émotion contenue, parce que Théétète, dont je voulus dès lors lui donner le nom, était un

jeune soldat comme lui, un jeune soldat malade et blessé.

— Reviens-tu maintenant, ô Terpsion, — demande Euclide, — ou bien y a-t-il longtemps que tu es arrivé de la campagne?

— Assez longtemps, — repart Terpsion; — et je te cherchais sur l'agora, et je m'étonnais de ne pouvoir pas t'y trouver.

— C'est que je n'étais pas en ville.

— Où donc étais-tu?

— J'étais descendu vers le port où j'ai rencontré Théétète, que l'on transportait de Corinthe, du camp, à Athènes.

— Vivant, ou mort?

— Vivant, mais à peine. Car ses blessures l'ont mis en un triste état; mais il souffre plus encore de la maladie qui règne dans l'armée...

— Ah! — s'écrie Terpsion, — quel homme est celui, ô Euclide, que tu me dis en danger!

— Beau et bon, ô Terpsion; et je viens justement d'entendre tous les éloges que l'on faisait de sa bravoure dans le combat.

— Il n'y a rien d'étonnant, mais je trouverais beaucoup plus invraisemblable qu'il n'eût pas été tel qu'on te l'a dit. Pourquoi donc n'a-t-il pas fait halte ici, à Mégare?

— Il avait hâte de retourner chez lui, — dit Euclide. — Je l'ai supplié de rester, je le lui ai conseillé, mais il ne l'a pas voulu. Je lui ai donc fait un peu la conduite, et en revenant je me suis rappelé avec admiration comme sur maints sujets Socrate a deviné juste, et singulièrement sur celui-ci; car il me semble que, peu de temps avant de mourir, il rencontra Théétète encore tout jeune garçon, il s'entretint avec lui et fut ravi de son caractère. Quand j'allai moi-même à Athènes, il me répéta les propos qu'ils avaient tenus, qui étaient bien dignes d'audience; et il me dit que fatalement cet enfant se distinguerait un jour, si du moins il parvenait à l'âge.

La voix de Lucien était un peu moins assurée quand il prononça ces derniers mots; pour moi, j'avais le cœur si pénétré de tendresse, de crainte et de mélancolie, que je n'aurais pu ni parler moi-même ni souffrir qu'il continuât de me parler.

Nous gardâmes le silence quelques instants; puis brusquement, d'un geste gai, il saisit le volume qui restait ouvert

devant moi, sauta plus de cent pages, et me dit, me le remettant sous le nez :

— Reconnaissez-vous ceci? « ... Ainsi Thalès observait les astres, ô Théodore. Il regardait en l'air : il tomba dans un puits. Une petite servante de Thrace, vive et drôle, se moqua, dit-on, de cet original, qui avait la prétention de savoir ce qui se passe au ciel, et ne voyait pas ce qui était devant lui, à ses pieds. Cette raillerie vaut pour tous ceux, tant qu'ils sont, qui passent leur vie à philosopher. »

— Mais, — dis-je, — c'est la fable de La Fontaine!

> Un astrologue, un jour se laissa, choir
> Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
> Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
> Penses-tu lire au-dessus de ta tête? »

Je ne savais pas qu'il s'agit de Thalès.

— Il s'agit, — me répondit Lucien, — de « tous ceux, tant qu'ils sont, qui passent leur vie à philosopher ». A quelle utilité? demande La Fontaine. Je l'aime bien, j'admire, ou mieux encore je goûte sa poésie essentielle et ingénue aux expressions brèves; mais je crois que je ne lui pardonnerai jamais cet *à quelle utilité*? ni la bassesse de sa morale pratique, et son méprisable mépris pour

> ceux qui bâillent aux chimères,
> Cependant qu'ils sont en danger,
> Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

Son apparente excuse est qu'il prend Thalès pour un astrologue, du moins il le qualifie de ce titre; mais soyez sûr qu'il ne traiterait pas mieux les plus grands penseurs; il ne respecterait pas leur magnifique désintéressement, il serait incapable de le comprendre, et leurs distractions ne lui apprêteraient qu'à rire. Il ne me plaît guère non plus que Montaigne rapporte la même histoire et ne semble point s'en formaliser. Thalès, « admonesté, comme il dit, par une garce Milésienne de regarder à soy plus tost qu'au ciel », cela, qui me révolte, le laisse calme, et je ne le sens pas assez loin à mon gré d'approuver la garce en question, avertissant le philosophe « qu'il serait temps d'amuser son pensement aux choses qui étaient dans les nues, quand il aurait pourvu à celles qui étaient à

ses pieds ». Toutefois il se rachète en ajoutant cette remarque, qui est de l'esprit de finesse, sinon de la véritable philosophie : « Mais la connaissance de ce que nous avons entre mains est aussi éloignée de nous, et aussi bien au-dessus des nues, que celle des astres. »

— Ce n'est pas mal, — dis-je.

— Pas mal, mais j'ai plus d'exigences. Comparez donc au terre à terre de La Fontaine et au scepticisme trop avisé de Montaigne, la hauteur, l'orgueil, l'arrogance, l'espèce de cynisme superbe d'un Platon ou d'un Socrate, quand ils proclament l'éminente dignité de la spéculation et le néant des « nombreux » qui ne regardent qu'à leurs pieds!

— Mettez-moi donc en état de faire la comparaison.

Lucien sourit et, traduisant à livre ouvert, cependant qu'il me montrait du doigt le texte et que j'essayais de suivre :

— Parlons des coryphées, car les pauvres d'esprit valent-ils que l'on se soucie d'eux? Mais les autres, tiens, la première chose que, dès l'âge de raison, ils apprennent à ne pas savoir, c'est le chemin qui mène à l'agora. La rédaction, la discussion des lois écrites les laissent indifférents. Ils ne briguent pas les honneurs, et ils ne souhaitent pas, fût-ce en rêve, de prendre part aux banquets officiels, même égayés par les aulétrides. Quant aux histoires qui courent sur celui-ci, sur celui-là, ou sur sa famille et ses ancêtres, si on les lui conte, il ne les entend pas : son corps seul est situé, domicilié ici-bas, son âme plane et, de là-haut, comme dit Pindare, sonde les profondeurs de la terre, en mesure les surfaces étendues; ce qui est à portée des sens et de la main, elle le laisse tomber... Le philosophe ne connaît ni proche ni voisin. Il ne veut même pas savoir si ce sont là des hommes ou quelque autre espèce de bête. Il ne sait pas répondre aux injures par les injures : aussi est-il désarmé, gauche, ridicule dans le commerce de la société; mais il a des revanches faciles, ceux qui se louent eux-mêmes de leurs vertus lui apprêtent à rire, et plus encore ceux qui se vantent de leur généalogie. Sept ancêtres authentiquement connus lui semblent un chiffre dérisoire, et à qui se targue de pareille noblesse il répond que le premier venu a des aïeux par myriades, où tout est pêle-mêle, riches et gueux, esclaves et rois, hellènes et bar-

bares. Si l'on fait devant lui l'éloge d'un tyran, il pense que l'on veut parler d'un berger, d'un porcher ou d'un bouvier qui tirent gros de leur bétail; et il se moque de ces idoles de la foule, mais il est la risée de la foule, parce qu'il méprise de trop haut et qu'il ne sait pas voir à ses pieds.

« Qu'un de ces pauvres d'esprit qui lui font pitié se laisse imprudemment séduire et le suive parmi les régions supérieures, tout change, il reprend l'avantage et voilà les rôles renversés. C'est qu'il ne s'agit plus de disputer si je t'ai fait tort ou si c'est toi : il s'agit de la justice et de l'injustice dans leur essence. On ne demande pas si tel roi est heureux avec tous ses trésors, mais ce qu'est la royauté en soi. L'homme dont l'âme est petite et chicanière ne sait plus où il en est, la tête lui tourne, il est incapable de dire deux mots de suite, et ce n'est pas les servantes thraces ni les garces milésiennes qui se gaussent de lui, mais tous ceux qui n'ont pas été instruits aux œuvres serviles. Il est clair que le philosophe ferait un très mauvais domestique. Quand il part pour un voyage, il ne sait pas plier lui-même sa couverture, mais il sait relever son manteau sur l'épaule droite à la façon d'un homme libre. »

— Lucien, — dis-je en souriant, — vous m'avez semé en route, mais, si je n'ai pu vous suivre, mon intelligence médiocre de la langue grecque n'en est pas seule responsable. Vous aussi, vous savez relever votre manteau sur l'épaule droite à la façon d'un homme libre. Vous aussi, vous êtes le maître du discours et vous ne vous pliez pas à en être l'esclave. Vous paraphrasez, vous ne traduisez pas.

— Qu'importe, — répondit-il, — si je rends mieux l'esprit du texte et si je fais moins de contresens qu'un traducteur servile?

— Je ne vous dirai pas le contraire, je suis absolument de votre avis. Je trouve votre paraphrase admirable, et comme je ne veux pas vous gâter par des flatteries, je préfère ne pas vous en attribuer la beauté, mais l'imputer au divin Platon.

— Si vous étiez tout de bon platonicien, vous ne l'imputeriez ni à lui ni à moi, vous ne feriez pas acception de personnes, et vous ne prendriez garde qu'à la beauté ou à la vérité en soi.

— Je ne suis pas encore platonicien à ce point-là, et je suis trop amateur des bonnes lettres. Mais l'essentiel est que nous adoptions, vous et moi, la hautaine doctrine de Socrate, sa division de toute l'humanité en deux espèces, dont l'une n'a d'yeux que pour le ciel et l'autre ne sait voir qu'à ses pieds.

— Triste privilège!

— Oui, n'en déplaise à la garce milésienne... et au fabuliste français, hélas!

Quoique l'on doive, en temps de guerre, s'attendre à tout, ni Lucien ni moi ne pressentions que le soir même allait être mise à l'épreuve du feu notre prérogative souveraine de lire au-dessus de nos têtes, tandis qu'à peine à nos pieds nous pourrions voir.

Nous avions arrangé la partie de fuir l'hôtel et de plaquer la famille : c'est moi qui parle — un vieil homme! — Lucien avait un langage plus révérencieux. Je l'emmenai dîner chez N... J'aurais peut-être dû inviter ses parents, d'autant qu'ils auraient sans doute refusé. Ils étaient pleins d'indulgence pour leur fils, et plus encore pour moi, son camarade; ils avaient une peur terrible, une humble peur de nous importuner.

Quand je comparais le sort de Lucien avec celui qui m'était échu, jadis, à pareil âge, je perdais le sang-froid et j'enrageais de jalousie. Je croyais entendre ma pauvre mère me dire, du ton d'une *mater dolorosa* : « Comment, tu dînes encore en ville ce soir? » Notez que cela m'arrivait bien une fois par trimestre; car, au temps de mon adolescence, je n'avais aucune relation.

Mme Moreau nous dit adieu sans amertume. Il lui échappa même un « Allez, mes enfants, amusez-vous », pour quoi je l'aurais bien embrassée, si elle n'avait fait ensuite la bévue d'en rire la première et de s'en excuser.

Enfin, nous étions lâchés! Le temps était beau et doux, nous allâmes à pied. Nous traversâmes la Seine dès le pont de la Concorde, et nous suivîmes les quais de la rive gauche.

Il me souvient d'avoir dit alors à mon jeune ami que c'est aux soirs de l'autre guerre, la mienne, que vraiment j'avais appris la beauté du ciel. Jamais je ne l'avais vue plus somp-

tueuse, plus changeante, plus étrange que durant ce rude hiver de soixante-et-onze; jamais... sinon maintenant. Est-ce que la nature ne serait pas impassible? J'ai eu parfois comme le soupçon qu'elle pourrait bien prendre part, au moins par des signes et des symboles, aux tragédies excessives de l'histoire.

— Souvent, pendant l'année terrible, — disais-je à Lucien, — on m'éveillait dans mon premier sommeil pour me faire voir des aurores boréales. Mes yeux lourds s'entr'ouvraient. La voûte noire m'apparaissait fantastiquement décorée de stalactites rouges. Et je me rendormais sans étonnement. Rien n'était capable de m'étonner.

— Stoïcien à huit ans! — fit Lucien en éclatant de rire. — Quelle précocité!

Ce qui m'enchantait, c'est que, contre les usages d'une jeunesse mal élevée, il était fort cérémonieux avec ses parents, et il ne me témoignait en revanche aucun respect, même de pure forme. Rien ne pouvait me marquer plus délicatement la place privilégiée qu'il me réservait dans son cœur.

Mais cette raillerie était aussi une transition, et quand nous arrivâmes chez N..., nous étions si occupés à célébrer, en couplets alternés, la plus noble morale que l'homme ait construite — en l'air, que d'autres eussent oublié de faire leur menu. Ne craignez rien : nous avions trop bon appétit, et je m'aperçus de surcroît que Lucien était gourmand.

— Dites-moi vite, — lui demandai-je, — les autres défauts que vous n'avez pas, que j'essaie de vous les donner.

— Ah! — répondit-il, — hâtez-vous. Supposé même qu'on ait le bonheur de les avoir, sait-on, par le temps qui court, si on aura le loisir de les pratiquer?

Un nuage passa...

La lecture de la carte suffit à le dissiper. Mon ignorance a une lacune de moins que celle de Socrate, qui se vantait de ne rien savoir hors l'amour : je sais aussi ordonner un repas et y faire honneur. Je crois sans vanité que celui -ci fut l'un de mes chefs-d'œuvre, mais je ne vous en dirai pas le détail. Non que je craigne de mettre l'eau, l'ombre de l'eau, à votre ombre de bouche : j'ai peu de religion, je n'arrive pas à me

persuader que les morts goûtent les aliments que l'on dispose dans leur demeure souterraine à portée de leurs phalanges séchées.

Je ne crains pas non plus que l'on m'adresse le même reproche qu'aux Goncourt, qui ne se sont guère rappelé, du Siège de Paris, que la carte de chez Brébant. Mais, si amateurs que nous fussions de bonne chère, Lucien et moi, moi surtout, nous n'étions pas si matériels de faire passer les plaisirs de la friandise avant ceux de l'esprit. Nous avions la tête fort solide, et c'était l'ivresse des idées, plutôt que celle de l'Échézeaux, qui nous mettait dans l'état dionysiaque.

Je ne vous dirai cependant pas non plus notre menu spirituel. L'intérêt et le tragique de cette soirée est ailleurs. Je saute trois ou quatre services et j'arrive au café. Dans le moment qu'on nous le servait, nous sentîmes je ne sais quoi, un souffle qui nous rebroussait le poil, et nous nous jetâmes l'un à l'autre un de ces regards stupides que, dans le langage de la conversation, par antiphrase ou par politesse, on appelle des regards d'intelligence.

Puis nous remarquâmes simultanément, Lucien et moi (il ne me le dit pas, mais vous savez que je suis *mind reader*) nous remarquâmes que toutes les autres personnes qui achevaient de dîner alentour de nous dans la salle commune semblaient avoir les cheveux hérissés par la terreur, bien qu'elles fussent d'ailleurs toujours aussi correctement coiffées qu'à l'instant des hors-d'œuvre.

Notre angoisse fût promptement devenue intolérable si l'explication de ces phénomènes singuliers s'était fait trop longtemps attendre; mais le maître d'hôtel qui nous servait nous dit confidentiellement à tue-tête, en claquant des dents, que cinquante zeppelins se dirigeaient sur Paris, que tous les avions de la défense avaient pris l'air (il est vrai que l'on entendait des bruits de moteurs) et que nous ferions bien de filer au plus vite, vu que l'on allait certainement, d'ici à cinq minutes, fermer les compteurs d'eau, de gaz et d'électricité.

Tous les clients se levèrent en faisant un grand bruit de chaises; mais ils témoignèrent ensemble leur économie bourgeoise et leur mépris de la mort, car pas un n'omit à vider son

verre de grand vin ou de liqueur ni à retirer son manteau et son chapeau du vestiaire. Ils auraient oublié le reste (on ne saurait penser à tout), si le principal des maîtres d'hôtel n'eût fait irruption dans la salle commune.

Ses yeux étaient hagards, il avait perdu tout sang-froid, mais l'instinct professionnel est plus fort que la peur, il criait, d'une voix chevrotante et impérative :

— Les additions! Les additions n... de D...! Ne laissez personne sortir sans payer!

Lucien me dit en riant, et d'une voix qui, je vous le jure, ne chevrotait pas :

— Mais c'est la dernière scène de *Don Juan* : « Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages! »

— Dieu me pardonne! — lui dis-je, — vous savez ce texte par cœur!

— Oui, — me dit-il, — j'ai, contre l'esprit des nouveaux programmes, appris par cœur beaucoup de vers et surtout de proses classiques, c'est pourquoi je ne m'exprime pas trop mal, je crois. Je n'ai à cela aucun mérite : j'ai la tête meublée de belles phrases, de modèles de syntaxes, où je peux machinalement, sans autrement y réfléchir, mouler mes propres pensées.

— Autrement dit, vous avez de bons réflexes. C'est la méthode de mon professeur de boxe.

— De votre...

— Oui. Il borne son ambition à me donner de bons réflexes. La crise du français est proprement la crise des réflexes. On n'apprend plus dans les classes de morceaux de poésie ni de prose...

Je ne tiens pas absolument à vous faire admirer mon héroïsme ni celui de mon jeune ami. Je me permets seulement de vous faire observer qu'au moment que nous échangions ces propos pacifiques, nous avions des chances très sérieuses d'être dispersés par une torpille, comme la chose arriva peu après, justement à mon pauvre petit professeur de boxe; mais

nous sortîmes de chez N... comme on devrait toujours sortir d'un théâtre qui brûle, bien tranquillement et les derniers.

Comme nous traversions le quai, nous entendîmes deux détonations coup sur coup, si épouvantables que nous restâmes cloués sur place. J'ai entendu cependant, et j'en ai encore le fracas dans les oreilles, sauter la poudrière de Grenelle en 71. Après avoir marqué ce temps, nous continuâmes de traverser, mais d'un pas plus paresseux, et comme découragé; et nous montâmes péniblement les marches qui sont là vis-à-vis, qui mènent au trottoir surélevé.

Puis nous suivîmes le quai vers le pont des Arts, très lentement, comme des amateurs de vieux livres qui bouquinent dans les boîtes. Elles étaient fermées, abandonnées, et puis on ne distinguait rien dans la nuit sinistre, sous un ciel splendide où parmi les étoiles fixes couraient des étoiles filantes qui étaient des phares d'avion.

Nous n'échangions pas un seul mot, mais nos esprits étaient si bien accordés que nous avions le sentiment de nous entretenir. Nous nous entendions par delà le vain bruit des paroles. Nous comprenions nos fuyantes pensées mieux que si nous les eussions faussées en les faisant de force entrer dans des formules trop rigides et trop étroites.

Notre silence funèbre était lourd d'angoisse, mais de la même angoisse, impersonnelle et désintéressée. Nous regardions le Louvre et nous songions que, dans un instant peut-être, toute cette beauté allait s'abîmer sous nos yeux. Qu'avions-nous besoin de nous le dire? Lucien pourtant rompit enfin ce silence qui nous accablait, qui accablait sans doute son jeune cœur plus que mon cœur endurci; et il dit tout bas, comme on parle dans une église drapée de deuil :

— Croyez-vous qu'en 1871, *il* ait pleuré, quand Jacob Burckardt lui annonça la nouvelle de l'incendie du Louvre?

— Je n'en sais rien, — dis-je, du même ton secret; — mais ces larmes de Nietzsche ne me touchent guère. Est-ce parce que je ne l'aime plus après l'avoir tant aimé, ou simplement parce que la nouvelle était fausse? Le motif serait bien de sens commun, bien vulgaire et peu digne d'ennemis tels que nous; car le mérite des larmes ne dépend pas de la cause, réelle ou illusoire, qui les a fait répandre...

Lucien ne m'écoutait plus, je ne m'écoutais plus moi-même : il regardait, nous regardions avec cette pure tendresse et cette pitié essentielle que l'on n'a que pour les choses, la grande ombre du palais des rois dans l'ombre immense de la nuit.

Mais pour avoir laissé seulement échapper ces quelques mots, voici que nous n'étions plus sous le charme du silence. Ce fut comme un étrange réveil, un réveil en sursaut de nos sentiments humains. Nous avions oublié que nous n'étions pas les seules créatures vivantes, les seules consciences, en veilleuse, et pourtant allumées, dans cet univers nocturne. Lucien songea tout d'un coup à ses parents qui devaient nous attendre, torturés d'inquiétude. J'y songeai presque en même temps que lui, et sans nous être concertés nous hâtâmes, ou nous essayâmes de hâter le pas.

Le cheminement était malaisé, parmi ces ténèbres tragiques. Nous ne nous en étions pas aperçus tant que nous marchions devant nous, sans point de direction certain; peu nous importait de dériver plus ou moins à droite ou à gauche; maintenant que nous avions un but, nous connaissions la difficulté de l'atteindre.

C'est une grande détresse pour les nerfs que d'errer dans la nuit; c'est aussi un jeu, si l'on a le bonheur d'avoir gardé, en dépit de l'âge, un peu de puérilité : de nous deux, j'étais sans doute le plus enfant, mais Lucien, depuis qu'il était mon enfant gâté, voulait bien se départir, du moins en ma compagnie, de la gravité qui est coutumière aux jeunes hommes de vingt ans. Nous sûmes nous dissimuler et tromper notre angoisse, en nous divertissant d'elle par ce sport demi-guerrier, demi-civil que nous étions tenus de pratiquer. Nous avions des accès de gaîté feinte, chaque fois que nous mettions le pied dans une flaque ou que nous butions contre un pavé inégal; mais nous n'espérions pas de nous donner le change, car nous n'avions à nous deux qu'une seule conscience, triste infiniment. Nous étions ensemble l'âme vague de cette nuit désolée; mais nous avions l'air de jouer à la marelle, et nous déchirions l'auguste silence de nos rires faux.

Comment arrivâmes-nous jusqu'à la place de la Concorde? Ce fut un miracle si on veut l'attribuer à la Providence, ou,

si nous tenons absolument à en tirer vanité, un tour de force. Lucien était très fier de l'avoir accompli, mais très fâché d'avoir lieu de croire que personne n'en saurait rien.

— Au fait, — dis-je, — pourquoi?

Et je lui citai ces deux vers du *Cid* :

> O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
> Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres!

Nous épiloguâmes sur la contradiction naïve de « sans gloire » et de « célèbres ». Une association d'idées follement complaisante nous amena en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, de cette vétille de style à la philosophie de Hegel et à l'identité des contraires. Je me heurtai rudement à la grille de l'obélisque. Nous tournâmes des yeux implorants vers les fenêtres de l'Automobile-Club : aucune clarté de lampe n'y apparaissait; mais les chevaux de Marly étaient tout pâles et presque lumineux.

J'observai que depuis plus d'une heure nous n'avions entendu aucun bruit de détonation. Cette paix prolongée suffisait à expliquer notre liberté d'esprit et notre admirable sang-froid sans violenter notre modestie. Nous refusions cependant de nous déclarer pleinement rassurés et tranquilles tant que nous n'aurions pas entendu la berloque, et nous ne pouvions croire que l'on eût oublié de la sonner, si l'alerte était finie.

Nous trouvâmes les ermites de l'hôtel Vouillemont dans le même doute et dans la même expectative. Ils tombaient de sommeil; les chaises longues « transatlantiques » de la cave commençaient de leur sembler inhospitalières; mais ils auraient fait conscience de se coucher dans leurs lits : ils auraient cru déserter. Nous ne reculâmes pas, Lucien et moi, devant le mensonge — pieux mensonge : nous eûmes le front de jurer que nous avions entendu de nos oreilles la sonnerie joyeuse des clairons.

Tous ces braves civils ne se le firent pas dire deux fois : ils s'empressèrent de retourner dans leurs chambres, à commencer par M. et Mme Moreau, de qui, par parenthèse, l'accueil trop paisible nous avait fort choqués. Ils n'avaient pas l'air de se douter que leur fils et celui qui leur dérobait

leur fils venaient, comme Saint-Simon l'a écrit si joliment sans y penser, « du côté de l'émotion ».

Notez que si M. et Mme Moreau avaient poussé à notre vue de grands cris et s'étaient pendus à notre cou comme la femme du pêcheur d'Islande qui, après des mois d'attente, revient au pays contre tout espoir, nous les aurions trouvés importuns, bourgeois, ou romantiques.

Par parenthèse, ces deux épithètes, qui semblent jurer, s'accordent au contraire à merveille : le romantisme date du règne de Louis-Philippe. Mais le sang-froid de ces parents qui savaient trop bien dissimuler leur angoisse nous sembla dénaturé. Nous en fûmes plus mortifiés, plus bêtement mortifiés que je ne saurais dire; et pour témoigner que nous boudions (mais personne ne s'en aperçut), au lieu d'imiter les autres qui, sur nos faux rapports, s'allèrent paisiblement coucher, nous décidâmes que nous n'avions sommeil ni l'un ni l'autre et qu'il nous plaisait de poursuivre, dans la chambre de Lucien ou dans la mienne, notre veillée philosophique.

C'est dans l'appartement de mon jeune ami que, pleins de dignité, ou même de morgue, nous nous réfugiâmes; et il est fort heureux que personne ne nous y ait accompagnés, car notre conversation ne fut rien moins que brillante. Au bout d'à peine un quart d'heure, Lucien qui, étant beaucoup plus jeune que moi, était beaucoup moins enfant, ne fit nulle difficulté de m'avouer qu'il se sentait fort las et qu'il causerait plus commodément au lit. Je le pressai de s'y mettre, et j'essayai, comme dit Molière, de tourner la matière de l'entretien sur les origines de la tragédie; mais nous n'étions plus dans le mouvement.

Lorsque je faisais une question à Lucien, il fallait d'abord qu'il se réveillât; il me priait alors de la répéter, il y rêvait quelques instants, et il y répondait enfin si dans l'intervalle il ne s'était pas rendormi. Quand je le vis dans cet état, je n'eus point honte de lui avouer que je tombais aussi de sommeil, et après lui avoir souhaité une bonne nuit je me hâtai de rentrer chez moi.

Je n'eus pas plus tôt la tête sur l'oreiller que je m'endormis; mais je ne dormais pas depuis un quart d'heure que je fus réveillé à demi par des bruits extraordinaires qui me

rappelaient ceux de la pompe à incendie. Une association d'idées élémentaire me fit imaginer qu'une bombe était tombée sur l'Élysée, et que le Président de la République y brûlait vif. Je ne laissai pas de m'admirer moi-même de pouvoir dormir au voisinage d'un pareil danger.

L'explication, que je ne sus qu'au matin, est fort grossière. Les maisons d'alentour ne sont pas de la première jeunesse, et les plus récentes inventions de l'hygiène n'y avaient pas été encore appliquées. Vous devinez l'opération que, par pure coïncidence, on y faisait cette nuit-là. Pardonnez-moi ces détails sans grandeur : il faut être exact, et il ne faut pas être grand.

LETTRE IV

Les journées qui suivirent ce soir tragique et merveilleux jusqu'au départ de Lucien pour le front, furent brèves, fuyantes, angoissées, d'une angoisse qui n'allait point sans joie, sans une sorte de joie désespérée.

Je demeurai jusqu'au bout entièrement dupe de l'illusion dont je n'étais pas le seul auteur, mais que j'avais au moins aidée, quand j'avais pris le fils pour le père, et m'étais flatté de renouer sans changement une amitié depuis trente ans interrompue. Je ne reconnaissais pas seulement mon ami de jadis, je me reconnaissais moi-même, mon caractère, ma sensibilité dont la fraîcheur me paraissait intacte, et je m'enivrais de ma jeunesse que je me flattais d'avoir retrouvée, sans prendre garde que je pensais trop à moi, et que cette nuance d'égoïsme, rare dans les amitiés désintéressées de l'adolescence, est le symptôme certain du vieillissement.

Je ne prenais pas garde non plus à un autre signe, à l'excès de ma puérilité. Par crainte du ridicule ou par instinct des convenances, j'essayais de la dissimuler, sans y trop bien réussir, et selon l'usage, Lucien, de beaucoup le plus jeune, était de beaucoup le plus sérieux.

Il consentait cependant à ne l'être point trop, pour ne pas me faire de peine. Il était si intelligent qu'il pénétrait le secret de mon cœur mieux que moi, qui ne manque pourtant pas de clairvoyance. Il avait pour son vieil ami cette

sorte d'indulgence, de condescendance respectueuse que les fils dans la pleine puberté de l'esprit ont pour les pères, non pas affaiblis, mais attendris par l'âge.

Je le sentais, un peu vaguement peut-être, assez pour en être touché, non pas assez pour apercevoir que ce renversement apparent de nos situations était justement ce qui nous remettait chacun à notre place, Lucien au seuil de l'âge adulte et moi au seuil de la vieillesse.

Avec une délicatesse exquise, dont je ne me rendis peut-être pas compte sur le moment, dont je me rends compte aujourd'hui, il sut deviner ce qu'une amitié purement intellectuelle aurait, pour un cœur aussi exigeant et aussi ombrageux que le mien, de trop sec, de trop ascétique.

Nous ne pouvions cependant renoncer à une étiquette qui seule justifiait à nos propres yeux la brusquerie de notre entente. La guerre autorise les aventures rapides, et les surprises de l'amour, surtout dans l'ordre physique, mais non les amitiés soudaines; car l'amitié est bien d'abord un pur sentiment comme l'amour, et qui peut naître comme lui d'un coup de foudre, mais qui même alors ne s'improvise pas : sa dignité ne saurait le souffrir.

Nous nous tenions donc au prétexte spirituel qui nous était si commode et qui nous demeurait indispensable; mais tandis que moi, si je puis dire, je m'y raccrochais, je m'y cramponnais, par une sorte de pudeur de vieil homme, Lucien, par feinte étourderie, semblait à tout moment l'oublier.

Il égayait nos entretiens les plus philosophiques, il en bannissait les sévères pensées. Il y mettait une familiarité, une intimité charmante; et c'est moi qui devais, si peu d'envie que j'en eusse, le faire souvenir que nous étions là pour envisager les choses sous l'aspect de l'éternité.

Je soupçonnais bien, quand il m'obligeait de le rappeler à l'ordre, qu'il le faisait exprès et je l'admirais, je l'aimais plus encore de s'ingénier si heureusement pour me plaire et pour me ménager. D'un mot, il me gâtait, je me laissais faire; mais je n'avais pas eu d'occasions jusque-là d'observer qu'il n'est que les jeunes, si toutefois ils sont très intelligents, pour gâter les vieux, et que rien, comme parle Molière, ne faisait sonner si terriblement son âge, ni si cruellement le mien.

Quand je le réprimandais pour sa nonchalance et pour ses distractions, il jouait une autre comédie qui ne me trompait qu'à moitié : il est curieux comme l'on peut faire à l'illusion comique sa part, de manière à n'en tirer que de l'agrément. Il prenait alors un air contrit, puis un air grave, et me disait tristement :

— Vous voyez bien que je suis devenu incapable de la moindre application. Je ne sais plus suivre une idée.

J'étais obligé de lui jurer qu'il était plus maître de son entendement que Descartes dans son poêle de Hollande. Il nous suffisait d'échanger ces répliques de pure cérémonie, ou plus qu'à demi mensongères, pour être ramenés vers les hauteurs et regagner notre place, un instant quittée par jeu, dans la région sereine des idées.

Je m'apercevais bien, mais je me gardais de le lui laisser voir, qu'en dépit de cette dispersion prétendue de sa pensée, il savait fort bien où il allait, il avait un plan. Les jours que nous devions passer ensemble nous étaient trop comptés pour nous permettre de pousser aucune étude sérieuse; mais il les voulait mettre à profit pour donner à notre future correspondance un point de direction, et il se flattait de ne point partir sans que nous eussions au moins défini l'objet de nos entretiens. Je me laissais docilement guider par mon jeune maître, qui faisait semblant, comme un enfant, de se laisser traîner par la main.

Nous avions repris la *République* de Platon, et il ne tenait qu'à moi de croire que c'était seulement parce que, la veille, nous l'avions oubliée sur la table; mais je voyais bien que s'il ne l'avait pas rangée hier, c'était à dessein. Vous me suivrez, et j'en suis aise, sans que j'aie besoin de vous faire ici un résumé fastidieux de cette œuvre, qui vous est familière, vous me l'avez, sans reproche, dit maintes fois; car, sans reproche encore, vous étiez un peu pédante de votre vivant, ma défunte amie. Je n'imagine pas que vous ayez là-bas pu rien perdre de votre abondant bagage littéraire et scientifique.

Si votre mémoire était défaillante, les magnifiques relations que vous n'avez point manqué de faire aux Iles fortunées vous aideraient à la remettre d'aplomb. Chaque fois

que je songe à vous, je me rappelle — excusez-moi — cette suprême impertinence de Socrate, qui n'était pas, à beaucoup près, aussi snob que vous le fûtes, et qui cependant, à l'heure de boire la ciguë, disait à ses amis assemblés :

— Je regrette sincèrement de vous quitter. Mais, vous comprenez, je vais dans quelques instants avoir pour société les demi-dieux, les héros, les grands hommes, le dessus du panier de tout ce qui a eu vie et qui est mort depuis l'origine des temps. Alors, je ne perds pas au change.

Demandez donc aux nouveaux habitués de votre salon, à Platon lui-même, à ce Nietzsche avec qui vous faillîtes me brouiller une première fois, bien avant la guerre, parce que vous aviez l'irritante manie de l'appeler Frédéric comme vous appeliez Schopenhauer Arthur; demandez-leur pourquoi, des premières pages du premier livre, où Céphale couronné de roses célèbre la joie d'être vieux, Lucien me fit presque aussitôt passer au deuxième livre où Glaucon et Adimante exaltent la force et parlent du droit avec le dernier mépris.

Toute réflexion faite, ne mêlez point à ceci Nietzsche ou Frédéric : il ne doit guère aimer qu'on lui rappelle que tout son *Par delà le bien et le mal* est dans la *République* de Platon. Je vous avoue que jusqu'alors je ne m'en doutais pas. Je témoignai ma surprise à Lucien sans fausse honte. Il me répondit en riant qu'il y avait peut-être quelques nouveautés sous le soleil de l'Attique, et encore n'en faudrait-il pas jurer, mais qu'il n'y avait assurément rien de nouveau sous le soleil de Sils-Maria.

— Pourquoi, — dis-je, — voudriez-vous que les Grecs, anciens relativement à nous, mais en réalité venus si tard dans un monde déjà si vieux, aient eu ce privilège exorbitant d'inventer quelque chose, de créer quelque chose de rien?

— Vous parlez comme parlaient à Solon, voyageant en Égypte, les prêtres de Saïs...

Vous avouerai-je encore que j'ignorais le dialogue auquel Lucien faisait allusion? Il m'en lut un passage, qui n'avait qu'assez peu de rapport à notre précédent entretien : Lucien était un homme libre et se piquait en conséquence « de n'être point l'esclave, mais le maître du discours ».

D'ailleurs toutres les digressions lui étaient maintenant permises : trois ou quatre jours avant de s'éloigner de moi, il avait achevé de préparer la matière de nos conversations par lettres, en affrontant les deux thèses de Platon et de Nietzsche.

A dire vrai, je ne savais trop quel parti Lucien prétendait tirer de cette opposition, et cela m'était assez indifférent. Il me suffisait de sentir que notre besogne était terminée, nos devoirs faits, que nous avions congé lui et moi jusqu'au jour des adieux, et que nous pouvions sans remords ne plus rêver jusque-là qu'à l'ennui d'être séparés.

Chacun oubliait sa propre tristesse, pour ne songer qu'à celle de son ami, qu'il ne pouvait cependant connaître que par la sienne. Nous étions continuellement attentifs l'un sur l'autre, et nous prenions un soin extrême de dissimuler notre attention ou de feindre que nous ne remarquions pas celle dont nous étions l'objet.

Lucien m'épiait, je l'épiais comme un médecin qui, à l'insu de son malade, ne le quitte pas des yeux, mais qui, dévoré d'inquiétude, sait garder un air tranquille.

Comme nous avions, d'un accord tacite, fait trêve aux ambitieuses spéculations, nous ne trouvions plus à nous dire que des banalités, des pauvretés; mais nous les disions d'une voix basse, comme dans une chambre de mourant, avec une grande douceur par où seulement se trahissaient notre tendresse et notre souci. Je crois bien que l'activité de notre pensée se bornait à mesurer le temps.

Il nous paraissait fuir tout à tour, ou peut-être — qu'importe la contradiction? — simultanément, avec une accablante lenteur et avec une vertigineuse rapidité. A ce rythme étrange, la succession des heures et des jours amena enfin, pour notre douleur ou pour notre soulagement, le jour inévitable que notre résignation impatiente attendait.

Je bénis la mémoire de ma vue, grâce à qui, jusqu'à la minute où je sombrerai dans les ténèbres, je pourrai chaque fois qu'il me plaira évoquer, avec tout le détail d'une hallucination, la scène presque muette de nos adieux.

Elle fut digne de nous, de notre conscience intrépide, qui avait toujours refusé de souscrire le lieu commun inventé vers la fin de l'autre siècle par des gens de culture médiocre,

et ineptes à comprendre la sublime devise d'Apollon Delphien *Connais-toi*. Ces épigones du romantisme, attardés à la terrasse de Tortoni, se figuraient que d'analyser ce qu'on éprouve, ou seulement de le savoir, empêche le jeu régulier de la sensibilité. Quelle niaiserie! La clairvoyance et l'analyse ne peuvent qu'en multiplier les effets.

Il avait été décidé que les hommes seuls accompagneraient Lucien à la gare, savoir M. Moreau le père et moi... M. Moreau le père! C'est ainsi que machinalement j'appelais mon ancien camarade. Il m'aurait fallu faire effort, et je m'en gardais bien, pour me remettre dans l'esprit que nous n'étions pas deux jeunes garçons et un bon vieux, mais deux vieillards et un enfant.

Avec cela, quelle inconséquence! j'entendais avoir le pas, au titre même de la paternité, sur ce M. Moreau le père, mais je ne voulais à aucun prix devoir la préséance à mon titre d'étranger. Avouez que j'étais bien difficile à satisfaire, et qu'il fallait au pauvre Lucien une habileté singulière pour manœuvrer entre son père et moi, en nous ménageant ou en nous flattant tous les deux; mais il avait une sorte de génie de ces délicatesses, et quel doigter! Le chef-d'œuvre du doigter, n'est-ce pas de n'avoir pas l'air d'y toucher?

J'ai un peu de honte du prétexte que, sans nous concerter, nous avions allégué d'un commun accord pour écarter Mme Moreau. Oh! nous ne nous étions pas mis fort en frais. Nous avions dit, vous le devinez, en faisant des mines de circonstance, qu'il était préférable d'épargner à la mère une trop cruelle émotion et qu'il ne fallait pas diminuer le courage du fils. C'étaient là deux impudentes faussetés.

La fermeté de Lucien ne courait aucun risque. Il avait une si simple façon d'être courageux qu'il ne sentait pas son courage, comme on ne sent pas les organes qui se portent bien. Quant à Mme Moreau, elle était tout naturellement et sans ombre d'affectation, ainsi que la plupart des mères à cette époque, une véritable mère romaine, une Cornélie.

C'est peut-être aussi pourquoi elle ne murmura pas contre notre décision. Il dut lui paraître plus convenable de ne pas embrasser son fils en public, sur un quai de gare et de rester à la maison (*domi mansit*), je veux dire à l'hôtel. Je n'assistai

pas à l'entrevue, et j'essayai de me faire accroire que ce fut par discrétion. C'était à la vérité parce que je redoutais de n'y pas occuper ce premier rang, que je m'attribuais dans toutes les cérémonies de la famille, par droit d'usurpation. Je pressentais que je serais mortifié, je ne voulais pas l'être. J'attendis dans le corridor la fin de la scène, avec une impatience dont j'étais heureusement le seul témoin, mais dont je vous prie de croire que je ne me dissimulais pas le ridicule.

Lorsque Moreau et Lucien sortirent de la chambre, ils ne cachèrent point assez vite une émotion à laquelle je n'avais pas été associé, et je ne pus me défendre de faire une mine plus fâchée que triste. J'aurais dû plutôt m'excuser : ce fut Lucien qui s'excusa, il est vrai, rien que d'un regard. Il souriait de mon absurde courroux, et visiblement il ne doutait pas que l'empire qu'il avait sur moi ne dût suffire à m'apaiser. J'étais nerveux, mais sans résistance.

Nous trouvâmes un taxi à la porte de l'hôtel, nous nous assîmes tous les trois sur la banquette du fond, Lucien entre nous deux, naturellement : son modeste bagage, placé devant nous, ne nous encombrait guère. Nous eûmes, dès la mise en marche, un sentiment de véritable détresse : nous comprenions bien que nous ne devions pas rester muets, « l'œil morne et la tête baissée », et d'autre part, qu'il était difficile de donner à la conversation un tour vif!

Je fis réflexion que, si j'avais été seul avec Lucien, nous n'aurions sans doute pensé qu'à des choses très humblement humaines, mais par point d'honneur, ou par habitude, nous n'aurions dit que d'impérissables choses. La présence du père ramenait au positif notre intelligence et notre sensibilité, elle nous interdisait le commode artifice des généralités et des abstractions, elle nous réduisait au silence que nous redoutions, ou à des répliques banales et trop entrecoupées.

Enfin, nous arrivâmes tant bien que mal à la gare de l'Est. J'éprouvais déjà, au cœur, une souffrance physique et intolérable, à la pensée de faire les cent pas sur le quai, d'un bout à l'autre du train, d'attendre, d'attendre, d'attendre le coup de sifflet, et de trouver le temps si long et de me figurer que je le trouvais si court, et d'avoir tant de choses à dire que je

n'aurais pas la force de dire ni la présence d'esprit. Ce fut pire encore que je ne craignais.

Il y avait une foule. L'accès des quais n'était permis qu'aux soldats. Nous dûmes faire nos adieux à Lucien dans la salle des pas perdus. Il me jeta encore, avant de disparaître, un de ces regards souriants, mystérieux, tranquilles où je lisais ce que de toutes mes forces je voulais croire et qui me témoignaient si hautement mon privilège que je ne pouvais pas m'empêcher de prendre le vrai père en pitié. Il avait l'air de s'excuser, de me faire entendre qu'il était obligé envers ce pauvre Moreau à certains ménagements, qu'il était bien inutile de lui donner de la jalousie. Ah! comme il caressait et comme il endormait la mienne, et que cette complicité puérile me rendait de jeunesse! Car la camaraderie fait les âges pareils.

Mais soudain, il n'était plus là. Je ne compris pas d'abord. Puis je fus consterné. Ma dernière illusion de jeunesse s'en était allée vers les périls de mort. J'étais seul. Pas même : j'étais seul, avec mon autre camarade, avec celui qui avait comme moi le visage défait, l'allure lasse, les yeux humides — à peine — de pauvres, de chiches larmes, de vieilles larmes, et qui affectueusement, timidement, maladroitement me touchait le coude, en murmurant :

— Mon vieux...

— Tu peux le dire, — murmurai-je.

Et malgré moi, je le regardais fixement. Je ne pouvais détourner de lui ma vue. Je le regardais comme dans la chambre où ma grand'mère était morte, le jour de la mobilisation, j'avais regardé le portrait de mon aïeul.

Moreau, lui, ne me ressemblait pas, naturellement. C'est lui pourtant, bien plutôt que mon défunt grand-père, qui me semblait maintenant être un autre moi-même : mon semblable, mon frère, — mon vieux... Lui, vivant, et non pas image peinte.

Pour cette raison, et aussi pour n'être pas diverti de mon chagrin, j'aurais voulu le fuir; et je suis sûr que lui aussi ne pensait qu'à me quitter. Il n'osa pas, moi non plus. Nous reprîmes ensemble le chemin de l'hôtel. Du moins, nous ne nous crûmes pas obligés de faire des frais de conversation.

Dès le vestibule, je le quittai, il alla retrouver sa femme, je m'enfermai dans ma chambre, et enfin je fus seul, vraiment seul. Je veux dire que je me flattai d'être seul, et je savais bien pourtant que je me mentais : c'est le péché que je commets le plus rarement; j'use d'ordinaire envers moi-même d'une franchise qui va jusqu'au cynisme. Je savais bien qu'il est un compagnon dont je n'ai jamais pu me délivrer — ni personne, — moi qui prétends venir à bout des raseurs; mais contre celui-ci qui est — ne cherchez pas davantage — mon double, je suis désarmé.

Somme toute, il est le seul compagnon de qui je ne me lasse pas à la longue, ou assez vite. Il a mon caractère et mon genre d'esprit — vous vous en doutiez? Son humeur s'accommode toujours à la mienne, et s'y accommode même trop exactement. Quand je suis en verve, tout va bien : il me donne la réplique et, à nous deux, nous sommes éblouissants. Si je ne suis pas en train, quel lamentable tête-à-tête! Mais ce soir il n'était ni gai ni triste, celui qui me ressemblait comme un frère, il était vieux; et il n'avait de physionomie que par le fané et le fripé de son visage.

Ce visage que me renvoyaient toutes les glaces de ma chambre — oh! pourquoi tant de miroirs dans ces chambres d'hôtel? — ce visage dont m'obsédaient les reflets multipliés, ah! comme je l'aimais désespérément, comme je l'aimais honteusement puisque c'était le mien, et comme je le détestais puisque ce n'était pas, de mes visages, celui que j'aurais voulu garder!

A la fin, je me révoltai. Voilà donc à quoi se réduisait ma douleur d'avoir vu partir mon ami! Depuis l'adieu, je n'avais pas songé à lui un instant, je n'avais songé qu'à moi. Pas un instant je n'avais eu devant les yeux de mon esprit son clair visage : je n'avais vu que le mien, mon visage vieux. Le sentiment cruel, poignant, que son départ m'avait donné de mon âge, détournait et faussait ma douleur de l'avoir perdu.

Je m'avisai alors que je ne pouvais abandonner les Moreau et dîner de mon côté. J'allai m'asseoir à leur table quand il fut huit heures, sans m'être annoncé autrement, mais ils m'attendaient. Ce fut un pauvre divertissement et vous pensez

que nous ne parlâmes guère; mais une sorte de considération qu'ils me marquaient semblait témoigner qu'ils avouaient mon privilège : c'était moi, ils en convenaient, qui devais éprouver le plus de chagrin. Cette reconnaissance d'un droit que je n'avais pas me fut d'une amère douceur.

Et enfin, je pus me réfugier chez moi. Ce fut un grand soulagement. J'avais besoin de solitude. Non que je souffrisse d'une façon aiguë. Je ne souhaitais pas non plus de pouvoir librement me complaire dans ma douleur, ou bien de l'analyser; mais j'étais dans un état de stupidité dont vaguement j'avais honte, et, si médiocre que fût ma conversation avec les parents Moreau, l'effort qu'il me fallait faire pour la soutenir passait mes forces.

J'avais oublié que le compagnon dont je ne puis me délivrer, c'est-à-dire mon ombre, a des exigences et des importunités que le double des autres hommes leur épargne ordinairement. Les autres ont des secrets pour leur inséparable témoin, je suis incapable d'en avoir, et je paie, aux heures où ma conscience voudrait dissimuler et mentir, je paie cruellement les franchises et les impudeurs dont je lui ai donné l'habitude. J'étais, par bonheur, si las que je m'endormis presque aussitôt dans mon fauteuil.

Il me semble que je le fis exprès, et que le sommeil profond au fond duquel je me laissai tomber ressemblait moins à la mort qu'au suicide. Ma pensée n'était pas tout à fait éteinte, elle restait en veilleuse. Ce n'était pas le rêve, c'était ma pensée ordinaire, mais engourdie et diffuse. Je dormais avec une sorte de contentement de moi. Je me félicitais d'avoir si habilement su rendre ma douleur tolérable par la demi-anesthésie du sommeil et changer mon enfer en un paradis artificiel.

J'ai toujours, machinalement, au verset que l'on inscrit sur la porte des cimetières, *beati quia quiescunt*, ajouté cette fin de vers de Virgile, *sua si bona norint*. J'étais heureux, j'étais un peu moins malheureux, parce que je me reposais, et je connaissais mon avantage. Dormir me gardait aussi de certaines extravagances qui m'auraient fait rougir, par exemple de pleurer, de retomber à l'enfance des larmes.

Puis, sans raison apparente, sans qu'un bruit de pas ou

de voix dans le couloir ou dans la chambre voisine m'eût fait tressaillir et m'eût averti, je sentis peu à peu, trop vite, le poids de mon sommeil s'alléger et la lucidité me revenir. Il me sembla que je remontais du fond d'un gouffre, et à la pensée que dans moins d'un moment j'en serais hors, déjà j'étais découragé. Ma vie recommença, comme elle finit, par un soupir.

Dès que mes yeux s'ouvrirent, je regardai ma montre. J'éprouvai un véritable sentiment d'épouvante, quand je vis que trois heures à peine s'étaient écoulées depuis l'adieu et quand je comparai cette durée insignifiante à la durée probable, à la durée indéfinie de notre séparation. Je n'essayai pas de me raisonner, j'en étais incapable, je n'étais capable que d'attendre. Attendre suffisait à occuper toutes les facultés, tous les pouvoirs de mon esprit; et j'attendis en effet, à partir de cette minute, d'abord les lettres de Lucien.

Je reçus le soir même une carte postale et, rien que le lendemain, j'en reçus trois. Durant le trajet, il lui était loisible d'écrire aux stations et de jeter ses cartes dans les boîtes des gares au lieu de les confier à la poste des armées. Il en profitait, pour moi : les Moreau n'eurent que deux cartes pendant que moi j'en avais quatre. Mais j'eus l'hypocrisie de leur dire :

— Naturellement, vous n'avez encore rien pu recevoir de Lucien?

Sur mes cartes, bien entendu, il n'avait écrit que deux mots, en courant; mais ce début de correspondance donna le ton, et un ton, malgré lui ainsi que malgré moi, assez différent de cette spiritualité sèche où nous étions convenus tacitement de nous tenir. Lucien, sur la troisième carte, avait bien cru devoir , par manière d'acquit, écrire : « Je pense à vous, donc je pense. » Mais je n'étais point dupe de cette formule, et je lui ai fait avouer plus tard qu'il n'en était dupe qu'à demi. Je sentais bien que l'essentiel était « je pense à vous ».

Dans toutes les lettres qui suivirent il y eut ainsi un mot de tendresse voilée. Brusquement et comme par caprice il redescendait du ciel sur la terre pour lâcher quelque puérilité voulue; ou bien pour me charger d'une commission inutile, absurde, et c'était sa façon de faire avec moi l'enfant gâté, quand il en avait assez de faire le penseur.

J'ai eu tort d'écrire ces derniers mots. Lucien n'était capable d'aucune affectation, d'aucun soupçon de mensonge. C'est avec une sincérité parfaite, avec une sincérité désespérée, qu'il se retenait aux choses de l'intelligence comme à la branche de salut. Je ne pourrais me rendre le même témoignage. La sérénité que je feignais dans notre commerce épistolaire n'était pas si pure que la sienne, je n'avais pas son désintéressement ingénu. Mes arrière-pensées ne faisaient de mal à personne, elles étaient bien innocentes, mais enfin, je pouvais me reprocher des arrière-pensées.

Quand je lisais ses lettres, toujours charmantes et vives, même si elles étaient un peu pédantes de propos délibéré, je ne me contentais pas de lire ce qu'il m'écrivait, j'essayais de lire entre les lignes ce qu'il ne m'écrivait pas et de surprendre sa figure humaine, sa figure moins inhumaine. Il dirigeait mes lectures, il me donnait des conseils; j'étais moins curieux de les suivre que de les interpréter.

Je n'avais, somme toute, que des indications assez vagues de ses véritables tendances philosophiques. Son admiration de Platon, qu'il exagérait peut-être par complaisance pour la mienne, pouvait être, ainsi que la mienne d'ailleurs, plutôt de l'ordre littéraire.

Platon du moins n'était pour lui, à aucun titre, le précurseur comme l'entendent les apologistes. Il ne l'avait point séduit et ramené à la foi chrétienne. Je m'étais assuré facilement que Lucien n'avait aucune croyance positive, ni même aucune velléité religieuse comme beaucoup de jeunes sceptiques ébranlés par la grande secousse de la guerre. Il était de ceux « qui sont sans espérance », et il ne laissait pas d'en éprouver quelque fierté. Je me demande, par exemple, comment je m'en étais aperçu, car il parlait rarement de ces choses, il avait la pudeur de livrer son secret, même à moi.

Cet accord de doctrine sur un point essentiel n'aurait eu rien de surprenant malgré la différence de nos âges, si nos opinions pareilles eussent en effet gardé la physionomie de notre âge, l'air de la jeunesse chez lui, l'air de la vieillesse chez moi; mais ce qui justement me frappait, c'est qu'elles semblaient avoir chez moi et chez lui le même air de maturité. Il ne me souvient plus quel jour j'ai découvert la cause tragique

de cette anomalie, sans doute après un long travail de préparation qui échappait à ma conscience.

Oui, un jour, soudain, j'ai aperçu ce qui effaçait entre nous tant d'années : c'est qu'il y avait la guerre, et autant de possibilités pour ce jeune homme d'être tué que pour ce vieillard de mourir. Ils étaient contemporains devant la mort.

Un jour, voilà bien longtemps, que je rendais visite à un octogénaire fort pieux, comme il ne cessait de me parler de sa mort probable et imminente, je lui dis avec un peu d'irritation, toutefois sur un ton de catéchisme, qu'à tout âge on peut mourir subitement. Il me repartit qu'on le peut en effet, mais que ces sortes d'accidents arrivent plus volontiers aux octogénaires qu'aux hommes de cinquante ans.

J'avais trouvé le mot spirituel, je cessai de le trouver juste quand je compris quel changement apporte l'état de guerre à ce calcul des probabilités; et je connus dès lors distinctement le singulier caractère de cette affection paternelle que je portais à Lucien, de cette affection filiale qu'il me rendait, je compris que les événements l'avaient transposé, pour donner à notre tendresse une originalité tragique.

Sans doute, si j'avais rencontré le fils de mon vieil ami aux temps de la douceur de vivre, ma mémoire étourdie l'aurait de même confondu avec son père, et de cette passagère illusion une amitié semblable serait née. L'amitié, comme l'amour, est toujours un souci, mais les circonstances en déterminent seules l'objet, grave ou dérisoire. Aux heures de la paix, je n'aurais pas moins tremblé du matin au soir pour mon nouveau fils adoptif, mais tremblé de mauvaise foi; j'aurais été le premier à sourire de mes alarmes. J'aurais eu peur de tout pour lui, comme ma pauvre mère qui, après mes quarante ans sonnés, ne pouvait encore s'empêcher de me dire, quand elle me voyait témérairement entreprendre de descendre les six marches du perron :

— Prends bien garde de tomber.

La guerre m'épargnait le ridicule importun de traiter ce grand garçon comme un enfant; mais je ne gagnais pas au change, lui non plus. La sourde inquiétude qui m'obsédait et qu'il ne pouvait pas ne point partager, car il aimait passionnément la vie, ce n'était pas une de ces chimères qui font

hausser les épaules, même aux vieux, et qui impatientent les jeunes. Elle n'avait qu'un assez funèbre avantage, mais non sans douceur ni sans noblesse : elle nous faisait égaux, elle abolissait mon droit de préséance, elle dispensait mon jeune ami du respect qui empêche, qui glace les sentiments les plus naïfs et les plus passionnés.

J'apercevais cependant, lorsque je prenais fantaisie de raisonner, combien cette égalité apparente était artificielle ou mensongère. Nous n'avions pas, Lucien et moi, la même ennemie. Son ennemie, c'était la mort, la mort prématurée, injurieuse, contre nature; mon ennemie, c'était la vieillesse.

Naguère, quand j'avais le cœur inoccupé et le loisir de penser à moi, je me souciais peu de la mort. Il n'y a pas de rapport nécessaire entre la mort et la vieillesse : je ne m'en apercevais aujourd'hui que trop. Ce n'est pas toujours la vieillesse qui est, comme le prétend la définition des dictionnaires, « le dernier âge de la vie ».

Ces lettres de Lucien, puisque je vous en trahis le secret, je ferais peut-être mieux de simplement vous en communiquer le texte. C'est un travail ingrat et décevant que d'analyser une correspondance. Mais j'aime encore mieux m'y astreindre que de me dessaisir même d'une copie de ces lettres que je n'ai jamais montrées à personne, aux parents — surtout, — à personne.

J'aime encore mieux m'exposer à des remords; car je devrais peut-être les publier, ces lettres qui m'ont semblé si belles. Est-ce que mon égoïsme n'est pas odieux? Mais seraient-elles aussi belles pour d'autres? Elles n'ont jamais été destinées qu'à moi. Si je les livrais au public, on aurait le droit de les juger. Quel sacrilège!

D'ailleurs, j'ai une autre raison de ne pas les mettre sous les yeux du premier venu ni sous vos yeux : c'est qu'elles sont un peu hermétiques. Il faudrait les expliquer. A quoi bon? Il me suffit de les avoir comprises, et je suis au surplus, vous le savez, trop superbement jaloux de ce que j'aime pour ne vouloir pas rester seul à comprendre ces lettres qui ne furent écrites que pour moi; mais je ne puis renoncer à la joie orgueilleuse et amère d'en parler, d'en parler toujours.

Qu'est-ce que je risque? Je puis, sans rien vous sacrifier

de mon trésor, vous dire où il était caché, comment je l'ai inventé, et sans vous révéler l'essence même du mystère, comment j'ai su en écarter les voiles.

Ce n'étaient pas les sept voiles que Salomé l'un après l'autre laisse tomber en dansant, mais j'en ai bien compté jusqu'à trois.

Le premier dont j'aie dépouillé la personne secrète de mon ami, sans qu'il m'y aidât, sans non plus qu'il m'opposât une trop indocile résistance, le premier était le plus artificieux et le plus épais. Il semblait tissu de nuées. C'était le manteau du philosophe où Lucien s'enveloppait, avec un peu d'orgueil puéril — que faisait excuser tant de grâce, — pour me faire accroire qu'il était un pur esprit. Il avait l'intelligence la plus claire, mais il avait honte d'être nu, et c'est par une sorte de pudeur qu'il se réfugiait dans l'obscurité.

Cependant j'avais dissipé ce premier voile, mais dans le moment que j'allais surprendre sa véritable personne humaine, il me l'avait encore dérobée sous le masque de cette enfance simulée qui m'agaçait et à la fois me décevait. J'avais, d'une main hardie et impérieuse, ôté le masque, et je pensais voir derrière un homme, pareil aux autres, mais le grand vent de peur qui soufflait de partout avait arraché le dernier voile et livré à ma vue un homme qui ne ressemblait qu'à moi, l'adolescent égal au vieillard, en dépit du mensonge de l'âge, devant le temps qui passe et devant la mort qui presse.

Je ne pouvais plus penser à Lucien sans penser à l'enfant sublime d'Amérique, au poète soldat Alan Seeger, beau comme les plus beaux d'entre les dieux, digne de leur plaire, et on sait comment ils traitent ceux qu'ils aiment. Je me répétais sa parole mystérieuse et prophétique :

— « J'ai un rendez-vous avec la mort... »

Et l'idée funèbre me hantait : Lucien avait aussi un rendez-vous avec la mort. Je n'en doutais pas, je n'ai jamais eu de certitude mieux établie, mais je ne savais ni le jour ni l'heure, l'heure H...

Durant des mois, j'ai entretenu avec lui une correspondance de l'ordre le plus élevé, comparable — oh ! c'est sans la moindre vanité que je vous le dis — à celle des savants et des philosophes d'il y a trois ou quatre cents ans; et j'écrivais, moi

du moins, machinalement. Ma pensée était ailleurs. Elle n'était occupée qu'à mesurer le temps. A chaque jour, à chaque heure, à chaque minute qui s'écoulait, je me disais comme les gens vulgaires, et le proverbe :

« C'est autant de pris sur l'ennemi. »

Tant de jours, tant d'heures et tant de minutes passèrent que ma certitude vacillait. J'osais me dire à moi-même, tout bas pour ne pas tenter le sort, qu'il y avait prescription, que le rendez-vous était manqué. Vous avez bien, n'est-ce pas? compris que non.

Si tout ceci était de la littérature, ou si j'avais du talent, j'aurais mieux su ménager mon effet. D'autant que la chose n'était pas difficile. Ah! c'est le destin qui a su ménager son effet!

Pardonnez-moi de tourner court et de finir en deux mots. Vous sentez que ces souvenirs me tuent. Hélas! non, ils ne m'ont pas tué... Lucien Moreau est l'un des derniers morts de la guerre, peut-être le dernier. Il est tombé quand, au front, déjà on savait qu'elle était finie, et on n'attendait plus que la sonnerie « *Cessez le feu* ». Moi, je l'ai appris au moment où je commençais d'entendre les cloches.

Je m'élançai hors de ma chambre, je courus vers celle des Moreau, pour leur dire :

— Vous entendez?

Je me trouvai face à face avec le vrai père. Il ne me dit rien. Qu'avait-il besoin de parler? Je n'avais qu'à regarder son visage pétrifié, ses yeux sans larmes. Je me mis à trembler de tous mes membres. Et de la rue, jusqu'à notre douleur muette, montait une furieuse clameur de joie.

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

(*La fin prochainement.*)

PRÉVOST-PARADOL

Nos relations avec les morts comportent les mêmes imprévus que celles que nous entretenons avec les vivants. Elles sont un peu plus à l'abri des variations du caractère, mais elles subissent les mêmes hasards et connaissent les mêmes épreuves du temps... Combien de fois n'avons-nous pas croisé, dans cette société immatérielle qu'est le passé, des ombres que nous nous sommes promis de revoir? Elles n'occupaient pas la première place; souvent elles demeuraient écartées, comme si vraiment leur désir eût été de poursuivre un effacement qui paraissait leur plaire. Ou bien elles semblaient attendre une amitié compréhensive, qui leur tînt compte de ne pas occuper l'attention d'un monde où elles n'avaient plus rien à désirer.

Nous pensons à ces rencontres, après qu'elles se sont accomplies, et nous nous promettons d'y revenir. La sympathie nous presse vers un rendez-vous dont l'absence de loisirs nous détourne. Finalement, les morts que nous fréquentons le plus, ne sont pas toujours ceux qui nous plaisent davantage. Là aussi il faut une certaine fermeté pour faire son choix, pour ne pas se laisser circonvenir par l'insistance, pour préférer une vérité de l'âme aux artifices.

Nous avons rencontré Prévost-Paradol sur les routes du Second Empire dressant à l'horizon d'une France faiblissante une personne fière et désabusée. Quelle séduction dans le raccourci de sa vie : ces débuts opiniâtres, cette renommée altière, ce dénouement en éclair! Le beau problème de psychologie qu'offre un pareil homme où l'ambition créatrice se

mêle aux destructions du désespoir, où le moraliste proclame sa foi en des remèdes dont il est incapable d'user pour sa guérison! Le premier contact, pour qui se reconnaît sujet aux mêmes contradictions, ou du moins sait les partager, est bien attachant. Mais la hâte de la vie et les nécessités nous ont porté à d'autres approfondissements. Nous regrettions parfois cet abandon; nous évoquions cette ombre que nul n'entretenait. Enfin un anniversaire nous a reconduit auprès d'elle. Dès lors la connaissance s'est poursuivie, s'est achevée : nous nous sommes senti lié très fortement à une destinée qui nous appartenait dans la mesure où nous la servions comme une amitié. Nulle déception n'est venue interrompre ou réduire cette étude sur Prévost-Paradol depuis que nous l'avons entreprise. Nous souhaiterons faire partager aux esprits libres l'attrait et l'affection qu'il nous a inspirés.

I

« Je ne veux pas, mon chéri, que tu ailles à cette soirée comme à une partie de plaisir. Cette représentation qui paraîtra si gaie pour tout le monde doit être triste pour toi, si tu y réfléchis bien, car elle témoigne de l'état de misère dans lequel nous sommes. Si je n'étais pas si malade, si même mes camarades ne voyaient pas que je suis une femme perdue, ils auraient eu moins d'empressement à m'offrir une aide... »

Ces lignes tendres et graves, madame Prévost-Paradol les écrivait à son fils, en 1838, la veille de la représentation que ses camarades du Théâtre-Français allaient donner à son bénéfice. A quarante ans madame Paradol, atteinte d'un mal qui devait la tuer, quittait une scène ou elle venait de connaître de beaux succès dans la Marguerite du *Louis XI* d'Ancelot, et dans la *Marie Stuart* de Lebrun. Elle possédait une grande grâce, des traits un peu fins pour le théâtre, et beaucoup de distinction. Elle avait débuté à l'Opéra dans *Alceste*, mais pressentie pour les premiers rôles au Français, où l'on visait à combler la place laissée vide par mademoiselle Georges, elle avait abandonné le chant. Sa réserve, l'honnêteté de ses manières lui avaient valu un mariage estimable contracté avec le commandant Vincent Prévost. Deux enfants naquirent de

cette union : une fille et un fils, Lucien-Anatole, né le 8 juillet 1829. Anatole Prévost-Paradol avait donc neuf ans quand sa mère lui adressait cette lettre que, toujours, il conserva. Dans les origines de Prévost-Paradol, c'est ce visage de femme qui domine, qui répand d'abord son triste sourire sur le front de cet enfant. Le commandant Prévost est effacé; on l'ignore. Il avait été un militaire valeureux. « Ton père te donne la gloire des champs de bataille, moi, celle de l'artiste et l'amitié de tous mes camarades », écrivait encore cette mère. On ne revoit plus ce militaire en retraite. Et quand, cinq ans plus tard, madame Paradol va mourir, dans une petite maison de Neuilly, c'est à ses camarades du Théâtre-Français qu'elle confiera le soin de veiller sur ses enfants : « Adieu, mes chers et bons camarades, je vous souhaite à tous le bonheur que je n'ai pas eu. J'ai rempli mes devoirs religieux, mais je n'ai pas renoncé à mon état, je n'ai pas renié mes camarades. Je meurs en les aimant et en les bénissant. Adieu, je vous embrasse tous. Pensez un peu à moi, en voyant mes enfants. Adieu, encore une fois j'ai bien de la peine à vous quitter... »

Les comédiens français entendront cette prière, n'abandonneront pas le fils de leur camarade, singulièrement Régnier, qui veillera sur le jeune homme avec attention. Il n'est pas le seul. Une amitié s'exerce pour que l'étudiant ne manque de rien : celle de Fromenthal Halévy qui a été déjà, et d'une façon constante, le protecteur de sa mère. Prévost-Paradol retrouvera chez les Halévy la douceur d'un foyer qui pourrait lui manquer et dans Ludovic Halévy une affection fraternelle, une communauté de sentiments qui ne se démentiront jamais.

Pourtant il poursuit ses études dans une institution morose, et où il se sent très isolé. Songez un peu à ce destin de jeune homme! Il est le fils d'une comédienne qui est morte... Il est pauvre, et d'une grande fierté. Sa famille? Ce sont les acteurs du Français. La Révolution, puis l'Empire, — l'amitié de Napoléon pour Talma — et le romantisme enfin, ont pu donner aux comédiens une dignité, une considération qu'ils n'avaient pas connues jusqu'alors, — un point brûlant demeure dans les préjugés qui se sont toujours exercés contre eux, pour un jeune bourgeois qui est le fils d'une comédienne. Il a violem-

ment aimé sa mère : il semble que c'est à elle qu'il doive tout. Il ne veut la renier en rien. Bien plus, il ajoutera son nom à celui de son père et va s'efforcer de lui donner un nouvel éclat, de le porter sous d'autres lumières que celles du théâtre. Mais cette volonté ne va pas sans une première réaction contre certaines étroitesses sociales. Le jeune homme s'assombrit dans sa solitude et tout à la fois s'exalte comme Vauvenargues, qui deviendra bientôt une de ses préférences spirituelles et qui lui inspirera ses plus belles pages. Comme Vauvenargues, dans la dureté d'un château provençal, tend ses ressorts, par la lecture des *Vies Illustres* de Plutarque, Prévost-Paradol, dans son collège, lit et relit l'inoffensif *Selectæ*. Il y trouve des affermissements, l'occasion de former son tempérament : « Les exemples héroïques de la résistance à l'oppression, du mépris pour l'injustice, d'une fière indépendance de l'âme au milieu des misères du corps, me parurent proposés à mon imitation et donnèrent à ma conduite un nouveau caractère de persévérance et de raideur... », avouera-t-il plus tard en parlant de son éducation et de l'influence de cet ouvrage.

Ajoutez à cette fierté résolue une certaine féminité du cœur, qu'il doit à sa mère, et quelque chose de lassé dans l'esprit, dont il n'est guère possible de rejoindre les racines, dans l'incertitude où l'on se trouve de la personnalité de son père — personnage obscur et épisodique. Mais le fait est là : dès qu'il est formé, Prévost-Paradol réunit ce triple caractère d'intelligence séductrice, de liberté d'esprit et de détachement métaphysique qu'on retrouve souvent chez les fils d'une très vieille race. Tout de suite on le reconnaît capable des plus beaux efforts, et pour qui l'observe avec pénétration on le sent également capable d'abandonner le jeu, dans le moment le plus brillant de la réussite. Ce doute sur la valeur, la valabilité de ce que Montaigne appelait nos *vacations*, paraît à l'horizon de son œuvre et de sa vie. Ce n'est pas un scepticisme foncier mais un goût de vanité qui vient corrompre une foi et un élan très réels.

Pourtant la vigueur intellectuelle et l'ambition — contagieuse à ce moment du XIXe siècle, où Napoléon et ses reflets littéraires, de Stendhal à Balzac, ne cessent de fournir des

enivrements à la jeunesse — vont porter Prévost-Paradol durant ses années d'étude. A vingt ans, en dépit d'une situation matérielle difficile, qui le presse de gagner sa vie, il se présente au concours de l'École Normale, et il y est reçu brillamment. « Messieurs, il nous est né un grand écrivain », dira l'un de ses aînés de la promotion qui précède la sienne, lorsqu'il aura lu ses pages de concours : une étude comparative sur les *Économiques* de Xénophon et le *De re rustica* de Caton. Cette promotion, pourtant, comprend des sujets de premier ordre : c'est celle de 1848, celle de Taine, de Merlet, d'About, de Sarcey, de Paul Albert, d'Édouard de Sukau parmi lesquels Prévost-Paradol va nouer des amitiés inaltérables — celle de Taine principalement.

Il l'avait connu au collège Bourbon, dès 1847, et quand Taine était rentré à Normale, Prévost-Paradol avait continué par correspondances les conversations dont ils avaient rempli leurs premiers mois de camaraderie. Ces pages sont toutes vibrantes de passion philosophique, de discussions sur les éternels problèmes. On admire, en relisant ces lettres, la formation solide des esprits qui s'y étalaient. Taine est spinoziste et serre de près les questions, tandis que l'imagination chez Prévost-Paradol vient enfler une conception panthéistique de l'univers : « Avant la fin de l'année, lui écrit-il, en mars 1849, j'espère te montrer tout cela en quelques pages correctes, châtiées et aussi dignes de ces grandes choses que je pourrai, faible atome que je suis, misérable étincelle raisonneuse détachée pour un moment du foyer et qui doit bientôt s'y confondre pour en jaillir de nouveau... » Quelques mois plus tard, le même garçon est passé de l'enthousiasme à l'abandon, par une de ces soudaines lassitudes qui expliquent si bien la brisure de sa vie : « Je suis devenu, mon cher ami, ce qu'il y a de pire au monde, un esprit paresseux dans un corps débile... Mes semaines s'écoulent dans une sorte de sommeil interrompu par des accès de passions qui peuvent se traduire ainsi : je voudrais être puissant, je voudrais être riche, je voudrais être aimé. Ainsi se passent huit jours devant des livres ouverts et des cahiers blancs; puis arrive le dimanche, agité, fatigant, inutile, suivi du lundi qui est comme le soir d'une longue nuit... » Mélancolie du dimanche

bien connue des enfants de son siècle, et chère aux cœurs lassés! Cependant l'atmosphère de camaraderie de l'École Normale, la réussite de ses premiers travaux allaient ranimer Prévost, le maintenir vers ces horizons de puissance qu'il ne résignait pas absolument. Son amitié pour Taine, celle qu'il entretenait au dehors avec Ludovic Halévy, et, dans sa promotion, avec Octave Gréard, qui lui demeura très fidèle et lui consacra, lors du centenaire de la fondation du *Journal des Débats*, en 1889, une étude affectueuse et pénétrante, toutes ces « présences » lui étaient bienfaisantes et le stimulaient. Il était bientôt passé, avec cette vivacité dans l'espérance si fréquente chez ceux qui sont les plus prompts à se désespérer, à une conception réaliste de son avenir. Il se tournait vers la politique et perfectionnait ses velléités libérales. L'atmosphère de l'École Normale l'y conviait. A l'avant-garde de l'esprit, comme il est juste, l'École réagissait alors contre toute politique rétrograde et l'émeute de 1848 n'avait pas changé son ardeur. Prévost-Paradol inclinait au socialisme, un socialisme réformateur et pondéré dont il fixait les nuances dans un petit livre qu'il faisait bientôt imprimer (en 1851) : *Conseils à un jeune homme* et qu'il signait de ce pseudonyme stendhalien : Lucien Sorel. Avait-il, dès lors, lu *Le Rouge et le Noir*, comme il lisait Balzac? Y avait-il pris sa leçon d'ambition? Cela est presque sûr. Ces *Conseils à un jeune homme*, à travers leur apparente sérénité doctrinaire, sont pour Prévost-Paradol ce qu'aura été le *Traité de l'ambition* pour Hérault de Séchelles. Malheur à ceux qui, trop jeunes, intellectualisent leur ambition : ils sont catastrophiques...

Taine, le sage, essayait en vain de ramener son ami aux passions véritables : celles de la philosophie. Ils y avaient fondé leur amitié, ils y avaient été heureux. Taine s'inquiétait de voir ce garçon fragile s'élancer vers les cahots de la politique. Mais comment l'arrêter? Les tendances de son caractère s'avivaient, à présent, du feu des événements et s'accordaient avec son ambition. Le coup d'État de décembre le trouva dressé pour défendre l'Assemblée nationale. Au nom de toute l'École Normale il protesta et déclara solennellement que ses camarades et lui étaient partisans de l'Assemblée. Dès ses premiers pas, l'Empire se heurtait à cette bourgeoisie

intellectuelle qui tenait encore à ses privilèges et devait s'efforcer de les maintenir.

Cette attitude amena le pouvoir à de fâcheuses injustices. On se méfia de ces jeunes gens qui gardaient si fièrement le sens de leurs libertés et l'on fit tout pour les écarter de l'enseignement. Octave Gréard, dans son étude sur Prévost-Paradol, a dressé un tableau saisissant du dispersement et des persécutions dont ses camarades furent alors les victimes : Taine, suspect d'hegelianisme refusé à son agrégation de philosophie et promené de lycées en lycées, rétrogradé de philosophie en rhétorique, de rhétorique en sixième, sous le prétexte qu'il avait fait à ses élèves un séditieux éloge de Danton; Francisque Sarcey exilé dans un petit collège breton parce qu'il n'avait pas coupé sa barbe comme l'ordonnait une circulaire; Cahen privé de son cours de philosophie à la Roche-sur-Yon parce qu'il était israélite, et Lamm, persécuté pour les mêmes raisons, revenant à Paris, sans ressources, et se jetant à la Seine. Il faut retenir des faits de cet ordre pour saisir que le goût de la liberté n'a pas toujours participé d'une idéologie, mais s'est souvent appuyé, dans le passé, sur une nécessité, sur un besoin social autant qu'un besoin du cœur. Ce qui est devenu impossible aujourd'hui ne l'a pas toujours été et ne l'est devenu que par la fermeté de jeunes hommes comme Prévost-Paradol et ses camarades entêtés à défendre l'essentiel. Cependant, faute pour lui de pouvoir entrer dans l'enseignement à la sortie de Normale, il allait poursuivre une existence opiniâtre et difficile. Il s'était installé dans un petit logement de la rue du Cherche-Midi et travaillait, dix heures par jour, à des essais de philosophie sociale qu'il publiait dans la *Liberté de Pensée* (bientôt suspendue) et dans la *Revue de l'Instruction publique* où des comptes rendus de l'Institut, des éloges, des critiques aussi sur les œuvres nouvelles l'avaient bientôt fait connaître à tous les chefs de l'opposition libérale. Il préparait en même temps un *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre* pour un prix d'éloquence à l'Académie qui lui fut décerné en mai 1852. Et le soir de ce succès il pouvait écrire sur le mode lyrique à son bon ami Gréard : « Victoire! j'ai le prix tout seul... tu entends bien, tout seul... » Et ce charmant garçon de vingt-

trois ans ajoutait sans amertume : « Es-tu en état de me faire dîner au Palais Royal? J'ai douze sous à moi... »

Douze sous à lui! On pense au début des *Illusions perdues* quand Rubempré s'en va dîner à la pension Flicoteaux, si riche d'espoir, avec son manuscrit en poche. Prévost-Paradol allait, lui aussi, trouver son éditeur : Louis-Christophe Hachette qui, pour 3 000 francs à raison de 250 francs par mois, lui confie d'écrire une *Revue générale de l'Histoire universelle.* Le voilà confiné dans un travail ingrat par ses dimensions et les vues trop vastes qu'il comporte. Prévost s'y emploie de bonne volonté, cependant, et continue, en marge de cette tâche, ses études critiques à la *Revue de l'Instruction Publique.* Il y rencontre Rigault, J.-J. Weiss, Bersot, Caro; il y retrouve Taine. Pourtant, ces collaborations ne forment pas une situation. Son maître Geruzez espère pouvoir lui confier la suppléance de la chaire de littérature française à la Sorbonne; mais Geruzez n'est pas appelé à cette chaire et ce projet demeure en suspens. La vie est malaisée à cet ambitieux qui se tend pour ne pas s'abandonner et confie ses déceptions à un « carnet intime » — cet autre soi-même que les solitaires et les timides se donnent pour compagnons : « ...Abreuvé d'ennuis au collège, dégoûté de l'enseignement à l'École Normale, j'aborde ce monde avec des mouvements d'ambition que j'entretiens de mon mieux — car ils sont ma vie — et avec un fond d'indifférence qui tôt ou tard prendra le dessus. » Pour l'instant, il lutte. Les natures de sa sorte ne cèdent pas à leur dégoût dans l'obscurité, mais au zénith. Elles veulent essayer d'abord leur pouvoir et s'assurer que leur indifférence n'est pas une simagrée de l'impuissance. Il accomplit donc tous les gestes. Il travaille. Il s'enrichit de connaissances nouvelles. Déjà du temps de l'École Normale, il assistait aux séances de dissection des hôpitaux, s'intéressait à la physiologie, comme Balzac et Sainte-Beuve, qu'il lisait assidûment, et suivait Geoffroy Saint-Hilaire sur les chemins où ce grand savant s'était engagé. A présent il applique sa curiosité à des perfectionnements, à l'étude de la société. Chez le docteur Blanche où il est reçu affectueusement, il croise des vedettes et s'émerveille de la royauté de son hôte qui séduit les vanités et les folies, et qui les fait tenir, mitoyennes, dans sa propriété

d'Auteuil. Ainsi, il apprend Paris et se forme, dès lors, cette double personnalité de moraliste distant et de parisien détaché, d'écrivain un peu hautain et d'homme spirituel, qui marqueront plus tard son caractère et son talent. Parfois, dans son logement de la rue du Cherche-Midi, un camarade l'interrompt dans sa tâche. C'est Planat qui a été, avec Taine, son condisciple à Bourbon. Planat : un savoureux garçon, un dandy cultivé qui va fonder la *Vie Parisienne* sous le nom de Marcelin, qui fera écrire à Taine son *Thomas Graindorge* et, plus tard, à M. Paul Bourget, sa *Physiologie de l'Amour moderne.* Planat le raille de son assiduité au travail, de son mépris pour le plaisir. Qu'en sait-il? Il y a un point de frivolité qu'il n'aperçoit pas chez Prévost-Paradol. Ou, sinon de frivolité, de dilettantisme par désir de tout connaître et de ne pas se résigner avant d'avoir abordé tous les oublis. Il commencera par les plus accessibles, les plus habituels. Le travail d'abord. Il poursuit ses articles de critique qui lui valent l'appui de Cousin, l'estime de Renan, l'amitié de Michelet. Il prépare sa thèse latine sur la *Vie et les Œuvres de Jonathan Swift* qui achèvera de l'attacher à l'Angleterre et lui donnera pour complice, durant quelques mois, ce singulier Swift, esprit romanesque et satirique tout brillant d'aventures et de verve antisociale. Cependant cette assiduité intellectuelle ne suffit pas à rompre sa solitude et à l'attacher à l'existence. Il va s'amarrer à la vie par un amour et de nouveaux devoirs. Il ne semble pas que jusqu'alors son père lui ait été d'un grand secours. Il y fait une fois une allusion et parle d'un homme vieilli et désespéré qui, sans doute, lui était plutôt une charge qu'un allégement. A cette charge il en ajoute une autre : le mariage. Il épouse une jeune et belle Suédoise qu'il aime depuis qu'il l'a rencontrée, chez un de ses maîtres, alors qu'il était encore à l'École Normale.... Cette compagnie charmante, quelques difficultés nouvelles qu'elle puisse entraîner, devrait donner un sens plus attrayant à sa vie, en adoucir l'accent. Et pourtant c'est le moment où il écrit : « Je reste toujours dans les mêmes parages, sans grande tempête et sans beau temps, écrivaillant mon *Histoire* et en désirant ardemment la fin, aussi vivement que je désirerai ensuite quelque chose encore et toujours ainsi jusqu'à ce que ma petite lampe soit éteinte et mon rideau

tiré... » Ah! le pauvre garçon, quel goût de cendres sur les lèvres! La vie lui est difficile, certes, mais est-ce cette difficulté qui l'atteint et lui donne ce ton blessé? N'est-ce point plutôt un désespoir foncier, un mal de l'âme, qui n'est pas absolument le mal romantique commun aux enfants du siècle, qui est quelque chose de plus lointain, et qui a poussé sa plainte inoubliablement à l'origine du monde par la voix du Cohélet? Un rien de plus, et ce jeune homme abandonnerait la partie ou jetterait ses cartes sous la table. Mais ce rien de plus existe : c'est une ardeur à penser, une conviction et peut-être un goût de revanche contre les hasards de sa naissance, les traverses de sa jeunesse. L'égalité du néant à laquelle il pense constamment ne parvient pas à détruire tout à fait en lui le goût de la lutte. « Quel beau spectacle que celui d'une âme fière, en lutte avec elle-même, en lutte avec sa destinée, qui ne veut pas se rendre et qui traverse le monde en combattant », écrira-t-il dans le seul ouvrage romanesque qu'il ait composé : cette *Madame de Marçay* où il s'est livré, où il a projeté jusqu'au tragique secret de son avenir...

En 1854, il a vingt-cinq ans, Il a une compagne et deux enfants dont il doit assurer l'existence. Il travaille avec acharnement, soutient sa thèse latine en Sorbonne, « la plus brillante qu'on eût entendue depuis trente ans », déclare Saint-Marc Girardin, et le 1er décembre 1855 il accepte sa nomination à la chaire de littérature française à l'Université d'Aix-en-Provence. Sa jeunesse est à peine achevée et, déjà, il a vécu plus que la moitié de ses jours.

II

Nous avons peint un peu minutieusement le tableau de cette jeunesse; car il était bien nécessaire de définir la formation de cet esprit, de le montrer en croissance et en lutte pour ne pas être déconcerté par ses résolutions et par la fin qu'il s'assigna soudainement. La vie de Prévost-Paradol est composée comme un roman auquel il a dû souvent penser avant de le mener jusqu'à son tragique achèvement. Il importe donc de ne pas laisser échapper les pressentiments qu'on voit passer sur ce fier visage. Ses contemporains les virent-ils

comme nous les voyons nous-même? Il ne semble pas. Il était gai et d'un abord délicieux. Nous avons interrogé un de ses portraits (que conserve M. Daniel Halévy) : l'expression est sereine, le regard clair, droit, le front dégagé et sans ombre. On reconnaît un homme dont l'entrain devait être vif, la séduction certaine. D'ailleurs il n'est que de lire les jugements de ses adversaires politiques, un Sainte-Beuve, un Louis Veuillot, pour y reconnaître une sympathie qui n'était pas simplement le produit de la droiture et du talent, mais assurément l'effet d'un charme.

Cependant derrière cette apparence heureuse s'aperçoivent, à distance, les marques de l'inquiétude. Voilà Prévost-Paradol nommé à Aix. Au lendemain de Normale c'eût été une joie. En 1856, ce lui semble un exil. Cependant il part avec sa femme qu'il aime — et ses enfants. Son père, sa sœur — qui s'était faite religieuse — sont morts. Ce qui constitue à présent sa famille est auprès de lui. Il ne sera pas seul. Mais n'est-il pas toujours seul? Sa première impression d'Aix est celle d'une solitude inégalable. De nos jours, Aix nous est une étape heureuse parmi nos itinéraires méridionaux. Ces hôtels austères, ces lourdes portes, ces hauts murs qu'enjambent parfois de grimpantes verdures, ces rangées d'arbres qui tendent un dôme d'ombre au-dessus des cours, ces fontaines isolées, tout ce mélange de torpeur et de jaillissement, de soleil et d'eaux fraîches, de silences et d'appels, tout nous séduit et paraît devoir nous retenir. Cette conquête est faite d'une noblesse et d'un pittoresque qui parlent aisément à des cœurs nomades : seraient-ils assez forts pour les garder? Prévost-Paradol, dès qu'il y fut installé, connut une sensation pesante qu'il traduisit en un mot : « J'étouffe ». Pourtant, il avait loué, aux abords immédiats d'Aix, une petite propriété avec un parc planté de figuiers, de cyprès, d'oliviers, et cette campagne, à de certaines heures, le séduisait : « Ma petite fille, monsieur le Soleil, mon jardin que je vais orner de poules, mon cabinet de lecture et mes journaux, mon cours même qui me réveille une fois par semaine et me chatouille, mon cher Borely, enfin, avec qui je crie un peu tous les jours, tout cela me roule si doucement à travers la vie qu'elle me semble un chemin de mousse qui peut me conduire au néant sans que

j'y songe... » A la vérité, il ne fait qu'y songer et cette paix mortelle il la retrouve dans l'atmosphère d'Aix. Il n'a pas le tissu d'un provincial. Ce que cette existence réglée pourrait lui procurer de bienfaits en dépit de son étroitesse (ses appointements suffisent à peine à ses charges), il le corrompt par son humeur naturelle, sa disposition à rejoindre l'extrémité des conditions humaines. Bien sûr, Aix, c'est le repos, mais ce n'est que trop de repos et ce qu'il entraîne pour un homme sombre de songeries et d'envoûtements. Cependant, là encore, le travail va le protéger de trop grands affaissements et lui donner une de ces compagnies idéales avec lesquelles il sait assez bien oublier la vie. Swift égayait de son sarcasme le logement de la rue du Cherche-Midi; Vauvenargues vient, d'un château voisin, jusqu'à sa villa, lui porter les consolations d'un esprit éminent, tout pareil au sien dans sa précocité et la fraternité d'une déception à l'abri de l'amertume.

Il l'a rencontré une première fois dès son entrée à l'École Normale où il avait eu à disserter sur cette pensée : « La netteté est le vernis des maîtres. » Il avait été fort brillant dans cette dissertation dont le sujet convenait, à merveille, à ses dispositions. La netteté éclairera toujours son caractère comme son style. Nulle défaillance, nulle obscurité dans l'expression de ses idées. Il semble qu'il ait adopté tout de suite cette contenance qui impose le respect par l'exactitude et la netteté.

Il retrouvait Vauvenargues, aux lieux mêmes où il avait grandi, voisin de cœur et de sentiments. Sans doute Prévost-Paradol, avant de commencer son cours sur les moralistes français du XVIIIe siècle, avant de l'inaugurer par celui des moralistes qu'il préférait, et dont il a le mieux parlé, a-t-il médité devant cette sévère demeure où Vauvenargues enfant, rudement élevé, remuait déjà avec les héros de Plutarque des ambitions militaires qu'effriteraient sa mauvaise santé et son mauvais destin. Sans doute Prévost-Paradol est-il entré exactement dans le dédale d'une jeune ambition lassée, si pareille à la sienne. Octave Gréard a écrit que Prévost avait découvert dans Vauvenargues ce qui n'y était pas, c'est-à-dire lui-même. Il y a pourtant une identité entre les deux hommes et le Clazomène de Vauvenargues ressemble

assez bien à l'ambitieux déçu qui nous occupe... Par surcroît Prévost-Paradol trouvait dans Vauvenargues — et cela Octave Gréard, dans son étude, l'a bien indiqué — un accent individualiste qui ne se trouve auparavant dans aucun moraliste : « Il aime Vauvenargues pour avoir pris la défense de l'homme jusque-là en disgrâce. » Parfait. Et c'est peut-être à cause de cela que Voltaire, lui aussi, l'a aimé. Il l'aimera également — tout comme Voltaire — contre Pascal. Il apprécie que Vauvenargues ruine le postulat pascalien et qu'il lui oppose cette assertion : « Il n'y a pas de contradiction dans la nature » — qu'il ne formule que pour mieux combattre le fameux pari : « Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer sont des charlatans de morale. » Cette expression bien forte, Prévost-Paradol la relève, l'adopte et range aussitôt Vauvenargues parmi les spinozistes. Mais n'appréciait-il que la liberté de pensée chez ce patricien provincial, n'en goûtait-il pas aussi profondément la fierté secrète, une façon sensible d'atteindre la vérité des êtres tout en donnant à ses découvertes une expression ferme où ne s'aperçoivent jamais les faiblesses du physique? L'agrément de cette compagnie lui fit oublier en partie les charmes moroses de la ville où il professait désormais. Son cours fut un succès. Les élèves endormis se réveillèrent pour l'entendre; des dames (une vingtaine : on imagine assez bien les bourgeoises d'Aix, personnes alanguies, à crinolines et à bandeaux allant aérer leur austérité aux leçons du jeune maître) des dames lui furent fidèles. Mais était-ce de quoi le contenter? Il sentait les limites et le ridicule (c'est le mot qu'il emploie) de ce succès provincial. En vain s'échappait-il par d'autres travaux : une *Elisabeth et Henri IV*, où il se tourne, une fois encore, vers l'Angleterre, qui, décidément, l'inspire. C'est à elle qu'il demande des leçons du passé et aussi la vérité sur le présent, car il fait venir le *Times* dans sa province et y apprend ce que les journaux français ne disent pas. Il cultive son fonds libéral dans cet éloignement, l'échauffe, rêve de Paris. Comment n'en pas rêver? J.-J. Weiss qui lui succédera dans cette université ensoleillée — avec sa cour d'hôtel plantée d'arbres, ses fenêtres régulières, ses bancs méditatifs — J.-J. Weiss, lui aussi, avouera qu'il n'est si beau soleil que les brouillards

de la Seine. Une ou deux fois, durant le séjour de treize mois à Aix, il s'évadera : un voyage en Corse, un autre en Algérie durant des vacances, lui feront aimer la mer et les Frances lointaines dont il certifiera bientôt la grandeur. Bref, il ne tient guère en place et quand il parle de la félicité de son repos, c'est pour s'en persuader soi-même. A présent, il souhaite avant tout un rôle actif : il lui faut fuir son ennui. Que ne partage-t-il, comme Saint-Marc Girardin, son talent entre un cours de littérature dramatique à la Sorbonne et le journalisme politique? Cependant on travaille pour lui à Paris. Le parti libéral a compris le relief que pourrait lui apporter cet homme jeune, aigu, plein d'apparente ardeur et dont on ne peut deviner, si on ne le connaît pas à fond, la faille mortelle. Son honnêteté, son talent ne sont pas douteux. John Lemoine, précisément, doit être remplacé. Thiers, Mignet, Villemain assurent à M. Bertin, le directeur des *Débats*, qu'il ne peut faire de meilleur choix : il est agréé et le 1er janvier 1857 il entre au *Journal des Débats* pour rédiger le *Bulletin* ou *Premier Paris*. Il atteignait enfin un de ses espoirs : il avait « rallié le drapeau ».

III

On imagine mal, si on ne l'a étudié de près, ce que fut le mouvement de l'opposition libérale sous le second Empire, la sincérité et le talent qui s'y déployèrent. On porte sur les régimes qu'on n'a pas éprouvés des jugements embellis par les charmes du temps. Ils ressortent, sur le passé, avec des contours d'image, des nuances adoucies. A la vérité tous les régimes ont connu de justes oppositions, car il n'est pas de gouvernement idéal des hommes; mais un régime fondé sur un coup d'État comme celui du Deux-décembre avait, plus qu'aucun autre, à se défendre contre des extrêmes, qui n'avaient trouvé de satisfactions ni en 1830, ni en 1848. Cette nécessité avait déterminé le pouvoir à des restrictions insupportables. On en venait dès lors jusque dans les milieux républicains à regretter le gouvernement de Louis-Philippe et ce qu'il représentait d'aises et de libertés; et Prévost-Paradol, plusieurs fois, parut se pencher avec faveur vers ces

années qu'il n'avait pas connues. Sainte-Beuve quand il consacra un « lundi » à Prévost-Paradol[1] signala ce regret et se plut à imaginer la carrière de l'écrivain libéral, si cette carrière s'était déroulée entre les années 1830 et 1840. Le critique concluait qu'il n'eût pas été mieux servi, que son tempérament l'eût porté dans l'opposition et que, pour y trouver plus de facilité d'expression, il y eût peut-être rencontré moins de finesse. La supposition est gratuite mais valable. S'il n'était qu'à s'en tenir à ces inconvénients-là du despotisme il est certain qu'ils ne seraient pas trop graves. Un homme d'esprit dit toujours ce qu'il veut dire et les limites qu'on fixe à sa pensée ne sont pas des limites qu'on fixe à son talent. La preuve en est qu'il y eut aux *Débats* de 1850 à 1870 une troupe de chroniqueurs parmi les plus brillants qui y aient jamais écrit et que les livres d'*Essais* et d'*Histoire contemporaine* que Prévost-Paradol y assembla au jour le jour se suffisent dans l'expression qu'il leur a donnée. Mais une censure n'est pas funeste en ce qu'elle impose un certain ton, elle l'est en ce qu'elle limite les jugements, en ce qu'elle supprime la critique du pouvoir. Elle exige en quelque sorte, l'infaillibilité de celui qui s'en sert. Ce ne fut pas, hélas, le cas du second Empire.

Ce n'est pas d'ailleurs de ces restrictions-là qu'était né le libéralisme de Prévost-Paradol. Nous croyons avoir montré qu'il venait de plus loin, qu'il prenait son élan dans sa nature même, dans ses origines, sa façon de sentir. Notez bien que ce n'était pas comme chez Benjamin Constant un besoin d'autonomie personnelle, un individualisme mué en doctrine par revanche de ses faiblesses. Un contemporain a dit de Prévost-Paradol qu'il avait en lui « une incroyable puissance de mépris ». Nous ne le croyons pas. S'il avait eu cette ressource de mépris, il ne se serait pas tué. Benjamin Constant, lui, la possédait, mais il n'en poussait pas moins l'expérience de la liberté appliquée à tous, parce qu'il la réclamait d'abord pour lui-même. Le libéralisme de Constant est avant tout individuel. Il l'a signifié nettement : « Par liberté, j'entends le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui

1. *Le Moniteur*, 4 novembre 1861. — *Les nouveaux Lundis*, t. I.

réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité ». Il défendra souvent cette position, l'élargira : « Il y a une partie de la personne humaine qui de nécessité reste individuelle et indépendante; quand elle franchit cette ligne, la société est usurpatrice, la majorité est factieuse ». Et encore : « Lorsque l'autorité commet de pareils actes, il importe peu de quelle source elle se dise émanée; qu'elle se nomme le citoyen qu'elle opprime, qu'elle n'en serait pas plus légitime... ». On trouve là les premiers éléments de cet individualisme qui, passé du clair égoïsme de Constant au sombre dogmatisme germanique, deviendra, chez l'Allemand Max Stirner, l'*Unique et sa propriété* : la Bible de l'individualisme anarchique. Chez Prévost-Paradol le libéralisme n'est jamais anti-social. Il vient au contraire d'un profond instinct créateur, du besoin d'ordonner une société, libre de préjugés mais forte dans sa constitution et dans sa personnalité ethnique. La *France Nouvelle*, ouvrage dans lequel il résumera sa doctrine en 1868, est tout vibrant de patriotisme....

Ainsi, il attaquera l'Empire et dès ses débuts il l'attaquera loyalement avec une intelligence invincible et des ressources étonnantes d'ironie. Dans son feuilleton Sainte-Beuve, quoique de l'autre côté de la barricade, lui rendra justice (par estime réelle et par haine aussi de Cuvillier-Fleury...) : « *Les Premiers Paris*, d'emblée, furent son triomphe. J'en parlerai, quoique ce soit bien voisin encore, comme d'une chose ancienne, avec désintéressement. Il tirait sur nous, sur nos amis, mais il tirait bien ». *Il tirait bien*! Il tira bien tout de suite. Sa réussite s'affirma dès ses premiers articles : elle ne fit que croître tout le temps qu'il demeura au *Journal des Débats*. de 1867 à 1870. On l'attendait aux questions difficiles et qui semblaient devoir échapper à ce qu'il était loisible d'exprimer. Et toujours il l'exprimait de ce style clair, par moment un peu distant, qui soudain se rapprochait, souriait et devenait plus agissant encore dans son sourire. Où avait-il pris ce don d'expression? chez quels maîtres? Chez Montesquieu qu'il aimait citer, chez Voltaire, chez Chamfort, chez les Anglais, son cher Swift, ou Junius? Chez les uns et chez les autres en apparence, mais le fonds demeurait son bien et reposait sur des assises inattaquables. Cette solidité tenait dans la sin-

cérité de sa pensée. Il aimait la liberté pour elle-même, pour sa noblesse, pour la part de confiance qu'elle suppose et qu'elle nécessite. Il l'aima comme une conquête de sa classe. Dès ses premiers pas dans la société parisienne il méprisait ces jeunes bourgeois ralliés d'emblée à l'autocratie, « vrais fils d'affranchis qui oublient le collier de leurs ancêtres et mériteraient de le porter ». Et devant toutes les questions sociales et religieuses il se trouvait, sans hésiter, dans la position naturelle aux esprits libres. Il a abordé, dans ses *Essais*, dans ses longs articles des *Débats* et ses études du *Courrier du Dimanche*, la plupart des grands débats d'idées Son point de vue y a toujours été celui de la liberté — une liberté raisonnable, toutefois, et qui tient compte, non pas des préjugés idéologiques, mais des nécessités sociales. C'est ainsi qu'il reviendra souvent, avant d'écrire la *France Nouvelle*, sur le phénomène démocratique, dont il ne méconnaît pas les dangers, pour en limiter l'entraînement. Il cite Montesquieu : « On a toujours confondu le pouvoir du peuple avec la liberté du peuple; choses cependant bien distinctes ». Et il l'interprète : « Pour les anciens surtout le pouvoir du peuple et la liberté du peuple étaient synonymes et l'oppression la plus pesante prenait le beau nom de démocratie, aussitôt qu'elle pouvait se revêtir ou seulement se colorer de l'assentiment général! ». Aborde-t-il le problème de la guerre? Il ne surestime pas la sagesse des hommes et, s'il repousse l'idée divine de la guerre chère à Maistre ou cette formule impérieuse de Prud'hon : « La victoire est productrice du droit... » il n'en parle pas moins comme « d'une extrémité douloureuse à laquelle nous réduisent l'imperfection de notre justice impuissante entre les peuples, les conditions de notre vie terrestre, la lutte incessante de nos intérêts et de nos passions et ce que je ne sais quoi d'éternellement mobile et violent qui s'agite au fond de notre âme »... Même indépendance de jugement quand il aborde les questions religieuses, la question juive qu'il traite sans passion, ou la question catholique sur laquelle il reviendra souvent. Il se range ici aux côtés d'Albert de Broglie, haute et pure figure du parti auquel il appartient. En rendant compte des *Questions de Religion et d'Histoire*, publiées par le duc de Broglie,

il fait allusion à l'hostilité du clergé contre les institutions libres et il écrit : « On s'est demandé avec inquiétude si le divorce était complet, irrémédiable entre l'opinion catholique et les institutions libres et ce que deviendrait la liberté dans notre pays s'il lui était impossible de conclure, en aucun temps, une alliance sincère et durable avec la religion. Il croit que cela est possible. Que faut-il donc? Il nous faut des catholiques qui se sentent blessés comme M. de Broglie, si l'on empêche à côté d'eux un temple protestant de s'ouvrir, ou si l'on ferme une école, et qui, dans toutes les parties de la vie publique, voit l'église attaquée le jour où la liberté générale est un péril ».

Sont-ce là des chimères? N'a-t-on pas vu l'événement, peu à peu, lui donner raison, s'adapter à sa pensée jusqu'à lui ôter, quand on en prend à présent connaissance, sa force d'originalité. En politique extérieure sa lucidité n'est pas moindre. Ici, comme ailleurs (comme dans sa théorie de la fatalité du phénomène démocratique dans le monde moderne), Tocqueville, son aîné, l'a fortement influencé. Tocqueville n'aura aucune influence sur Gobineau qu'il protège, qui rentre tout armé dans la diplomatie avec une reluisante cuirasse d'idées fausses, mais il agira fortement sur cet esprit souple et réfléchi qu'est Prévost-Paradol. Et l'on peut écrire qu'en matière de politique extérieure, au contraire de Gobineau, Prévost-Paradol aura produit quelques éclatantes conjectures, qu'il aura porté sur l'avenir des prévisions d'une justesse magnifique. Il s'y est employé souvent dans ses articles, dans ses essais et leurs préfaces, et surtout dans *La France Nouvelle* qui aura été, en quelque sorte, son testament politique. Un fait lui est apparu dominant : la constitution moderne de l'Allemagne, l'agrégation à la Prusse de tous les états de langue allemande, rendue possible par la faiblesse de Sadowa et toute la politique extérieure de l'Empire. Il ne cesse d'y revenir, de jeter le cri d'alarme. Il croit que la guerre avec la Prusse est une fatalité et que ses agissements équivalent à autant de provocations à peine masquées : « Si la Prusse poursuit, avec l'annexion de l'Allemagne du Sud, son projet déclaré de ranger sous son drapeau tout ce qui parle allemand en Europe, osera-t-on nous qualifier d'agresseur si au lieu de l'attendre à Strasbourg nous allions

au devant d'elle à Mayence? » Il n'a rien pourtant d'un provocateur; mais le bon sens le guide. Il ne croit pas que nous échapperons à cette échéance. Il l'examine sans vaine hâblerie. Il n'est pas de ceux pour lesquels douter de la victoire est une trahison. Il juge sur les faits, sur ce qu'il voit. En janvier 1867 il fait un voyage à Berlin et, ce qu'il aperçoit, il l'écrit à Ludovic Halévy avec une juste inquiétude : « C'est une fière nation! Que les soldats ont l'air solide et sérieusement intelligent! Que le nombre d'uniformes dans la rue est effrayant! Et que tout ici, monuments et statues, hommes et choses, respire l'ambition et la guerre! » Ainsi il croit à la guerre et il ne croit pas, irrévocablement, à la victoire. D'ailleurs, que la France soit victorieuse ou vaincue, elle pâtira. Victorieuse, elle indisposera l'Angleterre. Vaincue, l'Alsace-Lorraine lui sera enlevée et l'Autriche deviendra vassale de l'Allemagne : « Oui, la France paiera de toute manière, du sang de ses enfants si elle réussit, de sa grandeur et peut-être de son existence même, si elle échoue, la série de fautes commises depuis le jour où le démembrement du Danemark a commencé sous nos yeux, depuis le jour ou nous avons favorisé ce grand désordre avec la vaine espérance d'en tirer profit... » Et il va jusqu'au bout de ses anticipations en répondant à ceux qui croient au pacifisme de l'Allemagne après sa victoire : « Il est pénible d'affaiblir de si douces espérances, mais on ne peut répondre à cette question que par une autre. Pourquoi verrait-on, *pour la première fois dans le monde*, une grande puissance en voie d'accroissement s'arrêter d'elle-même par le seul sentiment de la justice, respecter le faible à demi détruit par sa propre main, s'interdire de son propre mouvement une acquisition avantageuse, abjurer sans y être contrainte tout désir de commandement et, après avoir montré une ambition qui semblait au-dessus de ses forces, rester, tout à coup, en deçà de ses forces, de peur de trop céder à l'ambition? » Raisonnement d'une logique imbattable et que l'avenir n'avalisera que trop. Prévost-Paradol poursuit dans cet avenir qui ne sera pas le sien, dont il se retirera avec une tragique soudaineté, une enquête d'une pénétration singulière. Quelles facultés de prévision et de synthèse chez cet homme, si jeune encore, tenu à l'écart des responsabilités et du pouvoir, mais qui

puise, dans l'intelligence sans passion et la logique, cette faculté de prévoir le mal et le remède. Car, la défaite prévue, et tout ému de cette hypothèse, il cherche les réparations. Ce sont les dernières pages de la *France Nouvelle*, lesquelles sont admirables en tous points et honorent à jamais l'esprit qui les a conçues. Prévost-Paradol ne croit pas à un redressement de la France par un effort de natalité. Que pourra-t-elle opposer dès lors à cette Allemagne unie et à cette Angleterre qui étend son empire sur tous les rivages du monde? Que pourra-t-elle opposer? *Un empire méditerranéen.* « La France possède encore une chance suprême », écrit-il, « et cette chance s'appelle d'un nom qui devrait être plus populaire en France : l'Algérie ». Écoutons-le encore, car il importe de le citer pour l'exactitude de son portrait et pour l'hommage que nous avons, dans cet essai, décidé de lui rendre : « Cette terre est assez près de nous, continue-t-il au dernier chapitre de son ouvrage, pour que le Français qui n'aime pas à perdre de vue son clocher, ne s'y regarde pas comme un exilé et puisse continuer à suivre des yeux et du cœur les affaires de la mère patrie. Enfin elle est pour nous, par son rapprochement de nos côtes et par sa configuration même, d'une défense facile, et ces deux contrées qui la bornent n'imposent aucune limite efficace à notre action, le jour où il nous paraîtra nécessaire de nous étendre. Puisse-t-il venir bientôt ce jour où nos concitoyens, à l'étroit dans notre France africaine, déborderont sur le Maroc et sur la Tunisie, et fonderont enfin cet empire méditerranéen qui ne sera pas seulement une satisfaction pour notre orgueil, mais qui sera certainement dans l'état futur du monde, la dernière ressource de notre grandeur... »

Est-il rien de moins idéologique que ce libéral, de moins sceptique que cet homme lassé, de plus réaliste que ce beau désespéré qui, lorsqu'il forge ainsi l'avenir de son pays, est à demi retiré déjà des affaires du monde?

IV

Ce talent, cette fermeté de jugement et d'expression avaient produit une brillante carrière. L'homme qui, dans une lettre d'adolescent, montrait son désir de réussite, cet

homme-là pouvait être fier : sa réussite était ample et il l'accomplissait sans amertume. Nous avons retrouvé Chamfort dans les inspirations de son style : il en a la vigueur, la clarté. Il n'en a pas toujours la violence obstinée. Chamfort était un bâtard, qui poursuivit, dans le délire de sa jeunesse et de sa vie, un besoin de revanche contre la société et qui préféra se détruire plutôt qu'abandonner une cause où il trouvait un adoucissement à sa rancœur. Chez lui la poursuite d'une révolution se mêlait étroitement à sa cause. On ne rencontre pas cet entraînement chez Prévost-Paradol : son jugement n'est pas borné par les intérêts de son esprit. Et s'il a souffert pour des motifs que nous ignorons, s'il a été porté par une sollicitation profonde et mystérieuse de sa nature à combattre un ordre établi, il ne l'a fait que dans la mesure où il croyait à la vertu de ses décisions. Le bien public finalement guidait ses élans.

Il avait atteint la renommée à trente ans; il jouissait d'une grande autorité et de cette puissance que donne l'autorité dans l'opposition et qui est un pouvoir plus subtil et plus grisant que la réalité du pouvoir. Il connaissait les honneurs sans les chercher. Sainte-Beuve lui avait consacré un feuilleton plein d'estime et le désignait à l'Académie. L'Académie avait entendu cette injonction faite d'un ton distant et convaincu. Le 7 avril 1865 Prévost-Paradol était élu à la succession d'Ampère contre Jules Janin. Il avait trente-cinq ans. Il était le plus jeune des Académiciens.

Du haut des *Débats* et du *Courrier du Dimanche* il gouvernait une opinion et faisait pièce à un régime : on pouvait limiter sa liberté et supprimer le journal où il s'avérait le plus dangereux, on ne pouvait l'assourdir ni diminuer son prestige. Pourtant, au comble de la réussite — de la réussite, qu'il avait souhaitée, — ce moraliste traînait une âme désabusée.

Ce désabusement suintait à travers son œuvre et marquait quelques-uns de ses gestes. Il aimait le théâtre, par hérédité, par goût et il y accompagnait souvent Ludovic Halévy. On pouvait voir alors ce garçon brillant, qui, la plume à la main, répandait ses avis sur les plus hautes questions, parler familièrement à une comédienne, puis se taire, et rêvasser le long d'un portant. Où donc sa pensée fuyait-elle, vers quels départs

ou vers quelles arrivées? S'il pouvait, ces instants-là, entretenir l'illusion de l'indifférence, et confirmer par une rêverie ce qu'il avait assuré : « Mes travaux, mes actions, mes désirs sont des voyages. L'indifférence est ma patrie... », pouvait-il du moins se tromper lui-même? Personne n'a moins été indifférent. Persuadé d'une certaine vanité des choses : certes, mais cela est incomparable et ne nous préserve pas des désastres.

Son désabusement se voit aux zones tristes où il retourne dès que la politique lui en laisse le loisir. Il a écrit, sur la maladie et sur la mort, des pages qui prouvent qu'il y a souvent pensé. Quelles consolations nous propose-t-il? De savoir de quoi il s'agit lorsqu'on meurt, et d'en prendre son parti. Louis Veuillot, qui n'était pas de son camp, mais qui l'estimait, avait bien compris ce qui lui manquait pour durer, et son vrai péril : « Je ne crois pas que vous puissiez rester où vous êtes, lui écrivait-il, et je suis sûr que vous sauriez encore moins descendre; vous monterez à un point où l'espérance renaîtra, au point où nous ne sommes pas morts. C'est bien haut, mais vous avez le jarret et, Dieu merci, les ailes! » Il n'y monta pas. Il s'abattit.

Quand nous étudions un personnage d'une telle complexité et d'un si vif attrait humain, nous ne devons laisser passer aucune nuance capable de nous éclairer sur le fonds de l'âme et sur l'agencement de la tragédie. Prévost-Paradol s'est tué. Cette décision ne fut pas pour lui une soudaineté. Elle est l'issue d'une longue lutte dont il ne parlait pas et qui se lit, cependant, dans la transparence de sa vie et de ses écrits. Ici c'est un essai sur la mort; là un aveu de sa jeunesse; ici cette assurance qu'il se donne par *sauvegarde* d'être indifférent à tout; là, une pensée où il voudrait ramener son sort au sort commun : « C'est une vanité que de se regarder comme la victime préférée du destin. Vos douleurs quelles qu'elles soient sont de vulgaires douleurs. Quand la boîte de Pandore s'est ouverte, tous les maux en sont tombés épars sur la terre.... Où est l'homme qui prétend y avoir glissé la main et avoir choisi parmi ces noirs diamants les plus rares et les plus beaux pour s'en faire une couronne? » Le sentez-vous qui veut guérir, se convaincre de la banalité de son mal, et qu'il ne porte pas au front la noire couronne sous laquelle il succom-

bera? Ah! les tristes efforts! Mais, dès qu'il échappe à sa tâche politique, qu'il se donne un loisir, il revient à son tourment et lui accorde sa pensée.

En 1860 il publie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février une nouvelle très romanesque, d'un ton un peu tendu, — attachante : *Madame de Marçay*. C'est l'histoire contée par un témoin (à la manière de Mérimée) d'un certain Ferni, jeune italien plein de feu et que ses idées libérales obligent à quitter son pays, alors partagé entre de violentes extrémités. Ferni vient en France et rencontre, dans une loge, aux Italiens, madame de Marçay, fort belle personne qui vit séparée de son mari, retiré à Saint-Pétersbourg. Ferni s'éprend de madame de Marçay sans réussir à s'en faire aimer. Il s'éloigne d'elle : elle le rappelle, par coquetterie et par affection, et se l'attache jusqu'au jour où il apprend que cette femme, qu'il croyait pure, est la maîtresse d'un homme frivole et qui la néglige. Il s'en explique avec elle (ils sont alors tous deux à la campagne) et : « Que vais-je devenir? Tout est fini! » s'écrie-t-il accablé. « Non seulement je n'espère plus rien, mais je perds tout au monde... » En vain, madame de Marçay s'efforce de le retenir, il s'éloigne et, cette fois, sans retour. Il lui dit courageusement adieu comme quelqu'un qui a pris une décision inchangeable. Cette décision forme l'étrange dénouement de la nouvelle : « Le dessein qu'il avait conçu avait quelque chose d'insensé et de criminel et se ressentait du trouble de la nuit fatale qui l'avait enfanté; mais une fois décidé à l'accomplir, Ferni retrouva pour l'exécuter sa présence d'esprit et son énergie accoutumées. Il partit pour Saint-Pétersbourg et, afin qu'on ne vît dans ce départ qu'une chose toute naturelle, il se fit appeler par un de ses amis qui habitait cette ville. A peine arrivé en Russie, il donna quelques signes d'un dérangement d'esprit qui trompa tout le monde; puis il parut redevenir complètement maître de sa raison et vécut comme à l'ordinaire avec ses amis. Il avait connu jadis M. de Marçay et renoua connaissance avec lui. Il l'amena je ne sais comment à venir s'exercer au tir au pistolet et s'attacha à montrer ce jour-là une agitation extraordinaire. Enfin, dans un moment où deux pistolets se trouvaient chargés, et où son tour de tirer était venu,

il se plaignit à haute voix de visions et de fantômes qui lui étaient envoyés par ses persécuteurs. Presque aussitôt il se détourna subitement du but, fit feu et M. de Marçay tomba mort. Avant qu'on eût le temps de faire un mouvement autour de lui, Ferni avait pris le second pistolet et s'était fait sauter la cervelle. Cet accident, qui parut l'effet d'un accès subit de folie affligea tout le monde à Saint-Pétersbourg... » Madame de Marçay n'use pas de la liberté que Ferni lui donne par le meurtre de son mari. Elle n'accueille pas cette suprême générosité — dont il l'avise, au point de l'accomplir, par une bien belle lettre. Le souvenir de Ferni lui devient constamment présent et la conduit jusqu'à la mort.

Il faut tenir pour révélateurs les écrits romanesques qui demeurent uniques dans la carrière de certains artistes. Nous pensons à *Dominique*, à *Volupté*, à *Adolphe*, à cette *Madame de Marçay*. Un écrivain dont l'activité est tournée vers d'autres emplois que la littérature romanesque et qui, soudain, les interrompt pour un récit de ce genre, presque toujours y dégorge son cœur. On retrouve aisément Prévost-Paradol dans Ferni, comme Constant dans Adolphe, et la ressemblance est si peu douteuse, le caractère du personnage — sinon l'aventure — si proche de l'auteur que Prévost-Paradol, tout comme Benjamin Constant, n'avait pas signé son récit. Mais, déjà, il y signait sa mort.

Or, ce Ferni est la tendresse même et le sacrifice. La nouvelle est exactement à l'opposé d'*Adolphe* et vient souligner la différence que nous avons marquée, au cours de cet essai, entre le libéralisme, à base d'altruisme, de Prévost-Paradol et celui (d'ailleurs étonnant) à base d'égoïsme, de Constant. Il n'y a pas lieu de mettre les deux récits sur le même plan, du point de vue de l'art, mais on ne peut s'empêcher d'y trouver un reflet sentimental de deux hommes qu'une même doctrine réunit, d'un empire à l'autre, dans une même opposition. Ferni se désespère, quand il apprend que madame de Marçay aime ailleurs, mais il pense à lui rendre sa liberté avant de se tuer, tandis qu'Adolphe, regardant mourir sa maîtresse, Éléonore, qu'il a menée à cette fin, ne songe plus qu'à lui-même, et, contant son aventure, écrit ces mots, les plus lourds d'égoïsme qu'on ait formulé, en

un pareil moment : « *J'allais à jamais cesser d'être aimé...* »

Par ces récits nous touchons ces deux hommes au vif de leur nature. Prévost-Paradol n'est ni méprisant, ni indifférent. Et c'est au contraire cette absence de mépris et d'indifférence (mépris et indifférence, qui laisseront à Constant de si vives facultés de rebondissement) qui le conduiront, lui Paradol, à se supprimer.

S'il avait moins suivi sa pensée, s'il avait été moins fidèle à ce que lui dictait son naturel, il eût pu échapper aux déceptions. Il lui eût suffi d'être insincère et d'opter, *dès le début* de sa carrière, pour ce qui pouvait le mieux servir son ambition et son talent. Il fit crédit aux hommes alors qu'il n'aurait eu qu'à les mépriser — comme tant de politiques — pour durer. Les positions et les sentiments extrêmes ne s'appuient pas toujours sur des convictions. Elles sont des amarres pour des esprits mobiles et qui craignent leur mobilité. Fortement ancrés dans ces positions hautaines ils s'y déploient à l'abri comme dans des havres. Croyez-vous que plus imprégné de mépris, plus résolument ambitieux, Prévost-Paradol se fût tué? Ce qui sauvegarde Benjamin Constant, c'est que, faisant crédit à la foule, il la méprise dans le même moment, ou que, changeant de parti, il considère sa volte-face et trouve, dans cette analyse, une nouvelle délectation orgueilleuse. Il y avait chez Prévost-Paradol une sincérité qui ne laissait pas de place à ces ressources. Quelques échecs et quelques jugements d'autrui suffirent à l'accabler.

Ces échecs lui vinrent de la politique. En 1863 il se présenta aux élections générales, dans le sixième arrondissement à Paris et à Périgueux, où il fut aisément battu par les candidats officiels. Il n'en marqua pas une trop forte déception apparente. Il retourna à ses travaux, à ses chers *Débats*, à ses amitiés parisiennes. Pourtant il avait été touché. Sa foi démocratique subissait une atteinte. Il se plaignit que ce peuple qui avait appris à lire désapprît de penser et le traitât, lui, Paradol, comme un proscrit dans son propre pays. Devait-il se confiner à l'opposition écrite, être tenu à l'écart de l'action? Ses déboires s'accrurent lorsque, après le grand succès de la *France Nouvelle* en 1869, il voulut se présenter à Nantes. La campagne fut passionnée et difficile. Il trouvait

contre lui, comme principaux candidats, un certain Gaudin, gendre d'un des anciens ministres de l'Empire, soutenu par le Gouvernement, et le Dr Guépin, républicain, qui jouissait d'une large autorité locale. Prévost-Paradol se débattit entre ces extrêmes. Il croyait que *La France Nouvelle*, ce livre si clair, si complet, suffisait à faire connaître son programme aux électeurs. Il se heurta à l'incompréhension, l'intrigue, la médiocrité et s'en plaignit à son cher Ludovic Halévy : « Oh! mon Ludovic, pour quelques bons Français éclairés et honnêtes dont la vue réjouit le cœur, combien de vilaines gens et surtout d'imbéciles! car les vrais sentiments mauvais sont rares, mais la bêtise est maîtresse du monde. Tu ne t'imagines pas ce que sont les cléricaux d'ici, comme on les appelle, et le parti avancé est plus sot encore. Les uns veulent qu'on leur permette d'abolir l'armée et les impôts; les autres mettent tout sous les pieds du pape. Et quand on pense que la France en est partout là! comment être tenté de mettre les mains aux affaires dans ce temps-ci? Je parlerai ce soir de mon mieux, mais je ne ferai ni une concession, ni un mensonge[1]... » Le désabusement se poursuit, interrompu par quelques espoirs que le résultat tarit finalement. Prévost-Paradol, en dépit de sa notoriété et de son service ne recueille pas deux mille voix alors que ses concurrents en groupent onze et douze mille.

Cet échec lui fut très sensible et détermina son avenir. Quand Napoléon III appela Émile Olivier au pouvoir, Prévost-Paradol, sans doute, eut d'autant moins d'hésitation à se rallier au nouveau gouvernement, qu'il avait connu cette déception populaire. Certes, son ralliement ne fut pas simplement l'effet de cette déception. Il avait toujours affirmé qu'il soutiendrait le régime qui donnerait à la nation des élections libres et la souveraineté parlementaire. Il ne faisait, en cela, que suivre la tradition anglaise dont il était tout imprégné. Dès 1863, Francisque Sarcey, qui le connaissait bien, écrivait qu'il aimait le gouvernement parlementaire pour lui-même et que si l'Empereur couronnait l'édifice par cette liberté, Prévost-Paradol se rallierait franchement au régime impérial. La politique du 2 janvier offrait à l'écrivain toutes les garanties qu'il n'avait cessé de demander. Il s'y rallia et fut logique avec lui-même.

1. Lettre du Dimanche 9 mai 1869, publiée par Octave Gréard.

Ce ralliement toutefois se fit par étapes. Prévost-Paradol consentit d'abord à siéger dans une commission de décentralisation que présidait Odilon Barrot; puis pressenti pour une ambassade il accepta le poste de New-York.

Le choix était habile. Prévost-Paradol, de l'école d'Alexis de Tocqueville, ne pouvait qu'être bien accueilli par la démocratie américaine dont Tocqueville précisément avait loué l'ordre. D'autre part une ambassade ne constituait pas une adhésion trop immédiate à la politique intérieure de l'Empire. Et pour la politique extérieure il ne s'agissait pour l'instant, vis-à-vis des Américains, que de mettre au point une question de tarifs. Cette question réglée, Prévost-Paradol pourrait rentrer en France et choisir le champ de son activité. Le 12 juin 1870, sa nomination était signée. Quelques jours après l'Empereur l'accueillait à Saint-Cloud en audience de départ. Napoléon III l'avait déjà reçu lors de sa nomination à l'Académie française. Entrevue embarrassée : « Je regrette qu'un écrivain si distingué ne soit pas de nos amis, » lui avait dit simplement l'Empereur. Cette fois la gêne était levée. Napoléon et l'Impératrice furent affables. L'Impératrice parla quelque peu de la mission du nouvel ambassadeur et puis soudain, avec feu, elle discourut sur la Prusse, sur ses représailles, sur le complot européen qui encerclait la France, sur la nécessité de se tenir prêt à toutes les offensives, de préparer l'avènement de son fils... L'Impératrice savait-elle, dès lors, ce que l'écrivain ignorait et qui était si prêt de se produire? Le ton de l'Empereur fut tout autre. Il semblait un peu las et il parla avec beaucoup de sagesse de ses résolutions politiques. Il y avait sur sa table un exemplaire de la *France Nouvelle*; faisant allusion aux dernières pages de ce livre, il déclara qu'il voulait la paix ou tout au moins n'affronter la guerre que les mains pleines d'alliances. Son accent était sincère et rasséréné. Il fit un vif éloge de lord Clarendon, puis d'Émile Ollivier, et il acheva l'entretien par ces mots : « Terminez l'affaire des tarifs et revenez prendre votre place dans le gouvernement... »

Prévost-Paradol fut frappé du langage enflammé de l'Impératrice. Qu'est-ce que cela cachait? Cependant l'Empereur avait été catégorique et les journaux officiels répétaient

que la paix n'avait jamais été mieux garantie. Prévost-Paradol s'embarqua donc avec un semblant d'assurance; mais un autre ordre de faits contribuait à l'agiter. Sa nomination avait été mal interprétée dans son parti et dans les partis d'opposition extrême. D'aigres articles, des échos ironiques parurent, dès son ralliement à la politique d'Émile Ollivier. Prévost-Paradol réagit profondément à ces critiques. Il voulut donner l'apparence de l'invulnérabilité alors qu'il était atteint et il se justifia avec hauteur : « Le parti que j'ai pris, en y voyant comme un ordre de la destinée, — car moi aussi j'ai mes superstitions, — me donne un an ou deux de repos. En me préparant aux affaires, je me tiens à l'écart assez longtemps pour que le cours des événements se règle et se détermine. » Etrange assurance où il mêlait la raison politique et les ordres de la destinée. Vous l'entendez parler de sa superstition. Quittant la France, il semble qu'il aperçoit déjà la fatalité sur son horizon!

On peut supposer que sa traversée fut sombre. Sa femme était morte, dix-huit mois auparavant. Sa fille aînée et son fils, seuls, l'accompagnaient. Quelles espèces de méditations remplirent son voyage? on le devine. Une heure avant son départ, le 30 juin 1870, il écrivait à son ami Borely, son compagnon d'Aix-en-Provence : « Vous êtes ému plus qu'il ne faut des niaiseries qui se disent ou s'écrivent sur moi. Ces choses-là ont bien peu d'importance... » Bien peu d'importance? Il ne cessa sans doute d'y penser et, à peine débarqué, « tout enveloppé de tristesse », il se tournait vers le cher Ottavio, le bon camarade Octave Gréard. « Que je voudrais t'avoir près de moi, avec ton bon sens, pénétrant, délicat et ferme, pour me réconforter doucement ainsi que tu l'as fait tant de fois! Croirais-tu que ce matin, au réveil, les souvenirs de l'École me hantaient comme un rêve à la fois douloureux et charmant; que tout cela est loin! Que je suis loin de vous tous! Et que je le sens! »

Le voilà qui pense à sa jeunesse, aux années difficiles, les regrette, appelle un sauveur! Il a perdu pied. Si encore on l'accueillait bien! Mais les reporters se sont portés au-devant de lui en l'interrogeant âprement sur la guerre imminente. — « C'est la guerre? » lui demande-t-on à son débarquement.

En douze jours les événements ont mûri. Cette révélation est foudroyante. Ainsi il a été dupe des assurances de l'Empereur[1]? Personne ne le croira. Tout le monde va croire, au contraire, qu'il s'est associé à une politique dont il a prédit, maintes fois, la périlleuse échéance. Par surcroît le personnel de l'ambassade le reçoit avec froideur et les Américains — qui eussent préféré qu'on leur envoyât un prince ou un marquis — le méconnaissent. La température est accablante : un New-York d'été, cuit de chaleur, peuplé d'employés et de nègres. La bonne société est à Newport où il envoie bientôt ses enfants, tandis qu'il demeure à New-York attendant les nouvelles, au comble de l'affaissement.

La guerre est déclarée. Il ne verra pas « cela » : lui qui a tout prédit n'attendra pas ce mauvais avenir. Le courage civique ne lui manque pas pourtant, ni le sentiment des responsabilités; ce qui lui manque, c'est le courage de vivre. Il a un peu plus de quarante ans, cet âge où après un long effort de jeunesse un homme peut se découvrir sans volonté pour achever sa route : l'âge où le peintre Léopold Robert, quelques années auparavant, durant un printemps vénitien, avait arrêté sa vie.

Ayant décidé de se tuer, comme son héros Ferni, Prévost-Paradol prépara calmement sa fin. Il demanda à M. de Jardin, chancelier de l'ambassade, de le conduire chez un armurier — où il acheta un pistolet.

Trois jours après, le mardi 11 août, il monta dans sa chambre à l'heure où il avait coutume de se reposer. Vers une heure du matin, le domestique qui couchait dans une pièce voisine entendit un éclat sourd et comme un appel. Il frappa à la porte de son maître et entra. Prévost-Paradol était debout devant la glace et regardait dans le miroir celui qui venait d'entrer.

— Avez-vous entendu Auguste?

— Oui, monsieur.

— Je suppose qu'on a dû tirer un coup de pistolet dans la maison d'à côté.

1. L'histoire a montré que Napoléon III était sincère, qu'il avait souhaité la paix et fait le nécessaire pour la sauvegarder. Mais Prévost-Paradol put croire qu'il avait été abusé.

Prévost-Paradol, le dos tourné, parlait d'une voix qui s'imposait d'être naturelle. Mais il était très pâle et le domestique vit cette pâleur dans le miroir.

— Vous n'êtes pas bien, monsieur, voulez-vous que j'aille chercher quelque chose?

Prévost-Paradol, fit un signe de tête, s'affaissa. Le domestique se précipita et trouva son maître une main appuyée contre le cœur et du sang sur sa robe de chambre. Il était mort. Sur la cheminée, il y avait une enveloppe avec ces mots écrits d'une écriture nette et ferme : « Je me tue; monsieur Berthemy, revenez et restez. »

Le *La Fayette* ramena son corps quelques jours plus tard. Ludovic Halévy alla saluer sa dépouille et prendre soin des deux enfants qui revenaient en France orphelins. Les obsèques eurent lieu parmi l'angoisse des premiers revers.

Eut-il raison en cela de déserter sa tâche? Il est bien vain de juger à distance un si grand désespoir. Prévost-Paradol portait en lui sa fissure : au premier choc un peu violent il s'est brisé. Mais il est juste d'en remarquer la cause. Il n'a pu supporter qu'on puisse suspecter son honneur : il a accordé son goût du néant à une noble susceptibilité. Cela seul, déjà, vaut qu'on ne discute pas sa détermination.

Il laissait derrière soi de lourdes provisions d'espoirs et de tristesse. Son fils Yelmar avait hérité de ses plus sombres dons. Il habitait cette geôle dont M. Paul Bourget a montré, dans un tragique roman, qu'on ne s'en échappe pas. A dix-huit ans il choisit de mourir comme son père était mort. Ses deux sœurs avaient pris le voile. L'aînée s'était éteinte assez jeune après avoir donné un exemple de piété. Celle qui était la cadette, continue de poursuivre sa vocation. Naguère, débarquant en Égypte, nous avons été jusqu'au seuil du couvent dont elle est la supérieure. Il nous semblait que, peut-être, nous pouvions lui parler d'un père qu'elle aima et dont nous croyons avoir compris les fragilités et les puissances. Pourtant, nous n'entrâmes pas. Ne convenait-il pas de laisser au silence celle qui l'a choisi comme consolation?

GÉRARD BAUËR

HISTOIRE D'AMIEL[1]

A vingt-huit ans, voilà donc Amiel revenu comme professeur à cette Académie d'où l'étudiant est sorti il y a sept ans. Son retour d'Allemagne est aussi triomphant que son retour d'Italie. Sa charmante figure a mûri. Avec des connaissances étendues, l'esprit plein de ses lectures et de ses méditations germaniques, mondain, regardé favorablement des femmes, d'une conversation alerte et nourrie, il rencontre Scherer, devenu Genevois par son entrée à la Faculté libre de théologie, et Scherer écrira de l'Amiel d'alors : « Jeune et alerte, Amiel semblait entrer en conquérant dans la vie. On eût dit que l'avenir lui ouvrait ses portes à deux battants ».

C'est Genève qui ferme sur lui ses portes à deux battants. Du jour où il prit possession de sa chaire, Amiel est marié avec Genève. C'est le seul mariage qu'il connaîtra. Mais c'est bien un mariage.

Et mariage de raison. Ses cinq ans de plongée, de liberté, de joie et d'intelligence dans la haute mer germanique avaient formé en lui un cerveau universel, par ses possibilités, sa souplesse, ses ouvertures à tout, ses pentes et ses routes vers le Tout. A côté de ce monde libre, de cette Allemagne ensemble weimarienne, staëlienne, hégélienne, d'où coulaient comme d'un toit du monde les fleuves de la pensée, et où le jeune Amiel avait cru recevoir de Carl Ritter la clef de la terre, de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

Schleiermacher et de Krause celle du monde intérieur, de Hegel celle des essences, il passait au foyer le plus strict, le plus exigu, ce coin genevois, cette parvulissime république que Voltaire poudrait tout entière en secouant sa perruque. — Petite par la matière, mais grande par le rayonnement.

Palmyre européenne au confluent d'idées,

disait alors, avec Lamartine, le son de cloche opposé à celui de la *Guerre civile de Genève.*

Oui, mais... Mais les deux grands Européens de Genève, Rousseau et Madame de Staël, ne devinrent tels qu'en quittant Genève, l'un pour la France, l'autre pour Paris, Coppet et les routes de l'Europe. Pour un Genevois qui pense et qui écrit, ce problème se pose : serai-je une âme adaptée à mon corps, ou une âme libérée de mon corps? Resterai-je à Genève, ou serai-je de France, d'Europe? Germaine Necker de Staël ou Albertine Necker de Saussure? Rousseau ou Töpffer? (Ou plutôt le problème se posait, puisque, tandis que Genève autrefois se répandait dans le vaste monde, c'est le vaste monde qui est venu se ramasser à Genève, et que le conflit des deux âmes genevoises est relayé par le contraste de ses deux rives). La question à trancher ressemblait bien à l'affaire du mariage, où Montaigne compare la diversité des sentiments à ceux de l'oiseau en l'air qui envie l'oiseau en cage, de l'oiseau en cage qui envie l'oiseau en l'air. Peut-être, comme Montaigne, Amiel se laissa-t-il marier au moins autant qu'il se maria. Les lignes de Scherer feraient supposer une lune de miel. Si vraiment elle se leva, ce fut dans un ciel de nuages.

Nullement, bien entendu, de nuages matériels. Il recevait à l'Académie un traitement de deux mille francs, qu'il doublait largement par des cours de littérature au Gymnase et dans des institutions de demoiselles. Avec ses trois à quatre mille francs de rente personnelle, ses goûts modestes, il était exempt, pour sa vie entière, de soucis d'argent, et, après avoir vécu sans avarice, il devait laisser à sa mort deux cent mille francs d'économies.

Mais la révolution radicale de 1846 avait passé par l'Académie, la ligne de fracture était encore fraîche, la blessure

envenimée. Fondée par Calvin, l'Académie avait été jusqu'en 1846 une dépendance du haut, où l'aristocratie genevoise était chez elle, et où l'on était chez elle. Le professeur de l'Académie appartenait volontiers à l'une des *gentes* patriciennes, où la curiosité générale, le goût des sciences, et plus rarement des lettres, faisaient partie des traditions de famille, rendaient la petite Genève le coin de terre le plus riche en vie de l'esprit qu'il y eût après Paris dans les pays de langue française. La révolution radicale, en révoquant en bloc le personnel, remplaçait cette volée par une autre. Le fils de l'épicier Amiel succédait au puissant major Pictet. Quoiqu'il en eût, il était classé dans un parti, ou, s'il refusait d'en être, dans la suite d'un parti.

« Nous ferons le vide autour de vous » dit à Amiel le directeur du *Journal de Genève*, citadelle du haut. Adert allait sans doute oublier cette boutade belliqueuse, naturelle en 1848 : Amiel devait même être plus tard un des collaborateurs du journal, où il fit longtemps sous un pseudonyme la critique musicale, et qui le défendit quand la presse radicale l'attaqua à son tour. Mais ce mot demeura bizarrement l'un des poisons de sa vie. Il le rappellera longtemps dans ses notes du soir, et l'enseigne du *Journal de Genève* lui assombrit la place de Bourg-de-Four. Après tout, son existence genevoise ne fut ni vide ni déchue. Amiel donnait tout le temps qu'on lui demandait pour les petites tâches accessoires du métier intellectuel et universitaire, ne refusait ni rapport ni commission, ni présidence, ni décanat. Il aimait, et plus encore il eût aimé se sentir quelqu'un à Genève. Mais les défiances, les hostilités contre la créature des radicaux ne fondirent que lentement. L'année de sa mort, les places d'ombre de sa vie gardaient encore cette vieille neige. A l'étroitesse réelle du pays et du milieu genevois, se joignit pour lui celle de la cloche pneumatique où il se croyait enfermé (Töpffer eût montré dans une caricature le *Journal de Genève* à la pompe). En 1873 on trouve encore dans le *Journal Intime* cette note : « N'est-il pas curieux que nos plumitifs de la presse quotidienne ou périodique se soient entendus pour faire le vide, le silence et le froid autour de mes actions publiques et de mes quelques productions désintéressées? »

En tenant Amiel pour un « grimpion » indiscret et usurpateur, le monde du haut ne parvient pas à le rejeter du côté contraire. Il n'appartient à aucun parti. « Dans nos radicaux, écrit-il quelques semaines après sa nomination, je ne goûte ni les personnes ni les théories; dans nos conservateurs, j'apprécie les personnes, mais peu les maximes ». De leur côté les conservateurs se refusent à apprécier sa personne à cause des maximes de ceux qui l'ont mis en place, et ceux qui l'ont mis en place s'aperçoivent bientôt qu'il n'est pas des leurs.

Cette situation délicate hors de l'Académie se double d'une position pénible dans l'Académie. Amiel n'enseigna l'esthétique que deux ans, continuant très suffisamment Adolphe Pictet, et adaptant comme lui la *Gründlichkeit* germanique. Mais en 1850 il passa, pour des raisons d'ordre académique, à la chaire maîtresse, bien en vue, celle de philosophie. Cela tourna assez mal. Cette chaire, Ernest Naville l'avait occupée jusqu'à la révolution avec un grand succès. Plus tard, Amiel le caractérisait ainsi : « La force de E. N. est dans sa parfaite clarté et dans son art d'exposition. Son côté faible est de simplifier outre mesure les problèmes et de ne présenter réellement ni toutes les difficultés ni toutes les solutions. En orateur et en avocat habile il enjôle son monde ». Ce monde enjôlé et enchanté par ce professeur à la française trouva insupportables les complications d'Amiel. Un auditoire, même masculin, est une matière féminine qui exige d'être séduite et conquise. Amiel ne conquiert pas. Il est lui-même (dans l'ordre professoral, s'entend) matière féminine. Un jour de 1853 où, à Gênes, il fait bien clair en lui, il dit : « Aucune réalité, mais la réceptivité de chacun, — aucune originalité productive, hardie et spontanée, mais la reproduction passive, l'impressionnabilité illimitée ». A cette dépression Amiel échappait comme créateur d'une formule de vie intérieure, comme maître d'une conscience. Il y tombait en plein comme professeur. Il portait dans son enseignement un talent de classification et non de création, un don de disposition des matières, non l'élan primesautier qui engendre une force. Le philosophe et le professeur de philosophie, chez lui, ne concordent pas. Le premier possède l'œil intérieur, qui voit la complexité

et la vie. Le second projette le regard d'un œil à facettes qui décompose indéfiniment un objet par un morcelage fastidieux. Les méditations du Bergeret genevois pouvaient concorder génialement avec l'âme du monde, voguer puissamment par la haute mer intérieure; le travail du professeur ne dépassait guère, aux yeux des élèves, les fiches d'un *Virgilius Nauticus* philosophique. Il songeait d'ailleurs que « tout est incommunicable, intransmissible. »

Tel n'était pas l'avis de Socrate. Mais Socrate savait l'amour. Amiel l'ignorait-il? Non. Il n'y aurait pas eu de philosophie socratique, dit Nietzsche, sans les beaux jeunes gens d'Athènes. Les dames et les demoiselles de Genève firent que la philosophie d'Amiel ne se cantonna pas dans le *Journal*, que quelque chose s'en communiqua et s'en transmit à des êtres. Sa conversation était aussi vivante que ses cours l'étaient peu. Il plaisait aux femmes par ce qu'il avait de féminin, aux enfants (du moins il le dit) par ce qu'il gardait de virtuel et de disponible comme eux. Il plaisait moins à des jeunes gens qui prisent une chaleur impérieuse et communicative.

L'échec de l'enseignement et la réussite du *Journal* étaient liés. Il fallait que l'un diminuât pour que l'autre pût croître. « Tous les métiers de parole, dit Amiel, sont dangereux : ils tendent à faire illusion à la galerie, et finissent par faire illusion au pratiquant lui-même. On part de la sincérité, et on aboutit au charlatanisme ». Telle est en effet la pente des métiers oratoires, et le génie oratoire est un fléau pour la philosophie. Son penchant et des triomphes oratoires ont fait tourner le pur philosophe que fut d'abord le jeune Cousin en un Pantalon de la comédie italienne. L'auteur d'un *Journal intime* doit abdiquer l'éloquence. L'oratoire et l'oraison ne s'accordent que par une antiphrase, une fantaisie étymologique.

***

Ainsi cette carrière de professeur, qui d'ordinaire répand un esprit vers le dehors, l'adapte et l'engrène dans une collaboration utile, voici qu'elle refoule au contraire Amiel sur

lui-même, et, à un carrefour de sa destinée, lui sert de main indicatrice pour le confiner dans le ruminement solitaire du *Journal*. Cette main indicatrice, à vrai dire, il la discerne mal. Il s'obstinera jusqu'à la fin, et malgré toutes les déceptions, à être quelqu'un, à publier, à ramasser les miettes de réputation. Par un détour curieux de sa destinée, il est d'ailleurs citoyen actif de la seule cité à l'antique, républicaine et souveraine, qui subsiste en Europe depuis la chute de Venise. Il ne pouvait, comme le sujet d'un grand État administré, se retrancher dans la vie intellectuelle ou contemplative. Il y est d'autant moins porté qu'il continue à vivre dans les problèmes et à vivre les problèmes posés par sa thèse de candidat, ceux de la culture genevoise et romande.

Deux hommes, dans la Suisse romande, avaient représenté après 1830 des valeurs sinon européennes, du moins françaises, et dont le rayonnement dépassait le bassin lémanien, Vinet à Lausanne, Töpffer à Genève. Tous deux venaient de mourir, et leurs places vides devenaient un appel d'air pour la génération montante.

Vinet et Töpffer n'avaient ni cherché, ni cru sentir l'autre appel d'air, le grand, le dangereux, l'invincible, celui de Paris. Ils avaient passé leur vie et écrit leur œuvre dans leur pays. Ils avaient prouvé par leur existence et leur exemple, qu'une culture romande, française par la langue, autochtone et protestante par la sève, était capable de faire figure, de porter fruit. Le séjour de Sainte-Beuve à Lausanne avait attiré son attention — et ses articles l'attention du public — sur l'intérêt de contrôle et de bilatéralisme que présentait une littérature française transjurane, seule capable d'échapper à l'omnipotence de Paris. Avec de la volonté, de l'union, des valeurs reconnues, des appuis français, un mouvement pouvait s'étendre et réussir. C'est avec moins d'atouts en main que le Félibrige, vers la même époque, engage sa belle partie. Mais il eût fallu un autre Mistral, sinon un nouveau Rousseau.

Philippe Monnier a esquissé dans sa *Genève de Töpffer* un tableau de la vie intellectuelle à Genève, de 1815 à 1846, entre la libération et la révolution. Les quelques années qui suivent 1848 formeraient la partie la plus vivante et la plus riche d'une *Genève d'Amiel*.

La plus forte personnalité de Genève est alors un Français, Edmond Scherer. L'histoire de Scherer éclaire remarquablement celle d'Amiel. Si leurs destinées furent bien différentes, leurs origines, leur esprit, se ressemblent, et des deux côtés de l'arbre calviniste les deux branches s'équilibrent.

Il y avait dans Scherer comme dans Amiel un élément qui se refusait à la nature française, un vrai protestantisme de la culture. Dans ce collège Bourbon où dix ans avant lui Sainte-Beuve (à qui il devait succéder comme critique du *Temps*) avait fait de si solides et si brillantes humanités, Scherer s'était traîné en médiocre ou mauvais élève. Il ne s'éveille, il ne se forme qu'à Monmouth, chez un pasteur à qui il est envoyé pour apprendre l'anglais, et surtout à Strasbourg, à la Faculté de théologie protestante, organisée à la manière germanique. On comprend qu'il ait décrié l'enseignement de nos lycées, exprimé son mépris pour nos Facultés, chanté son cantique d'actions de grâces devant la liberté critique d'une Faculté allemande. Comme Amiel avait décidé : « L'Allemagne vous rend *gründlich* » Scherer écrit : « Allez en Allemagne, l'Allemagne seule vous creusera ».

En 1844, pendant qu'Amiel à Berlin écrivait le premier *Journal*, Scherer commençait le *Journal d'un Egotiste*. En 1845, renonçant à la France où décidément il ne pouvait habituer sa culture germanique et son âme protestante, nouveau Calvin il arrivait à Genève, professeur à la Faculté de théologie. A Genève il resta quinze ans, mais à la Faculté quatre ans seulement. Comme Vinet, ses réflexions et ses études l'avaient amené au protestantisme libéral, c'est-à-dire qu'il refusait de croire à l'inspiration directe et littérale de l'Écriture, et reportait tout l'accent religieux sur le royaume de Dieu et la personne vivante de Jésus. Amiel, en 1849, commençait ses cours au plein de l'agitation causée par la rupture de Scherer avec l'Église nationale. Hégélien comme lui, protestant de l'observance large, bien qu'il ait figuré politiquement parmi les adversaires, à Genève, du protestantisme libéral, il devint son ami.

Ou plutôt il se forma un groupe de cinq amis, qu'Amiel appelle les habitués du Cénacle, et composé, avec Amiel et Schérer, de Heim, son ami d'enfance et de toujours, d'Ernest

Naville, le philosophe dont les hasards de la politique lui avaient donné la chaire, ce dont Naville ne lui gardait pas rancune, d'autant moins qu'Amiel lui succédait sans le remplacer, et du digne pasteur Élie Lecoultre. Tous théologiens ou philosophes, professeurs ou pasteurs, leur cercle ne paraît nulle part tangent à quoi que ce soit de frivole.

Un cercle non de journalistes, mais au contraire de journal-intimistes. Ils vivent, sauf Lecoultre (et encore il faudrait voir ses papiers), sous le signe du *Journal*. Heim est d'origine allemande, se sent plus à l'aise, dit-il, quand il pense en allemand que lorsqu'il pense en français : c'est un jeune saint protestant, célibataire, phtisique, qui par abnégation enseigne les enfants, et qui ne trouve, lui aussi, d'autre expression de lui qu'un *Journal Intime*, toujours inédit, qui fournira peut-être un jour un précieux contrôle ou parallèle à celui d'Amiel. Naville, le philosophe du dehors, ou plutôt de l'équilibre entre le dedans et le dehors, ne tient peut-être pas de journal, mais il tient au genre du Journal par son dévouement à la mémoire de Maine de Biran, dont il possède les manuscrits, et dont il publiera en 1857 la première édition du *Journal Intime*, comme Scherer, l'auteur du *Journal d'un Egotiste*, procurera en 1883 celle du journal d'Amiel.

Si jamais il y eut école genevoise, elle fut là, fantôme de Port-Royal ou de Chênaie, calvinistes appliqués, analystes, grands bourgeois de la vie intérieure, penseurs religieux et probes. Quand Messieurs de Port-Royal, réfugiés à la Ferté-Milon lors de la première dispersion, revenaient, le soir, de la promenade, l'un derrière l'autre, silencieux, recueillis et priants, les bonnes gens assis sur leur porte s'ébahissaient, s'édifiaient, se levaient. Les Genevois faisaient moins apparemment état des habitués du Cénacle en voyant ceux-ci rentrer, sac au dos, bâton ferré en main, de leur promenade du Salève : l'Hymette genevois, alors sans douaniers, leur servait de jardin d'Academus.

Que leur dialogue fût ou non platonicien, si Amiel eût été, dans son *Journal*, moins occupé de lui, et si, en vrai Genevois anti-théâtral, le sens du dialogue littéraire ne lui eût manqué, il se fût employé à en conserver une trace précise et suivie. Un jour d'hiver, en février 1853, on cause longuement

de la liberté en Dieu, — le problème cartésien sur lequel, de l'autre côté du lac, Secrétan écrit son grand ouvrage, — de l'essence du christianisme, et des livres nouveaux de théologie. Deux camps, deux familles d'esprits : Amiel et Schérer, disciples de l'Allemagne, qui pensent historiquement, sous la catégorie du devenir, Naville et Lecoultre, les autochtones genevois, plus près du génie français, qui pensent mathématiquement et théologiquement, sous la catégorie de l'être. Entre eux, l'impartialité scrupuleuse et effacée de Heim. Mais ces hommes qui échangent des idées dans la montagne ne paraissent pas faits pour collaborer. C'est une compagnie, non une équipe. « Les principaux résultats, pour moi, écrit Amiel en racontant cette journée, ont été : 1° un excellent exercice de dialectique et d'argumentation; 2° personnellement je n'ai rien appris, mais j'ai vu se confirmer beaucoup de mes idées ». Les autres ont dû en penser autant. Ce n'est pas ce Cénacle qui, en redescendant rapportera à Genève une école, un centre, un mouvement, un message : le Salève n'est pas un Sinaï.

Encore sont-ils de fidèles Genevois, qui jouent leur partie à Genève et par Genève, même Scherer, qui ne fut jamais Parisien à Genève, et qui sera longtemps Genevois à Paris. Mais regardons maintenant l'autre secteur du monde littéraire, la jeune Genève brillante et vive, point embarrassée de théologie, qui a pris plus ou moins la succession de Töpffer. Voici l'ancien élève d'Amiel à Naples, le riant et l'heureux Marc Monnier, et ce fin jeune homme de vingt-quatre ans, fils et petit-fils des vieux libraires genevois, l'Anatole France du crû, Victor Cherbuliez. Voyez-les, l'été de cette même année 1853, en visite chez Amiel, qui est à Lancy : « Marc Monnier et Victor Cherbuliez, avec qui nous avons discouru de l'Allemagne, de Molière, de Shakespeare, du style des écrivains français, et joué beaucoup de parties de boules. Cherbuliez a gagné. Il est plus rose, plus jeune, plus gai que jamais, son œil est doux et fin, son front haut et méditatif, sa bouche malicieuse, sa voix seule est un peu vieille et cassée : c'est un garçon bien distingué ». Dix ans après, en janvier 1861, ce garçon distingué devient professeur genevois, pas pour longtemps, — et Amiel écrit :

Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, abasourdi d'admiration. Je me suis convaincu en même temps de mon incapacité radicale à jamais rien faire de semblable pour l'habileté, la grâce la netteté, la fécondité, la mesure, la solidité et la finesse. Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est une récitation, c'est admirable; si c'est une improvisation, c'est prodigieux, étourdissant, éclatant pour les autres.

Nous avons aperçu deux familles d'esprits parmi les cinq promeneurs du Salève, deux plateaux de la balance séparés par le sage fléau de Heim. Voici les familles aussi bien tranchées de littérateurs genevois. Amiel, Genevois attaché à Genève moitié par goût et moitié par force; mais, en Monnier et Cherbuliez, le Genevois forain, que moitié par goût, moitié par illusion, emporte l'appel de Paris. Pas loin de Genève, de l'autre côté du Salève, Paris avait son délégué, son émissaire, le Savoyard Buloz, qui tentait et accueillait volontiers les Genevois assimilables. Marc Monnier (Français d'ailleurs de naissance) va s'établir à Paris « plein de verve, de ressort, de gaieté et d'imagination, avec son étoile et son balancier, son goût sûr et sa facilité féconde ». Et Amiel, qui écrit cela, ajoute : « Voilà bien l'heureux du siècle, titre que je mérite si peu, quoi qu'on me l'ait donné. » Qu'en eût dit Monnier? Peut-être eût-il rappelé le conte de la naissance. Il eut à Paris presque autant de déceptions que de succès, revint plus tard se fixer à Genève, dans la même maison qu'Amiel. Quant à Cherbuliez, la forme française de son talent lui dictait sa vocation et sa place. Après son départ définitif pour Paris — (il prit la nationalité française après 1871) ses relations avec Amiel cessèrent. Au grand dépit d'Amiel il ne répondait même pas à l'envoi de ses livres.

Marc Monnier quitte Genève en 1853, Scherer en 1860, Cherbuliez peu après. Monnier aux *Débats* dans un flot d'articles faciles, Scherer dans ses trois mille cinq cents articles du *Temps*, Cherbuliez dans ses pages guère moins nombreuses de la *Revue des Deux Mondes*, où il avait parfois, sous deux noms, deux articles par livraison, fournissent de pensée et d'art les classes moyennes françaises entre 1860 et 1880. Les beaux rêves que faisait Amiel à Berlin et dans sa thèse de 1849, ceux d'une culture originale et active en Suisse romande,

sont empêchés ou mutilés par deux forces : l'antagonisme, rançon du particularisme cantonal, antagonisme de Genève contre Vaud, de Genève contre Genève, du Genevois contre lui-même, — et l'appel d'air, l'écrémage de Paris.

Comme on comprend le cri de Scherer lorsque le jeune Bernard Bouvier alla lui porter le manuscrit des extraits du *Journal*! Avec la République conservatrice, puis avec la république anticléricale, avec la puissance du grand journal protestant de Nefftzer, avec son influence dans la presse anglaise comme dans la presse française, l'ancien professeur de la Faculté de théologie de Genève avait couvert toute sa place et réalisé toutes les promesses d'une ligne de réussite. Il était sénateur inamovible dans ce Luxembourg des années quatre vingts, alors la plus riche assemblée de l'Europe en personnalités éminentes. Amiel est loin! Son nom et sa figure se confondent dans cette *turba magna* d'où émane et qu'oublie une vie florissante et justifiée. « Reprenez ces papiers, jeune homme! J'ai connu Amiel et j'ai lu ses ouvrages. Rien ne lui a réussi. Laissons dormir sa mémoire. Ne remuons pas ses cendres ». Scherer, sur l'insistance du jeune homme, finit par promettre de lire, découvrit avec étonnement la grandeur intérieure d'Amiel, la raccorda sans peine à l'Amiel éclatant et jeune qu'il avait vu à son retour de Berlin, réfléchit que ce mot : *réussir*, avec son double et triple fond, n'était pas simple! Cherbuliez, à Lancy, chez Amiel, gagnait toutes les parties de boules. Il gagna aussi la grande partie de la boule terrestre. Ni les boules, ni la vie, ni l'enseignement, ni la poésie, ni Genève, ne réussirent à Amiel. L'amour? encore moins. Mais Amiel a gagné la belle. Sa vie ne ressemble pas, pour nous, à une vie manquée. Elle apporte sa contribution au mot de l'Évangile : Qui veut gagner sa vie la perdra.

***

De ces grands partis où Amiel est pris, de ces oppositions d'idées et de courants, son biographe se résigne enfin à retomber dans la vie quotidienne si obstinément médiocre à

laquelle l'exigeante destinée le contraignait sous le regard vigilant de Genève.

Mais dans les épaisseurs de cette vie quotidienne, l'ordre chronologique ferait une décevante filière. A partir du moment où l'auteur du *Journal intime*, qu'il vient de commencer à Berlin, se fixe à Genève, sa vie se répète, n'avance pas, et n'offrirait que le pain le plus sec à un professionnel de la biographie romanesque. Lui-même l'a écrit en 1870.

Qu'est-ce qui intéresse? Ce qui avance : ainsi un roman, une entreprise, une étude. Pour être attrayant, un journal ne devrait contenir que des pensées, des anecdotes extérieures ou des faits biographiques... A quoi bon consigner le témoignage perpétuel de sa faiblesse, sinon à se dégoûter de soi-même? Quand un asthmatique noterait tous ses accès de toux de l'année, à qui et à quoi cette puérilité servirait-elle? Est-ce qu'on enregistre le nombre des bouchées, des pas et des soupirs? Tout ce qui se répète est insignifiant.

Or, chez l'auteur du *Journal*, en dehors de l'histoire physiologique, du vieillissement et de l'usure, on voit surtout ce qui se répète dans une vie qui est faite, très peu ce qui se succède dans une vie qui se fait. C'est un homme qui n'a pas d'histoire, comme l'Inde. A peine des histoires, avec le le doyen, avec ses parents, avec l'opinion. Je crois bien que de ces histoires la plus considérable est, en 1865, une campagne d'un journal nommé le *Radical* qui l'accusait d' « obscurité », se faisait un devoir de « signaler à M. le Conseiller d'Etat chargé de l'instruction publique les lacunes qui se manifestaient dans notre enseignement supérieur », et flétrissait en le doux philosophe une « individualité inamovible dans sa chaire et dans son égoïsme ». Des applaudissements d'étudiants et un article sympathique du *Journal de Genève* pansèrent la blessure faite par l'Homais lacustre. On songe aux propos de la *Libre Parole* sur M. Bergeret. Le professeur Amiel, comme son collègue de la Sorbonne, ramassait la pierre, la mettait sur son bureau, disait : « C'est Pécus! » Puis il confiait longuement aux roseaux du *Journal* que Caliban avait les oreilles d'âne.

Mais Miranda l'occupait plus que Caliban. Lui un « égoïste inamovible »! Pour le *Radical* cela signifiait qu'il battait froid à la démocratie qui l'avait nommé, que le grimpion de la

rue des Chanoines ne hantait point les parents du bas. Pour les vieux Genevois, et surtout pour les Genevoises, son égoïsme, c'était son célibat. Lui, il enveloppe d'un regard mélancolique, et de haut, sinon du haut, cette troupe hostile :

Un individu dont la vie apparente a été tout intellectuelle, indifférente et froide, et dont la vie secrète n'a été qu'une perpétuelle offrande aux affections; un personnage qui semble n'avoir fréquenté que les livres, et qui n'a rien tant expérimenté que les sentiments et les rêves du cœur féminin; un Hippolyte que ses envieux ont cru être un Lovelace; un rêveur que ses ennemis ont accusé d'être un simple égoïste, tandis qu'il n'avait pas même assez de personnalité pour vivre comme les autres et faire son chemin : ce n'est pas une combinaison trop banale. Ce n'est pas là certes un grand homme; mais ce n'est pas un être vulgaire. Cet homme inutile a son originalité, et cette originalité a son prix.

Il n'est pas possible d'empêcher le peuple de donner le nom d'égoïsme à la vocation de la vie solitaire, à l'égotisme d'un journal-intimiste. On comprend le sourire d'Amiel devant le contre-sens de ces reproches. L' « individualité inamovible dans son égoïsme », il se trouve que c'est l'homme qui ne sait pas être un individu, un Protée qui s'écoule dans l'impersonnalisme. Et pourtant le penseur du *Radical* n'était pas seul à le voir par ce biais. La vie de famille d'Amiel s'écoulait à travers les mêmes méprises que sa vie publique.

***

L'aspect d'une vie de célibataire intellectuel n'est pas toujours facile à établir. M. Bergeret a ses minuties et ses exigences. Après avoir essayé de divers logis qui ne le satisfirent pas, Amiel s'installa en pension, en 1850, chez sa sœur et son beau-frère, un ménage de pasteurs, rue des Chanoines. On ne pouvait être mieux au cœur de la Genève calviniste que dans cette maison de la Cour Saint-Pierre, et il y passera près de vingt ans. Il habite sous les toits un vaste appartement où il y a toute la place pour ses milliers de livres. Il surveille un peu l'instruction de ses jeunes neveux. Mais la vie de famille n'est point que miel. Ses sœurs, qui ont fait de bons mariages dans la société du haut, sont naturellement

sensibles aux travers quotidiens du professeur philosophe, qui, dans l'extérieur au moins de son caractère, manque parfois de philosophie. Quand il a raison, c'est avec rudesse et raideur, admet-il. Il est blessé facilement, et il blesse : « Je manque de ménagement, de patience et de support... je ne me soucie nullement des amours-propres ». Sa croix, confie-t-il à son journal, est d'être méconnu de ceux qu'il aime. Cette croix est d'ailleurs faite à la mesure des petites misères supportables et quotidiennes. Amiel, dans sa famille, ne s'est brouillé avec personne, mais il a toujours pensé qu'il se montrait meilleur parent qu'on ne l'était avec lui. A tort ou à raison? Entre l'écorce d'un écrivain et son arbre familial, ou généalogique, il faut se garder de mettre maladroitement le doigt.

Le jour où il prononce son : « Familles, je vous hais! » il nous découvre cependant le fond des rancunes accumulées, des froissements et des incompatibilités. C'est en 1868, après seize ans passés rue des Chanoines.

Oh! la famille! Si la superstition pieuse et traditionnelle dont on entoure l'institution laissait dire la vérité vraie sur les choses, quel compte elle aurait à régler! que de martyrs sans nombre elle a sournoisement et inexorablement fait subir! que de cœurs étouffés, déchirés, navrés par elle! que d'oubliettes, que d'*in-pace*, que de cachots, que de supplices abominables dans ses annales, plus sombres que l'Inquisition d'Espagne! On remplirait tous les puits de la terre avec les larmes qu'elle a fait verser en secret; on peuplerait une planète avec les êtres dont elle a fait le malheur, et on doublerait la moyenne de la vie humaine avec les années de ceux dont la famille a abrégé les jours!... La famille s'arroge l'impunité des vilenies, le droit des insultes et l'irresponsabilité des affronts... Par qui est-on méconnu, rejeté, jalousé, vilipendé, plus que par sa famille? Où peut-on faire le mieux le dur apprentissage de la moquerie et de l'ingratitude, sinon dans la famille? — Le moraliste sérieux, comme le romancier sincère, doivent être des justiciers, et arracher le masque à cette idole, parfois atroce dans son hypocrisie.

Qu'est-ce donc, rue des Chanoines, que cette monnaie de Néron et de Caligula, ce Torquemada chez soi? « Qu'est-ce qu'une famille? Ce mot pompeux signifie dix personnes, savoir : deux sœurs, une tante, six cousines et un cousin, plus sans doute deux beaux-frères ». Neuf femmes, et un seul

homme, simple cousin d'ailleurs, et individualité sans mandat derrière une femme qualifiée. Il s'agit évidemment d'une de ces coalitions féminines qui mettent l'impuissance du côté de la barbe. On a deviné que le mariage d'Amiel était le centre orageux des débats. La coalition, avec les deux beaux-frères sur une limite incertaine, ou dans quelque service auxiliaire, marche en escouade serrée sous le commandement de cet ennemi particulier des faibles et des renfermés qu'est le pronom *On*. « On me paralyse et l'on m'éteint; on ne me donne pas deux bonnes heures de joie par an, et l'on se croit le droit de me gêner toujours, tandis qu'on n'a même pas la volonté de me comprendre ». Et pourtant Brutus est un homme honorable! Cette tante qui commande, après On, l'escouade familiale, c'est la bonne tante Fanchette. Toutes ces dames sont d'excellentes parentes. On comprend que cela devienne pour elles une affaire considérable que de savoir qui sera, sous le nom de madame Amiel, la dixième au Grand Conseil. Le professeur comptait-il vivre dans sa famille de neuf femmes, pour avoir cuisinière sérieuse et lingère, et n'agir qu'à sa tête? Voilà d'ailleurs dix-huit ans qu'il s'accommode de la rue des Chanoines, où il a vu grandir ses neveux, et il ne la quittera que sur l'ordre du médecin, qui jugera pernicieux à ses bronches et à sa gorge les vents coulis de son paisible grenier.

***

Cette Cour Saint-Pierre n'est pas seulement le foyer de famille, mais l'Acropole genevoise. Dans la rue des Chanoines, des pasteurs ont pris la place des ecclésiastiques qui lui laissèrent leur nom. Sans la Réforme, Amiel, chanoine régulier, eût trouvé ici son alvéole naturelle et le lit normal de son célibat d'intellectuel... Je songe aux dialogues de Cherbuliez dans le *Prince Vitale*. Mais la guerre en ce point vaut mieux que la paix. Il est plus beau d'entretenir un tourment et d'avoir un vautour. Amiel fut tourmenté de Genève, ou plutôt se tourmenta de Genève, exactement comme de sa famille.

Très ponctuel dans les relations de famille, il n'oubliait

jamais les anniversaires ni les fêtes. Ainsi des anniversaires et des fêtes genevoises. Si la *Miliciade* de Petit-Jenn représente fort bien la poésie genevoise du bas, les poèmes patriotiques d'Amiel sont du haut, paraissent déposés par les vibrations de la vieille cloche de Saint-Pierre, la Clémence. En 1838, étudiant de dix-sept ans, il avait lu à la Société de Zofingue, des vers sur la chute d'un des vieux ormeaux de Genève.

Il était là, quand, dans une nuit sombre,
Frêle couvée, on allait nous saisir.
Il entendit le ravisseur dans l'ombre
Rugir de joie en nous voyant dormir.
Mais Dieu veillait dans ces jours populaires,
Et Dieu sauva les Genevois trahis.

C'est-à-dire que l'ormeau a vu l'Escalade. Et Amiel a chanté l'Escalade. Il a écrit autant de vers patriotiques suisses que de vers patriotiques genevois, — y compris une manière d'épopée sur les guerres de Charles le Téméraire. Et cela ne fait pas l'une des moindres singularités de sa vie que l'auteur du *Journal* soit aussi l'auteur du chant national *Roulez, tambours!* dont Amiel écrivit les paroles et la musique le 13 janvier 1857, pendant le conflit entre la Suisse et le roi de Prusse au sujet de Neuchâtel, et quand la Confédération eut mobilisé.

Rugis, tocsin! pour la guerre sacrée.
A l'étranger renvoyons ses défis!
Aux armes, tous! Si ta perte est jurée,
Suisse, on compta sans l'amour de tes fils!
Debout, vallon, plaine et montagne,
Schwytz, Appenzell, Hassli, Tessin!
L'ouragan noir vient d'Allemagne!
Rugis, tocsin!

Roulez, tambours! Pour couvrir la frontière,
Au bord du Rhin guidez-nous au combat!
Battez gaîment une marche guerrière;
Dans nos cantons chaque enfant naît soldat.
Faites bondir le cœur des braves,
Rappelez-nous les anciens jours;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves!
Roulez, tambours!

La musique est simple et militaire. Si en 1914 les Allemands avaient violé le territoire helvétique au lieu de la Belgique, cet hymne suisse, écrit par le plus désarmé des philosophes, par le Genevois le plus ouvert et le plus sympathique au germanisme, avait ce qu'il fallait pour devenir l'hymne anti-allemand, interallié, et faire le tour du monde.

Mais, exception faite pour le *Roulez, tambours!* les productions d'Amiel faisaient à peine le tour de Genève. En 1854, il tira de son Journal et de ses papiers un petit volume qu'il nomma *Grains de Mil,* moitié en prose, moitié en vers. Personne n'aperçut ces grains de mil. En 1858, les poésies gnomiques du *Penseroso* ne connurent pas plus de faveur. On affecta de l'appeler le Pince-Roseau. En 1863, c'est par une pièce en vers de deux syllabes sur son jeune neveu

Henri
Chéri,

que la *Part du Rêve* déclencha l'offensive des railleurs. De tout cela Amiel souffrit très fort. Il écrivit un jour que dans la société genevoise « le nombre des animosités, inimitiés, jalousies, convoitises, calomnies et vilenies qui rampent autour des êtres inoffensifs est aussi grand que celui des moustiques et des scorpions dans les pays plantureux du Midi ». M. Léon Bopp a extrait de ses papiers inédits une longue brochette de citations sur ses rancœurs genevoises : « Genève est moins ma patrie que ma croix. — Qu'il faut dépenser de force ici, seulement pour ne pas haïr! — J'ai souffert à Genève, et je m'y suis crétinisé. — On a écrasé ma plume, bâillonné ma lèvre, tranché ma veine, tari ma joie, éteint ma flamme, brisé mon grand ressort ». Briser un grand ressort est évidemment ce qu'on attend le moins d'un Genevois. Mais la montre d'Amiel a-t-elle à marquer autre chose que l'éternité?

***

« Ma vie profonde n'a aucun aliment dans ma famille ». Quand Amiel écrit cette ligne, il a trente-quatre ans. Ce qu'il appelle sa famille, se sont les familles du pasteur G. avec qui

il habite, et du docteur S., ses deux beaux-frères. Ni l'un ni l'autre n'ont épousé les demoiselles Amiel afin d'alimenter la vie profonde de M. le Professeur. Une famille? A trente-quatre ans il est grand temps de s'en faire une. Joue ta partie de boules, mon ami! Ne reste pas planté, surtout avec tes pieds sensibles, sur le chemin des boules d'autrui. Le 16 juin 1866, quand tu remarques dans ton *Journal* que nos proches ne nous connaissent pas, n'ajoutes-tu point judicieusement : « Faut-il se plaindre de cette quiétude un peu froide? Nullement. C'est elle qui fait la nécessité du mariage, chacun se sentant isolé dans la famille dont il est une annexe, et non le fondateur. »

On comprend qu'en ce temps-là les propos de la société genevoise, et particulièrement de la Cour Saint-Pierre, aient roulé volontiers sur le mariage du professeur Amiel, Panurge de la nef papefiguière.

Mais, en bon Genevois, il contracta l'habitude de traiter l'affaire du mariage à la manière des comptes courants. Quand une candidature conjugale était posée, il divisait une feuille de papier en deux colonnes, l'une pour les qualités de la personne, l'autre pour ses défauts, chacun recevant une note, avec ce maximum de 6 qui est d'usage aux examens de licence en Suisse. Ainsi, sur la colonne de droite : *Beauté* 5 3/4; *Sensibilité* 4 1/2; *Imagination* 3 1/4; *Ordre et Méthode* 4 3/4; *Dot* 1 1/2. « Tout était dûment évalué, dit l'ami d'Amiel qui nous rapporte ce trait : l'esprit, le goût, la mémoire, la sobriété, la subjectivité, voire certaines qualités qu'il appelait, on ne sait pourquoi, algorythmiques. Sur la colonne de gauche étaient chiffrés les sept péchés capitaux, avec leurs subdivisions, parmi lesquelles figuraient l'hypertrophie et l'atrophie cardiaque .» Puis il additionnait les deux colonnes, faisait la balance. Il se trouvait que la somme de gauche était généralement la plus forte, et que le compte des prétendantes se bouclait en solde débiteur. Là où Panurge va interroger l'oracle de la Dive bouteille, Amiel consulte l'art de Barême.

Vers la trentaine, il avait pensé épouser une belle jeune fille, pleine de feu, d'enthousiasme pour l'art, qu'il comparait à Corinne. Il se donna, pour la refuser, cette raison qu'elle ne serait peut-être pas une ménagère suffisante. Elle échoua

sans doute, avec un 1 de raccommodage, mais trouva bien vite un époux moins difficile, et Amiel écrivit un sonnet :

> Tout m'attirait en toi : j'aimais, vierge sereine,
> Ta voix grave de Muse et ton beau front pieux,
> Ta pudeur de vestale et ta fierté de reine...

Une Corinne, une brune impérieuse et décidée, Amiel en avait déjà connu une à Naples, dans son voyage d'étudiant, et il avait eu une correspondance avec elle. Il sera surpris de l'attrait dont il est l'objet pour cette partie considérable de monde féminin, et naturellement il réfléchira, il parlera à son journal : « C'est une magnétisation spéciale qu'exerce ma nature sur les femmes fortes et volontaires, que je dompte sans me le proposer, et qui se donnent à moi, comme la lionne à Androclès, par un instinct irrésistible. Car enfin, c'est toujours moi qui reçois les déclarations ». Pourquoi est-il le lion superbe, mais peu généreux, de ces lionnes? Ce ne serait pas la peine d'avoir étudié à Berlin si on n'en trouvait pas une raison *gründlich* : « Il y a donc en moi quelque chose qui satisfait, flatte ou apaise ce besoin profond de la femme : n'est-ce pas le besoin d'être comprise et de recevoir l'étincelle? d'être initiée à la vie idéale par la pensée aimante, par l'amour intellectuel?... L'âme féminine se donne à qui la féconde ».

Avant sa quarantième année, l'aventure, nous dit-il, lui est déjà arrivée quatre fois, sans qu'aucune ait d'ailleurs été la bonne. Sa psychologie de la brune impérieuse, appuyée sur ces expériences répétées, est-elle cependant complète? Nous sommes à Genève, si je puis dire, dans la maison-mère de Corinne. Et madame de Staël, qui appartient certes à la famille des femmes fortes et volontaires, je pense que c'était elle aussi qui faisait les déclarations. Je ne compare pas Amiel à Benjamin Constant. Mais Benjamin fut comme lui un analyste bien disant, étonnamment intelligent, de peu de volonté, qui capitula devant la baronne ainsi qu'il fit, aux Cent-Jours, devant Bonaparte. Amiel, discutant au Salève avec Naville et Scherer, remarque que les esprits abstraits se battent en faveur du concret, les esprits concrets pour les notions abstraites, et compare ce fait à l'échange des épées dans

Hamlet. La remarque n'est juste qu'à condition d'être tempérée par : *Quelquefois,* ou *il arrive que.* Pareillement l'échange des sexes, avec tous les degrés de l'inversion, est un phénomène sinon normal, du moins fréquent. Amiel écrivait un jour : « Tu aurais besoin du mariage, d'un attachement, de quelque chose qui te pose, t'enracine et t'alimente ». Précisément voilà ce que dit une femme normale : la virilité c'est de poser, de planter, de déterminer et de nourrir. Amiel lui-même ne tarde pas à s'en apercevoir, et écrit sur la même page : « Ton malheur, pauvre garçon, est d'avoir pour défauts les qualités d'un autre sexe; car ce qui est grâce chez la femme est une niaiserie fatale chez l'homme ». Entre les Corinnes d'Amiel, ses brunes fortes et commandantes, et sa délicatesse à lui, fuyante, tortueuse, intelligente, sa coquetterie en retraite vers les saules, on découvre un chemin repéré du pays de Tendre.

Ce pays de Tendre, il se déployait sous l'œil inquisiteur de Genève, comme la plaine vue des terrasses de la rue des Granges. Nul doute que la fiche signalétique du professeur Amiel ne soit établie à peu près dans ces termes : « C'est un radical, puisqu'il a été nommé par le gouvernement radical, et c'est un don Juan, parce que les femmes paraissent le préoccuper aussi fort que lui-même préoccupe les femmes ». Il est écrit : Ne jugez point!... La vérité est que personne ne méprise plus la démocratie que ce fonctionnaire d'une démocratie, et que ce don Juan attend la quarantaine pour avoir sa première et peut-être unique expérience matérielle de l'amour.

Mais si l'on entend par Don Juan, ainsi que les romantiques, quelqu'un qui aime l'amour, Amiel méritait ce nom. Il aime l'amour, et il donne un singulier démenti au mot de Buffon d'après lequel, de cette passion, le physique seul est bon.

Si je n'ai pas fait grande impression aux hommes, écrira-t-il quelques mois avant sa mort, j'aurai été beaucoup aimé des femmes. Ce témoignage en vaut un autre. Et pourquoi m'ont-elles aimé? Parce qu'elles trouvent en moi ce qui leur est nécessaire, la force de l'esprit, la délicatesse du cœur, la douceur, la discrétion et la fragilité. Elles se sentent comprises, enveloppées, protégées, et si elles m'eussent souhaité moins de désintéressement et plus d'exclusi-

visme, elles sentent du moins qu'elles peuvent se reposer sur moi, et que je suis un véritable ami. A qui est échu ce rôle de recevoir les aveux et d'être pris pour directeur et confident contre lui-même et contre la passion dont il était l'objet? Or cela m'est arrivé bien des fois, six pour le moins. On dirait une spécialité. Depuis ma vingtième année, et mon voyage en Italie, j'ai toujours été le confesseur de quelqu'un et vécu dans l'intimité de l'âme féminine. Veuves, femmes, jeunes filles, grand'mères, m'ont ouvert elles-mêmes la chapelle de leurs secrètes pensées... J'ai été un directeur laïque, choisi spontanément par ses pénitentes. J'en sais presque autant sur l'arrière-fond du sexe qu'un abbé couru et relancé.

Oui, couru, relancé, mais resté fidèle à son vœu. Et n'oublions pas le *presque*. Même par la Rome calviniste, la Rome authentique demeure inimitable. Et Paris? A ce moment il y avait, au sommet de la littérature, quelqu'un qui cultivait cette spécialité, qui laïcisait la fonction de directeur de consciences féminines, et particulièrement mondaines, qui la pratiquait sinon avec plus d'exclusivisme, à coup sûr avec moins de désintéressement de tout genre qu'Amiel. C'était Dumas fils. On imagine ses réflexions en lisant cette page d'Amiel. On imagine aussi leur dialogue. On imagine mieux encore leur incompréhension mutuelle, et le mépris de l'un pour l'autre.

Le brillant Dumas, le *gründlich* Amiel, deux pôles. On sait l'interpellation d'une grande dame à l'auteur de *l'Ami des Femmes* : « Des femmes du monde, monsieur, mais où donc avez-vous pu en connaître? — Chez moi, madame ». Et aussi, et peut-être surtout, à la Comédie-Française, à laquelle il rend ce qu'elle lui a prêté. Mais Amiel, hélas! Le monde de Genève est beaucoup plus fermé à ce vieux Genevois, à ce professeur de l'Académie, que le monde parisien au huitième de nègre qu'était Dumas. Professeur ennuyeux, écrivain infinitésimal réduit à quêter sans l'obtenir des journaux une note d'une bienveillance distante, Amiel occupait dans la hiérarchie genevoise, alors intacte, une place visiblement inférieure à ses deux beaux-frères, le pasteur et le médecin. Il appartenait à la caricature. Quand avec son éternel foulard il se promenait sur la Treille, le verdict qui tombait sur lui des fenêtres méridionales de la rue des Granges voisinait plus ou moins avec le mot de la petite madame Cramer, à Ferney,

sur la *Lettre à d'Alembert* : « C'est fait pour le bas! » L'ami du maréchal de Luxembourg et de madame d'Houdetot, qui n'était point du bas à Paris, resta du bas à Genève. On dit même qu'il en est encore.

Amiel dirigea et confessa non, si l'on veut, dans le bas, mais dans une manière de demi-monde intellectuel, où il trouva son élément comme Alexandre Dumas (qui tout à l'heure se vantait fort) dans l'autre demi-monde : de petites intellectuelles, des institutrices, des femmes de situation difficile, irrégulière ou tourmentée, des vierges mûres, tout un lot féminin, pas toujours avantagé par la nature, mais intéressant pour un scrupuleux comme Amiel, pour un homme qui ressemblait par bien des côtés à une vieille demoiselle. Bien mieux que les pasteurs mariés, les prêtres connaissent cela. Mais c'est leur métier, l'Église leur en apprend la technique. Le chanoine calviniste n'a qu'une vocation bénévole, et souvent sa clairvoyance parle.

Trop de jupes comme cela! Cette fonction sacerdotale de directeur de nonnains laïques, de confident et de confesseur, prend trop de temps et donne trop de peine. Il n'est pas bien sûr qu'elle soit utile aux ouailles, et il est certain qu'elle nuit à l'abbé. Voici vingt-trois ans que les Dietrich de Berlin trouvaient que je gaspillais mon temps avec les dames. Mais aussi, pourquoi donc ai-je toujours à éluder les avances et à me tenir sur la défensive avec le sexe enchanteur? Sans doute parce qu'il faut bien que quelqu'un attaque, et qu'ainsi, moi restant tranquille, ce sont les dames qui viennent à moi. Cela dérange les théories naïves de la réserve qu'on croit féminine; mais les femmes ne craignent qu'une chose, d'être mal jugées; mal jugées par les hommes. Une fois rassurées du côté de l'opinion, elles n'ont pas l'ombre des scrupules qu'on leur attribue chez les niais.

C'est pourquoi, de ces scrupules, Amiel prenait toujours soin de se munir pour deux.

Scrupules de son état, et imposés par la division du travail. Cette division du travail permet aux femmes d'utiliser au mieux les neutres sexuels. Quels neutres? D'abord, et avant tout, les prêtres, dont le célibat atteste une idée de génie, ou surnaturelle, de l'Eglise. C'est la maison-mère à côté de laquelle le reste est *Ersatz*. Mais il faut comprendre l'*Ersatz* comme tel. Amiel lui-même nous en donne la théorie en ce qui

le concerne. C'est un ami des femmes, et l'ami des femmes n'est pas l'amant d'une femme. Tout au plus peut-il, comme de Ryons au Ve acte, en devenir le mari, mais alors la pièce est finie, il perd sa place, et Amiel garda la sienne. Il sentait aussi cette vocation comme une facilité, une pente de sa nature, une pente pour une eau courante. « Il est plus facile de les aimer toutes que de se consacrer à une seule... Pour qu'une femme me remplaçât toutes les autres, il la faudrait mobile comme l'onde et parfaite comme la lumière. »

L'auteur du *Journal*, recule devant le mannequin d'osier que, pour les philosophes de cette rare espèce, toute femme contient en puissance. Il lui préfère l'osier inutile et frais du rivage, entre l'onde mobile et la parfaite lumière. Il se garde, lui aussi, mobile et lumineux. Perd-il sa vie? La gagne-t-il? Ni l'un ni l'autre. Il suit sa vocation. Par des vocations diverses, hors de nous, tout se compense. La liberté est une vocation, comme l'intelligence. Amiel avait la vocation de la liberté. En septembre 1861, au moment où il a trente ans, il se lève un matin avec un sentiment de gratitude « en songeant, dit-il, à la liberté qui m'était accordée par la Providence. » A d'autres moments il maudit cette liberté comme indifférente et vacante, disponibilité sans fruit, œuf non fécondé. Mais ceux à qui la Providence accorde la vocation contraire, la plus ordinaire, en sont généralement, eux aussi, heureux les jours impairs et malheureux les jours pairs.

Va, ne sois point ingrat, et savoure les biens
Dont le ciel pour toi fut prodigue.
Si chaque homme a ses maux, sache porter les tiens.

***

Les amours, les flirts, les amouritiés d'Amiel, vaudra-t-il un jour la peine de les dénombrer et de les suivre? Les éveillera-t-on dans ces épaisseurs de papier noirci, où comme au château de la Belle au bois, dans leur détail menu, quotidien, ils demeurent enchantés? Cahiers du *Journal*, correspondance avec Heim, avec Bordier, lettres à Seriosa, à Egérie, à

Nada, à Philine, lettres de Philine, de Nada, d'Egérie, de Seriosa! Sans doute y eut-il dans l'entourage de notre Récamier masculin un ou plusieurs Ampère aux cheveux longs et aux idées courtes. N'allons pas voir trop de perversité dans la fantaisie qui lui vint un jour de mettre en vers — imités d'un poète anglais — les plaintes de l'une de ses victimes.

Les mots que je crus voir errer sur votre lèvre
N'en tombèrent point, je le sais;
Les pleurs ont, dans ces yeux qui me versaient la fièvre,
Dû fondre avant d'être versés.
Les regards bienveillants qu'obtenait mon approche
Ne m'ont guère souri plus qu'à d'autres, hélas!
Mais avez-vous été tout à fait sans reproche,
Tout à fait droit et vrai pour moi? Je ne crois pas.

Vous saviez — ou du moins vous auriez dû comprendre —
Que la moindre faveur de vous,
Une main effleurée, un regard un peu tendre,
Un signe de tête, un air doux,
Chacun de ces regards qui m'émeut et m'enivre,
Les mots qui par hasard vibraient dans vos accents,
Quand d'un auteur aimé vous ouvriez le livre,
Étaient pour moi beaucoup, beaucoup trop, je le sens.

Peut-être, sans songer aux futures tristesses,
Heureux d'être aimable un moment,
Tandis que de mon cœur débordaient les tendresses,
Pensiez-vous plaire seulement?
Mais lorsqu'à votre appel s'élançant de la plaine,
Mon âme dans les cieux sur vos traces errait,
Oh! ne deviez-vous pas — je l'ose dire à peine —
Voir de quelle hauteur mon rêve tomberait?

Aussi, quand détrompée, accusant l'espérance,
D'une autre j'ai vu le bonheur,
Peut-être injustement j'ai cru, dans ma souffrance,
Votre cœur tendre un léger cœur.
Mais même en cet instant où, l'âme calme et haute,
Je fais comme les morts mes comptes d'ici-bas,
Puis-je vous reconnaître absolument sans faute,
Tout à fait droit et vrai pour moi? Je ne crois pas.

On devine là-dessous une émouvante lettre, telle qu'il en a été écrit sans doute à bien d'autres qu'à Amiel, et ces reproches,

le philosophe les met simplement en vers. « Madame, dit don Juan à Elvire, si vous étiez assise, vous seriez mieux pour parler ». Ne reconnaissez-vous pas, madame, que le rythme donne à vos plaintes plus d'accent?...

Si nous étions à l'époque romantique, on rêverait d'un album des Femmes d'Amiel. Mais le burin conviendrait mal, les crayons du pastel suffiraient. Et il y aurait besoin d'idéaliser fortement. Il faudrait bien en compter une douzaine, successives ou simultanées. On y verrait des Italiennes, des Allemandes, des Scandinaves, bien entendu des Genevoises, et des confédérées. Mais, notons-le bien, à peine une Française, et pas une Parisienne. La froideur de Paris à l'égard d'Amiel date de loin, vient du cœur.

Peut-être donnerait-on une bonne idée de sa vie amoureuse, ou demi-amoureuse, avec trois volumes d'extraits du *Journal* et de la correspondance, sous ces titres, *Corinne, Philine, Seriosa* (nous avons, au moins, grâce à M. Bernard Bouvier, le second volet du triptyque, *Philine*).

***

Quand Amiel, à vingt ans, part pour l'Italie, il y rencontre Corinne, et il échange ensuite avec elle une correspondance. A Upsal il laisse à mademoiselle Geijer le souvenir d'un Genevois d'agréable figure qui tombé chez son père au moment où elle lit *Corinne*, lui parle avec esprit et sentiment de leur compatriote à tous deux, puisque la grande Germaine est genevoise par sa naissance, et suédoise par son mariage. Deux fois Corinne traversa ses possibilités conjugales, avec la belle jeune fille artiste qui en fut quitte pour un sonnet, et avec une Muse du nord, Frederika Bremer.

Le goût d'Amiel pour l'œuvre de Frederika Bremer datait de loin. Il l'avait lue à Berlin. Son agenda de 1846 marque assez longuement l'impression que lui avaient faite deux de ses romans. Entre Amiel et Frederika, il y eut bientôt un intermédiaire, leur ami commun, le Genevois Trottet, pasteur de l'église réformée à Stockholm. En 1857, Frederika vint en Suisse, à Lausanne, où Amiel s'empressa de lui envoyer ses *Grains de Mil*, paru trois ans auparavant. Elle lui répondit,

et quelques jours plus tard il la rencontra à Genève, chez madame Barthélemy Bouvier, dans la maison de qui elle était descendue. De cette rencontre et de celles qui suivirent, le *Journal* énumère en un détail infatigable tous les sujets de conversations, sujets nourrissants : pédagogie, féminisme, psychologie. C'est le même jour qu'Amiel fait la connaissance de Fanny Mercier. Il institue dans le *Journal* un parallèle étudié entre les deux femmes (sans notes chiffrées cependant), dont les propos solides lui plaisent fort. Frederika passe cet été de 1857 en Suisse. La correspondance reprend en 1861, quand Frederika est à Athènes, où Amiel a une cousine qui dirige un important établissement d'instruction. La Corinne du nord s'étonne qu'il ne profite pas de cette occasion pour voir l'Acropole, cette Acropole d'où Cherbuliez rapporte le *Cheval de Phidias*. Les lettres de Frederika, publiées par M. Bernard Bouvier dans son *Amiel* suédois, présentent peu d'intérêt. Nous ne savons si celles d'Amiel, qui ont été détruites, en offraient davantage. Quand elle mourut, il parla d'elle avec beaucoup d'estime dans le *Journal* du 13 janvier 1866. Simplement d'estime. Elle avait vingt ans de plus que lui. Elle n'exerçait aucune séduction. C'était une bonne femme de lettres, une Corinne un peu épaisse, décidée, intelligente. Elle dit un jour à Amiel qu'elle se plairait à passer sa vie avec lui. Était-ce une invite? une idée? On sait qu'avec lui les femmes faisaient toujours les avances. Jamais il n'eut moins de raison de se départir de sa réserve ordinaire en matière conjugale. Nombreuses furent celles qui, le pensant vraiment, et parlant à Amiel, hasardèrent le même vœu, avec plus de chances apparentes. Autant en emporta le vent.

***

Avec le vent, c'est le temps qui passe. En 1859 le professeur Amiel a trente-huit ans. Les femmes savent qu'elles trouvent toujours en lui un ami attentif, éloquent dans l'intimité, pénétrant dans l'analyse de leur cœur. Il ne fait jamais de déclarations. Mais il en reçoit, il répond, il encourage.

Puis il se replie, écrit une pièce de vers, console, et on se console aussi, à moins qu'on ne finisse « par la passion vulgaire et jalouse ». Cette année 1859, nous n'en sommes guère qu'à la demi-douzaine. En voici une nouvelle, celle qui gardera pendant onze ans le plus de chances d'être l'élue.

Un jour de ce printemps 1859, Amiel reçoit une lettre non signée. On l'a remarqué. On est intriguée. On l'intrigue. Une intrigue, pourquoi pas? Le professeur répond par des insertions dans la *Feuille d'Avis* et dans le *Journal de Genève*, soustrait cette fois à sa mission de faire le vide autour d'Amiel. Le 11 avril on se rencontre. La femme est sous son voile, très calme, assurée, un peu railleuse peut-être. S'est-on moqué de lui? Non. Elle ne s'appelle pas Philine, mais, en souvenir des *Années d'Apprentissage*, on l'appellera Philine. Elle a vingt-six ans, elle est libre, presque étrangère à Genève, divorcée après trois mois de mariage, mère d'un petit garçon. Elle peint, parle l'allemand et l'anglais, est intelligente et jolie. Tout le printemps de 1859, rendez-vous et promenades. Il n'est pas amoureux, et Victor Hugo eût dit que dans Amiel il n'y a qu'ami. Mais ce que femme veut... Enfin on va ensemble, le soir. La conversation manque, il est vrai, d'intellectualité, d'élévation, et Amiel s'en inquiète. Il voudrait *profiter*, comme le Wagner de *Faust* « viser à s'instruire en questionnant et en examinant ». Le 29 juin il a fait quelques progrès. Le dieu des Amours en soit loué! Mais lesquels? Les voici : « J'en profite pour continuer doucettement mes études de psychologie féminine ».

Ni cour, ni allusions, ni insistances. Amiel songe qu'il n'aurait qu'à vouloir, qu'à presser, pour obtenir une vue nouvelle sur l'univers. « Il est dur, dit-il (au *Journal*, bien entendu et rien qu'à lui), d'ignorer les charmes de la possession ». Oui, mais... Mais les chaînes? Charmes? Chaînes? Enfin....

L'été est caniculaire. Tout le monde part pour la campagne. La maison de la rue des Chanoines se vide de la famille, sœur, beau-frère, neveux. Amiel reste seul, prend ses repas à la brasserie. Ces promenades, voilà qu'elles le retiennent à Genève. Pour profiter intérieurement? Ou pour profiter de... Rentré le 7 juillet au soir dans son grenier, il écrit des vers :

De l'amour enivrante flamme,
Je ne te connais qu'à demi.
Jamais, sur le sein d'une femme,
Mon front de rêveur n'a dormi.

Veux-tu me dire adieu, jeunesse,
Sans qu'un jour du moins la beauté,
Oubliant tout pour la tendresse,
Entre mes bras ait palpité?

Exiges-tu que sans me plaindre,
Ignorant toujours le plaisir,
Je laisse au fond du cœur s'éteindre
L'ardeur folâtre du désir?

Est-ce donc mon sort, sur la terre,
De ne rien saisir qu'à moitié,
Et de la femme, doux mystère,
N'aurai-je appris que l'amitié?

La moitié vaut mieux que le tout, disait un proverbe grec. On n'a pas entendu dire que les femmes l'aient adopté. Le lendemain, l'ami de Philine lui montre négligemment son poème. Elle ne le désapprouve pas « et je n'ai pas osé, confie-t-il aux roseaux du *Journal*, deviner ce que cela signifiait. A l'article des aveux, je ne me rends qu'à l'évidence, et encore!... »

Et encore?.. Car il y a la désillusion. « Les choses ne sont pas le centième de ce qu'on les rêve, quand on a de l'imagination. La perspective agrandit tout, et le contact diminue tout. De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. La conséquence est qu'il faut ou couper court à tout désir en renonçant à tout ce qui le fait naître, ou retrouver le calme par la suppression de l'inconnu ». Mais ce choix Amiel ne le fait pas. Là est le tourment de sa chair, comme le doute est pour d'autres le tourment de l'esprit. Et l'on imagine difficilement, à moins de perversité spéciale, un Montaigne de la chair, prenant cette ambiguïté pour mol oreiller. « Trouverai-je, dit le Saül de Gide, autre que sa satisfaction quelque remède à mon désir? » Le désir est-il pire que l'absence de désir? Non. Il faut comprendre, aimer, un univers qui a quatre-vingt dix-neuf parties de désir pour une seule de satisfaction,

aimer les quatre-vingt dix-neuf à cause de la dernière, aimer celle-ci à cause des quatre-vingt dix-neuf.

Le 9 juillet, dernière leçon, pour le professeur, de l'année académique. Amiel pense que peut-être ce pourrait être la première leçon d'une vie autrement académique, d'élève cette fois, et qu'il va trouver enfin sa madame de Warens. Mais on n'a pas voulu. « On est prévoyante avant tout, on calcule tranquillement, et on n'aventure que son feuillage, mais non sa fleur ». D'ailleurs rien chez lui qui combatte cette résistance, fondée sur « le droit ». Et les vacances ont beau avoir commencé ce jour-là, le Wagner intérieur d'Amiel n'a pas cessé de travailler et de profiter. « J'ai raté une importante expérience, mais j'en fais une autre à laquelle je ne pensais pas. »

Le lendemain dimanche, beau soleil. On n'y songe plus. Le Salève console toujours le septième jour un Genevois qui a été mécontent pendant six jours. Départ pour Mornex, par Veyrier. Les fidèles descendent en ville, qui pour le culte, qui pour la messe. Amiel rencontre une jeune et jolie fille, demoiselle de magasin. Il l'accompagne, et on bavarde jusqu'à Veyrier, où elle va. Elle a voyagé, elle a été à Neuchâtel, au Val de Travers. Mais elle ne sait pas ce que c'est que de cheminer avec un homme qui tient un Journal! Elle a sa fiche dans les seize mille pages : « Vulgarité et inculture! » Le professeur, sur ce chemin, aspire à de la distinction et à de la culture? Dieu l'entend. Voici justement le pasteur L..., à la montée, dans une voiture dont Amiel n'est pas fâché de profiter. Mais on ne rencontre pas impunément un pasteur le dimanche matin. Il s'en allait prêcher au culte de famille de la maison Lambelet, et Amiel est obligé de l'entendre. Après le déjeuner spirituel, il fait l'autre à Mornex, chez les G.... Il y reste jusqu'à quatre heures. L'intérieur de ses hôtes donne au célibataire une idée peu avantageuse de la famille. « Le fils aspire à l'indépendance ergoteuse, la mère n'a plus que l'autorité nue et sans douceur persuasive. Il y a un peu satiété mutuelle ». Descente par Etrambières. A Gaillard, voilà toute la jeunesse nue dans l'eau de l'Arve, trois sections : « ici les petits enfants, là les jeunes gens, plus loin les filles du village ». L'Allemagne, dira huit ans plus

tard M. Rouher, est partagée en trois tronçons qui ne se rejoindront jamais. Un tel présage serait émis aussi témérairement sur la jeunesse gaillarde, le Créateur n'ayant point, entre les mondes possibles, opté pour un univers amiélisé. En attendant, à l'approche du professeur, les filles « se sont cachées dans les buissons, en riant sous les lambeaux de leurs vêtements ». Par Malagnou et Grange-Canal, il atteint Jargonant, alors pleine campagne, passe chez les dames qui tiennent la pension de jeunes étrangères où il donne des leçons, où une nouvelle Héloïse fût, paraît-il, volontiers, comme tant d'autres, devenue sa femme. Il prévoit les portraits des anciennes élèves, songe à celles qui auraient pu plaire. Rentrée rue des Chanoines à huit heures. Et voilà, comme celle du *Vin en Bouteilles*, une belle journée!

Même une journée instructive. Le soir, quand il écrit le *Journal*, Amiel remarque « combien l'horreur sacrée de tout rapport sexuel a diminué » en lui. Il se consulte. Charles Maurras a comparé le régime parlementaire à l'âme délibérante et inopérante d'Amiel. La séance est ouverte :

> La fierté m'interdisait la beauté vénale; la probité m'empêchait de songer à une femme mariée, la loyauté à une vierge, l'honnêteté à une surprise quelconque. Restait une dame de Warens, une veuve, qui, par libre consentement, par affection, par attachement ou dévouement, ou par plaisir, m'octroyât le don d'amoureuse merci, et me délivrât du fantôme de la volupté sans m'avilir et sans m'humilier.

Et Amiel termine sa méditation, dans la faible mesure où elle est susceptible d'être terminée, en envisageant l'acte sous cinq points de vue : naturel (simple), civil (pas un délit), moral (déchéance), chrétien (péché), avenir (pas sûr). On songe aux experts de la Société des Nations. L'esprit de Genève n'est pas un vain mot.

A défaut de la délibération d'Amiel, la vie est un chemin qui marche. Le lendemain, il est jeté (par la nourriture de la brasserie, bière et jambon, croit-il), vers les lectures galantes, Bernard, Bertin, Bernis. Même là, le professeur de philosophie ne perd pas une occasion d'appliquer les minutieuses classifications de ses cours. « Éprouvé la différence et mesuré la distance de la gaillardise à la polissonnerie, de la salacité

à la galanterie, de l'érotisme à l'attrait et de l'attrait à la tendresse ». Le soir, au clair de lune, avec Philine, ce pourrait être l'heure du berger. Et c'est l'heure du pasteur : « Il est convenu que l'on me parle comme à un confesseur ou à une sœur aînée. C'est original et charmant. J'en tire de l'instruction, sans larmes et sans honte pour elle ». On pense au bon Huet, évêque d'Avranches, qui, lorsque ses ouailles le demandaient, faisait répondre : « Monseigneur étudie! » Et les Normands disaient : « Quand nous donnera-t-on un évêque qui ait fini ses études? »

Les études durent bien longtemps. Un an se passe, pendant lequel le *Journal intime* ne dit plus rien de Philine. La voyageuse disparaît. Mais le tourment sexuel ne disparaît pas. L'image qui apparaît le plus volontiers dans les rêves ou la rêverie d'Amiel est celle de la jeune veuve. A elle les pensées de l'oreiller! Elle les partage d'ailleurs avec les philosophes : « Je viens d'étudier quelques chapitres de Schleiermacher, Fichte l'ancien, Fichte junior, sur le sujet des relations entre les sexes ». Et il est fâcheux qu'un penseur comme Schleiermacher, et les Fichte, en se mettant deux, n'en aient rien éclairci. « Les romanciers sont bien plus vrais. » Mais ils ne font pas encore l'affaire. Peut-être bien faudrait-il y aller voir soi-même.

Il commence d'ailleurs à être temps. Le 26 septembre 1860 Amiel entre dans sa quarantième année. Il s'est promené avec Philine. Malheureusement « la possibilité de la jouissance l'en a rassasié ». Le pouvoir sans le vouloir... Ce qu'il préférerait, c'est le savoir. Enfin, comme disent les Provençaux, avançons toujours et nous verrons Berre.

Un vieux diable est là, qui s'occupe d'Amiel sans le dire. Les rendez-vous au clair de lune d'Amiel et de Philine se donnent dans la Prairie. Dans la Prairie aussi se passent volontiers ces rêves quand ils approchent plus des contes de La Fontaine que de Schleiermacher. Qu'est-ce que la Prairie? Aujourd'hui, un collège, mais en 1850 un coin frais de campagne, qui, un siècle avant, faisait partie des Délices, lotis maintenant en trois cents immeubles de rapport. L'œil ironique de M. de Voltaire est présent aux rendez-vous.

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

Et c'est ici qu'a été écrit *Candide.*

Curtius a distingué dans Balzac tout un groupe de natures faustiennes. Amiel s'est reconnu dans Faust. C'est au moins un petit Faust. Il y a des degrés dans les natures faustiennes, d'où le comique n'est pas exclu. On ne saurait non plus refuser — bien au contraire! — le nom de faustien à M. Bergeret. Quand Méphistophélès vient revoir son cher Ferney, il jette en passant un regard entendu sur le professeur Amiel, il ajoute un portrait à la *Guerre Civile de Genève.* Aux Délices, ce diable est chez lui, Amiel et Philine demeurent sous sa surveillance. Tout cela forme une nature, un pays, où la critique circule, a ses repères.

La première semaine de la quarantième année reçoit donc les visites du fameux diable. Le 5 octobre est agité de pressentiments. « Mauvaise nuit. Hier couché à une heure et demie du matin. Lilith (une sœur de Mephisto) me persécute. Tentations. Rimé une chansonnette priapique *Bacchante et Satyre* ». Après la chansonnette priapique voici la chaste contre-partie, l'image d'Egérie, qui lui a remis comme un doux reproche cette pièce de Milnes, que j'ai citée tout à l'heure, et qu'il se met à traduire. Cette poésie, le beau temps, le ciel bleu, dissipent la sensualité. « Mon démon et mon bon ange jouent ainsi mon âme aux dés, et me tirent alternativement dans l'un et l'autre sens ». Ce bon ange nous est d'autant plus sympathique qu'il parle le langage du ciel avec l'accent genevois : « Mon incapacité va grandissant, car je babille sans agir, je me blâme sans me réformer, et je m'accuse sans me repentir. En serai-je à l'épicurisme fataliste, par faiblesse morale? » Et le *Journal* de ce soir se termine par un : « Qu'ai-je à faire demain? »

Le diable le sait bien. Ce jour du 6 octobre, la Philine du *Journal* a pris décidément les manières de la Philine de *Wilhelm Meister.* Elle vient voir Amiel chez lui. Il saute le pas.

Désillusion. « En dernière analyse (comme s'il y avait jamais chez Amiel une dernière analyse!) je suis stupéfait de l'insignifiance relative de ce plaisir dont on fait tant de bruit.

Je commence même à comprendre ce qui me dépassait, c'est-à-dire comment, avec des femmes à choix, les voluptueux cherchent parfois autre chose ».

Détournons-nous des autres choses, et reconnaissons que de la chose qui n'est pas autre, Amiel n'a pas du tout la vocation. Ou qu'il ne l'a plus, car on commence par un complexe de possibles où toutes les vocations sont contenues, et d'où le hasard du dehors et l'appel du dedans contribuent ensemble, indiscernablement, à isoler et à conserver la bonne. La bonne vocation chez Amiel, c'est la vocation de l'intelligence. L'excitation relative du 6 octobre 1860 produit en lui de la pensée. « L'intérêt vif de l'expérience est essentiellement intellectuel; je puis enfin raisonner sur la femme, sciemment.... Je vois le sexe entier avec le calme d'un mari... La jolie veuve a été comme je l'attendais; et je puis encore mieux me mettre à la place d'une femme. C'est tout profit ».

Hélas! rien n'est tout profit. Amiel ne paraît avoir que peu ou point recommencé l'expérience. Le 11, Philine revient le voir. Il lui donne des poésies à recopier, a préparé une collation. C'est tout. Et c'est trop. En sortant, rencontre dans l'escalier. Je ne sais s'il y a au bas de cet escalier, dans la maison de la rue des Chanoines, le terrible concierge du *Presbytère*. Mais, avec ou sans concierge, l'escalier, c'est ce qui conduit vers Genève le grenier du philosophe. Genève bavarde. Quand Tartarin a envoyé à Bravida la peau du lion aveugle, il passe à Tarascon pour avoir occis des douzaines, des centaines de fauves. Depuis que Philine a été vue dans l'escalier d'Amiel, qu'on les rencontre qui se promènent à la Prairie, le professeur est réputé le Lovelace de la ville haute. Un siècle avant, il eût été mandé au Consistoire et admonesté.

***

Mais, comme il est ordinaire en matière amiéline, voici que de Faust, ou du Petit Faust, nous allons à Panurge. L'événement du 6 octobre a, dans l'ordre du jour de cette assemblée parlementaire qu'est le cerveau d'Amiel, fait passer à l'urgence cette question : mariage. Philine la pose, sans insister encore. Et la conscience, tous les plans de conscience, et psycholo-

gique, et morale, d'Amiel, la posent, vont la poser interminablement pendant dix ans, les dix ans qui le séparent de la cinquantaine. Philine est veuve, elle est libre, elle voyage. Elle se partage entre Genève, l'Allemagne, Paris. Mais, Philine appartient à une famille sur laquelle Genève trouve à gloser. Philine a un passé. « Je puis tout pardonner, mais le monde ne pardonne rien. Madeleine par exemple a pu devenir une sainte au ciel, mais elle n'eût pu être présentée dans un salon de Rome ». Amiel vit dans la Rome calviniste, dans le haut, dans la Cour Saint-Pierre, presque au Vatican. Je tire ces lignes d'un long monologue qui est de 1871. Amiel a hésité dix ans, combattu dix ans.

Ce n'est pas Amiel seul qui épouserait Philine, mais aussi la famille d'Amiel. Évidemment la famille voudrait qu'il se mariât. Ces dames demandent une belle-sœur. C'est à table qu'on annonce d'ordinaire à Amiel les mariages des amis et connaissances, et sur un ton... Le silence du philosophe, alors, plaide coupable. Mais d'autre part la famille rejette Philine. Elle dresse contre Philine une muraille unanime, infranchissable. Et l'Université, l'opinion! Pour épouser Philine, il faudrait qu'Amiel quittât Genève, se refît une carrière, qui sait? qu'il se fît, comme Cherbuliez en une circonstance pas tellement différente, naturaliser Français, qu'au moins il allât vivre chez le « peuple du *On* ».

Pourquoi pas, d'ailleurs? C'est un des collègues d'Amiel à l'Université de Genève qui écrira la *Seconde vie de Michel Tessier*, — Édouard Rod. Des secondes vies de ce genre il y en a dans la chronique genevoise, dans le roman genevois. Précisément, l'automne où Amiel sortait de son ignorance sexuelle, Scherer sortait de Genève, allait s'établir à Versailles. Il ne connaissait peut-être pas l'affaire Philine. Mais il collaborait inconsciemment avec Philine. Il engageait Amiel à l'imiter, à tenter, comme Marc Monnier et lui, la chance de Paris. Non, tout de même. Voilà le verre grossissant qui nous fait voir à vif le danger que courait Amiel à se déraciner. Si, à trente-neuf ans, il n'est pas trop tard pour connaître l'amour ou le demi-amour physique, il est certainement trop tard pour aller à Paris. Il eût déjà été trop tard à son retour d'Allemagne. Et le Journal! Voyez-vous le Journal tenu à

Paris? Le tutu-panpan de Buisson! Cette même année 1860 la même question se pose pour Mistral, après le triomphe de *Mireille* l'année précédente. Il l'a résolue avec bon sens. Le tutu-panpan est resté en Arles.

Vau mai, à Cadoulivo,
Rire en manjant d'oulivo
Que mau-traire à Paris
En manjant di perdrix.

En Provence l'olive de Cadolive! A Genève l'olive mûre du philosophe, celle de Marc-Aurèle! Voilà les belles vocations, les clairs et droits appels de Dieu.

Et puisque Genève ne veut pas de Philine, résignons-nous, pour sauver la mission d'Amiel, à n'en vouloir pas, nous non plus. Autrement elle lui eût convenu autant qu'une autre, ou mieux. En 1869 Amiel déménage. Et voilà une grosse, très grosse affaire. Il est resté vingt ans rue des Chanoines, et il s'en va rue des Belles-Filles (toutes deux ont reçu depuis les noms plus genevois de rue Calvin et rue Étienne-Dumont). C'est Philine, d'ailleurs joyeuse de lui voir quitter le voisinage de sa sœur, qui lui a trouvé un appartement, qui fait toutes les courses, se débrouille en tout. Elle deviendrait une femme parfaite. Je songe à madame Merriman et au père Hyacinthe. Mais,... Mais... (Amiel est né sous l'étoile de cette conjonction, qui empêche toute autre).

Mais — Philine est terriblement variable. Et cela, Amiel ne peut le supporter, prévoit qu'il le supporterait de moins en moins. A certains moments, elle fait sa « tête de fer » et on doit croire qu'une fois mariée la tête deviendrait d'acier trempé. Il est d'ailleurs curieux que ces jours coïncident avec ceux où Amiel serait tenté de dire oui, et de braver les dents de Genève. « Elle a le diable au corps pour toujours, rompre au moment de nouer ». Un bon diable, qui défend le *Journal*.

Et puis la femme n'est pas plus menteuse que l'homme. Mais on n'est jamais qu'à moitié véridique, et la moitié de vérité de l'homme, la moitié de vérité de la femme, ne coïncident pas toujours. Quand Philine lui dit ce qu'elle croit qu'il est bon qu'il croie, au lieu de lui dire ce qu'il croit qui est, il

déplore de la trouver menteuse. « J'ai toujours agi comme si la femme était la constance, la loyauté, la fidélité, la tendresse ». Le jour où il rencontrerait la moins folle femme du monde, il la voudrait sage, et Louis XI disait qu'il n'y en a point. Au contraire, la femme est bien « la désolation du sage et le tourment de l'homme occupé ». Faguet l'appellera un animal chronophage. Mais Amiel nourrit en lui un démon aussi chronophage! Il est vrai que ce démon dépose un cône de déjection, un produit de démolition, qui appartient au relief terrestre au même titre que les formations volcaniques du lyrisme ou les épaisseurs neptuniennes du roman : le *Journal.*

Voilà, si l'on veut, du comique. Mais, chez Amiel, toujours le moindre renversement de la vapeur, un changement d'éclairage, font passer du ridicule au tragique, du comique au cosmique. Dans une *Colère de Samson* calviniste, le grand bûcher s'allume :

> Tout, actes, paroles, silence, excuses, remontrances, tout nuit à qui est sur la mauvaise pente, à qui n'est plus en cour, ou est en voie de disgrâce. L'amour est l'inverse de la justice; il est toujours prodigue ou ingrat. Quand on perd la faveur, il ne faut pas essayer de la mériter : peine inutile! La faveur est fortuite, et veut l'être; car le mérite l'inquiète et l'indignité du favori la flatte, en glorifiant sa toute-puissance... C'est parce qu'il est averti que l'homme est magnanime. Chaque homme aimant recommence le trait d'Alexandre, et boit le breuvage qu'on lui a dénoncé, plutôt que de soupçonner la main qui le lui tend.

Cela dure ainsi dix ans. On se revoit après des voyages. On séjourne, en été, dans le même village de la montagne vaudoise. On s'écrit beaucoup. Amiel a reçu plusieurs centaines de lettres de Philine. Il les recopie dans le *Journal*, et, selon sa manie, les met parfois en vers fâcheux.

Elle aime. Elle aime un homme qui est bon, qui lui a fait beaucoup de bien, qui a été son guide, un peu prêcheur, qui l'a sauvée de la vie d'aventures, un homme qui n'est jamais las de parler, et dont le menu bavardage serait à une femme une camaraderie et une garantie. Elle l'aime parce qu'elle l'admire. Mais aussi, et surtout, et sans bassesse, et sans trop le dire, elle voudrait être épousée. « Porter votre nom, ce nom que

je préfère à tous les noms de la terre! Il n'y aurait pas de femme plus fière, plus heureuse, plus transportée que moi, ni plus reconnaissante. Et comme je vous ferais racheter le temps perdu ! » Elle sait qu'elle n'est pas la seule. Il y a Egérie, qui a conservé pieusement un gilet de velours bleu qu'Amiel portait à Berlin, et dont elle échangera à Philine une moitié pour une des cravates de l'aimé. Il y a Uranie. Il y a Seriosa. Notez que la journée du 6 octobre n'a pas eu et n'aura jamais de lendemain. Et pourtant l'amour est là. L'amour brûle le papier des lettres de Philine. Mais l'amour du mariage est visible lui aussi, et plus évidemment que le mariage d'amour. Cet amour du mariage, tel qu'il l'aperçoit sans peine chez Philine, contribue à modérer la température sentimentale d'Amiel.

Il faut se décider. En 1871 Amiel atteint son demi-siècle. Pour cet anniversaire, pour ce tournant de la vie, Amiel et Philine passeront quelques jours à Vitznau, sur le lac de Lucerne. Le rendez-vous est organisé par Philine, presque au corps défendant d'Amiel. Ce 27 septembre, il est arrivé de la veille. Philine est là, avec une amie, Madrina. Egérie lui a envoyé, le matin même, en signe d'espoir, une bague d'opale. Deux bouquets des dernières fleurs d'automne, des photographies, un *lecteur* en bois sculpté; voilà les dons qu'Amiel trouve sur sa table pour son anniversaire de naissance. Le jour s'exhale en musique parfaite, « couronné de verveine et de roses. Il me laissera un long et doux souvenir ». On se promène sur un petit promontoire vert et ombragé, près de Weggis. Il devient dans le *Journal* le Cap des Rêveries : un beau nom de paysage lunaire.

Ou le cap d'où se détache pour le philosophe, ce jour des cinquante ans, la barque sentimentale chargée, dans le tableau de Gleyre, de ce que l'on appelle les Illusions perdues? Il y a un banc sous un grand noyer, entouré de figuiers naissants. Il est fait pour la bergère et le berger. La bergère est en basquine de velours noir et en chapeau de paille, le professeur berger porte pour épargner son cerveau un parasol doublé de vert. O albums de Töpffer! Au retour de la promenade Philine le quitte sans le quitter, car elle se met à lui écrire.

A l'hôtel leurs chambres sont voisines : sans doute la lettre n'a qu'à passer sous une porte.

Je suis votre ouvrage, votre bien, votre chose. Je vous appartiens corps et âme, cœur et volonté. Je vous serai fidèle jusqu'à la mort. Depuis douze ans vous êtes l'intérêt, le centre, le motif et la substance de ma vie. Je donnerais tout ce que j'ai, je donnerais encore dix ans, vingt ans de souffrance et de martyre pour que vous soyez heureux. En quelque qualité qu'il me fût donné de vivre auprès de vous, comme infirmière, comme secrétaire, comme lectrice, comme servante, pourvu que je puisse vous voir, vous entendre, vous soigner, vous entendre, mon cœur serait content.

Mais elle s'en va, pour ne pas compliquer sa vie, ajoutant : « Le mieux serait que je mourusse vite. Je reposerai à Clarens, puisque c'est la terre où vous reposerez ». Quant à lui, elle lui conseille de se marier dans l'année. Sans la compter, il y a trois candidates possibles : Egérie, mais santé!), Seriosa (mais complications budgétaires!) (Uranie (à éviter : l'aime trop et ne peut être son épouse). Quant à elle, elle mourra de chagrin, elle voudrait que ce fût dans ses bras. Elle désire dormir dans le même cimetière, « car je ne comprends pas le ciel même sans vous ». C'est le vers de Lamartine, sauf le pronom. Mais il ne tiendrait, ce soir-là, qu'à Amiel, de permettre à Philine le même pronom qu'à Graziella.

De la porte sous laquelle cette lettre a passé, un seul des deux verrous est mis. Et ce n'est pas celui de Philine. « Je pourrais tirer ce verrou, écrit Amiel de l'autre côté de la porte; je sais qu'il y aurait des transports d'allégresse. Et cependant je ne le tirerai point. Pourquoi? parce qu'une voix qui m'est chère m'a dit : « Non, je vous en prie, au nom de ma faiblesse! » Une faiblesse, oui, qui n'a pas eu la force de mettre son verrou, à elle... Il est dix heures vingt du soir. A minuit Amiel entrera dans le premier jour de sa cinquantième année.

Le verrou tiré, la faiblesse vaincrait. L'échange des épées de *Hamlet* s'accomplirait. Le sexe faible deviendrait celui d'Amiel, dans la mesure où il ne l'est pas déjà. Et la chambre de Philine prendrait pour toujours figure de chambre conjugale. Le demi-siècle de célibat tomberait. Voilà ce que dit le minuit profond du 27 septembre.

« Que de fois, écrit le lendemain Amiel, j'ai été tenté de

prononcer le *Quos ego*, et de partir pour l'Italie avec Philine, en abandonnant toute mon ancienne existence et en commençant la carrière cosmopolite! » Mais voilà! l'acte libre c'est l'acte irrévocable, c'est le déclenchement d'un déterminisme qui donnera des effets sans arrêt, le verrou tiré ne peut plus se remettre. « Toute partie qu'on ne joue qu'une fois et qui n'a pas de seconde manche m'effraie ». Parce qu'Amiel ne veut pas jouer la partie, Philine a perdu la sienne.

Elle n'a plus qu'à partir. Le surlendemain, après bien des larmes et même un début de crise nerveuse, Amiel la conduit jusqu'à Lucerne. Le coup de sifflet du train de Zurich, qui emporte Philine vers l'Allemagne, donne à celui qui reste une impression sinistre. Il erre sur les quais du lac, puis sous les arcades de l'église catholique, dans les allées de tombeaux.

Quand j'ai voulu entrer dans l'église, où résonnait un jeu d'orgues solennel, j'ai trouvé la porte fermée; alors je ne sais quelles images lugubres se sont mises à défiler devant ma fantaisie ébranlée. Il me semblait rôder, comme Faust, autour de la maison de prière, où l'office des trépassés se célébrait sur le cercueil de Marguerite morte et sauvée. Je songeais à la lutte des bons et des mauvais anges, de Dieu et de Satan. Je devinais en outre l'horreur des maux irréparables, le fouet du remords, le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point. J'entrevoyais aussi la cruauté de la faiblesse et la coulpe de la douceur.

Deux jours accablés de doute et de remords, de *Que faire*? devant deux roses et une branche de romarin que lui a laissées l'amie. Il y a à l'hôtel un peintre parisien. Amiel se distrait en jouant aux dames avec lui, et même en causant philosophie. La philosophie d'un Parisien? Quand Louis XIV apprit la déception d'Oudenarde et la retraite de son petit-fils, il se contint autant qu'il put, comme il en avait l'habitude, mais, apercevant un valet qui desservait et qui dérobait un biscuit, il lui courut sus enflammé de colère, et lui cassa sa canne sur le dos. Les Français, qui sont en train de payer leurs premiers milliards à l'Allemagne, payeront encore les frais de la guerre du philosophe contre lui-même. Le Parisien réfute Hegel! Il explique au Genevois que le protestantisme n'est pas une religion! Attends, mon ami! Le *Journal* d'après-souper se termine par une page de fureur contre l'esprit français,

contre le peuple de l'apparence et du faux plaqué, ces logiciens, absolus comme l'ignorance, qui ne comprennent rien « que le noir et le blanc, le oui et le non, omettent ainsi toutes les couleurs d'une part et d'autre part tous les degrés intermédiaires entre l'affirmation et la négation... Leur casier de catégories est d'une simplicité sauvage. La punition c'est qu'ils ne se jugent pas et sont farcis de préjugés, malgré leur incrédulité railleuse. Esprits mutinés, ils se prennent pour des esprits libres. Spirituels si l'on veut, mais bornés au dernier point. Ils vivent de rengaines toutes faites, et si Montégut appelle cette infirmité de l'idéalisme, c'est qu'il convient de dorer la pilule à un peuple qui n'aime que les fictions flatteuses et qui a peur de la vérité. » Comme disait Sarcey, qui tenait le précepte du docteur Blanche : « Quand ils sont dans cet état, il ne faut pas les contrarier. »

***

Le lac de Lucerne, c'est la plaque tournante des routes de l'Europe. Ce fut celle des routes d'Amiel. Le oui qui l'eût lié à Philine n'est pas sorti, le verrou qu'il l'en séparait n'a pas été tiré. Il n'a pas franchi le Rubicon. Il n'a pas marché vers l'Italie, où Egérie, la délicate et la résignée, était partie en envoyant la bague symbolique, où sans doute elle attendait le couple. Certes Amiel fit intervenir ici dans sa longue analyse son incapacité de vouloir, son refus de choisir, sa peur de s'engager, son horreur de l'irrévocable, son hyperbole de neutralité. Mais un autre obstacle est là, positif et précis.

Comme, dans la *Pharsale*, la figure de Rome se lève devant César, l'image de Genève s'est dressée devant Amiel. Genève, dont les portes fermées avaient repoussé l'auteur des *Confessions*, a gardé et lié celui du *Journal*.

Ce n'est pas en vain qu'Amiel a donné à son amie le nom de l'actrice joyeuse et vagabonde de *Wilhelm Meister*. La femme rejetée par son milieu et son passé, habituée à la vie cosmopolite, s'offrait à lui comme un appel de la route. Quelle vie eût-il vécu, dans la fraction de son nouveau demi-siècle? Celle des pensions de famille italiennes et alle-

mandes? Sa gorge rendait nécessaires des soins de santé au soleil, le Midi, où il passa plus tard un seul hiver, l'Algérie, l'Égypte, où il rêva d'aller, et dont ses commensaux de Vitznau, cet automne de 1871, atteints un peu comme lui, discutent, pour les avoir éprouvés, les mérites comparés? Le mariage eût probablement prolongé sa vie, que le climat de Genève abrégea. Mais que fût devenu le *Journal*? Ce document était-il fait pour voyager de pension en pension dans les malles? Quelle eût été sa place dans la vie conjugale? Tolstoï, à la fin, était obligé d'avoir deux journaux, le Journal intime, que sa femme recopiait sur ses notes, et le Journal secret, que son fils appelle le journal des bottes, parce que Tolstoï, pour le soustraire à la comtesse, le cachait dans sa chaussure.

La Genève serrée, contrainte, métropolitaine, ou mieux acropolitaine, a pour déléguée l'autre amie, la puritaine, celle qu'Amiel appelle Calvinia, ou Seriosa, créature vouée à la porte étroite, ombre animée et pure de Saint-Pierre, Fanny Mercier. Il s'est souvenu de cette objurgation solennelle, où Seriosa parlait comme la voix exacte de la ville haute, « prononçant que l'entrée dans la vie errante serait pour moi la clôture de toute activité utile ».

Le motif de son refus, Amiel se l'avoue d'ailleurs avec précision. Genève, sous sa figure la plus sèche, la plus positive, la plus digne de figurer dans *Guerre civile* du voisin de Ferney « Je crois bien qu'en venant je me proposais de faire du 27 autre chose que je ne l'ai fait. J'avais une seconde intention, qui a reculé à la minute décisive, devant quoi? devant la peur. La peur de quoi? des conséquences. Quelles conséquences? une démission à l'heure inopportune, qui me ferait mal juger et blâmer pour tout le monde, et réjouirait mes ennemis ». Ses ennemis : le recteur, qui déteste, ici comme en France, M. Bergeret, — le *Journal de Genève*, vétéran chevronné de la conspiration du silence, — le concierge Légion, du *Presbytère*, qui prend la tête, les cent têtes de la conspiration inverse, celle du bruit autour des amitiés féminines d'Amiel. On est à quelques jours du 15 octobre. Et Amiel remarque quelque part que le 15 octobre est une grande date de l'année : c'est le jour où change l'horaire des bateaux

et où reprennent les cours académiques. Reprise de cours effroyable, où éclatera comme un coup de tonnerre cette étonnante nouvelle : le professeur de philosophie court les routes de l'Italie avec l'aventurière que vous connaissez, et qu'il a épousée! Un quidam, le signor B.ni, aspire justement à la succession académique d'Amiel : un ancien inspecteur, qui parade dans les congrès cosmopolites (déjà!), qui est radical militant, en outre.

En donnant ma démission à présent, je courrais grand risque d'être blâmé par tous mes collègues (sauf un), et de me voir salué par un article de censure, qui exalterait du même coup mon successeur *éminent* (qui sait si l'on n'ajouterait pas, peut-être sans ironie, un mot de plus, celui de *dévoué*). Ainsi, par une rencontre bizarre, le dévouement de fait que j'ai montré depuis et pendant vingt et un ans serait oublié en un jour, et ce serait un passant, qui avait tué l'enseignement de l'histoire à notre Faculté, qui récolterait les remerciements! Les républiques sont ingrates, les journalistes indifférents, les collègues distraits et la destinée burlesque.

ALBERT THIBAUDET

(*A suivre.*)

LES ASSURANCES SOCIALES

Une mortalité générale réduite d'un tiers[1], grâce à l'assurance maladie, une mortalité infantile considérablement diminuée, grâce à l'assurance maternité, notre classe ouvrière garantie d'un minimum de revenu en cas d'invalidité ou sur ses vieux jours, et, par surcroît, une main d'œuvre moins nerveuse, plus calme, plus raisonnable, d'un meilleur rendement, tels sont les avantages à attendre d'une prochaine organisation des assurances sociales dans notre pays et de l'application de la loi du 5 avril 1928 à partir du 5 février 1930.

***

Toute personne employant des salariés, hommes ou femmes jeunes ou vieux, mais âgés de moins de soixante ans et ne bénéficiant pas d'un salaire annuel supérieur à 15 000 francs, si le salarié est célibataire, 18 000 francs s'il est marié, devra adresser à l'administration de l'assurance sociale représentée par l'Office départemental (et parfois interdépartemental), une déclaration donnant, sur le salarié occupé, les renseignements nécessaires pour son inscription, — les textes parlent d'immatriculation — sur les listes d'assurés. Cette formalité est obligatoire pour tous les patrons; à négliger de l'accom-

1. *Mortalité par 10 000 habitants.*

	France.	Allemagne.
1921.	177	141
1927.	174	120

H. Brunle, Mortalité en France et à l'étranger. *Bulletin de la Statistique Générale de la France*, janvier-mars 1929, p. 218.

plir on encourt une amende, légère il est vrai, de 5 à 15 francs, pour chaque nom oublié. Ces déclarations seront reçues à partir du 5 décembre prochain et jusqu'au 5 février 1930. A cette dernière date tous les assurés devront être pourvus par les soins de l'Office départemental d'une carte fixant leur état-civil, en quelque sorte, vis-à-vis de l'assurance (date, lieu de naissance, nationalité, situation de famille, profession, domicile, etc., etc.) et donnant à chaque assuré un numéro matricule destiné à permettre d'inscrire facilement et rapidement à son compte les versements obligatoires.

Pour les individus ayant un revenu supérieur à 15 000 ou 18 000 francs, la loi prévoit sans doute aussi une assurance; mais elle est facultative, abandonnée à l'initiative des intéressés eux-mêmes, qui trouveraient dans les mairies les documents et renseignements nécessaires, pour contracter l'assurance librement choisie par eux.

Notre législation récente mérite surtout l'attention par son organisation de l'assurance obligatoire, qui nous retiendra désormais.

***

Moyennant un prélèvement de 10 p. 100 du montant du salaire, les salariés français ou étrangers (s'ils résident en France) sont assurés contre la maladie, le décès, l'invalidité, la vieillesse. La maternité est assimilée à la maladie. Le chômage n'est pas assuré. Notre loi se borne à conserver au chômeur ses droits dans les autres assurances pendant la durée du chômage en versant à sa place les cotisations nécessaires.

Cette prime de 10 p. 100 doit être acquittée par moitié par les patrons, par moitié par les salariés. La part de l'ouvrier est retenue par l'employeur obligatoirement lors du paiement du salaire. Et c'est l'employeur qui a la charge d'en faire tenir le montant à l'Office départemental chaque mois, dans les dix premiers jours du mois (et plus rarement par trimestre, notamment s'il s'agit d'ouvriers agricoles à l'année). Divers modes de règlements sont prévus : chèques, timbres et vignettes, versement à la poste. En fait, dans les grandes

usines, au moyen d'un simple papier carbone, on établit en double la liste de paie, et, dans une colonne supplémentaire, on inscrit le montant des sommes retenues au titre de l'assurance. Soit une liste de paie se totalisant par 3 millions, la retenue sur les salaires (5 p. 100) atteint 150 000 francs. Le patron ajoute même somme; et envoie 300 000 francs à l'Office départemental.

Il est certes des cas où le problème est moins simple : journaliers, travailleurs intermittents, travailleurs à domicile, tâcherons, salariés vivant de pourboires. Le règlement d'administration publique a prévu ces diverses hypothèses et prescrit des versements par l'apposition de timbres sur des bordereaux de salaires adressés à l'office départemental. On ne saurait dissimuler que l'application pratique de l'assurance sera, dans ce domaine, assez délicate, parfois impossible. Les mœurs se chargeront ici de mettre au point les textes impuissants en face de situations aussi diverses et aussi complexes, et qui restent heureusement la rare exception. La statistique, qui sait tout, ne révélerait pas beaucoup plus de quelques centaines de mille de ces assurés susceptibles d'alimenter la catégorie des insoumis.

En fait, sur les 8 millions et demi d'assurés prévus, beaucoup travaillent régulièrement chez un employeur, qui pourra, chaque mois, faire parvenir à l'office départemental la prime d'assurance. Pour simplifier la comptabilité, l'administration, les formalités, un versement trimestriel mériterait sans doute d'être généralisé, dans un très grand nombre de cas. A l'expérience, on entrera sans doute dans cette voie.

***

Mais la cotisation reçue par l'office est une cotisation globale, couvrant l'ensemble des risques : maladie — maternité — décès — invalidité — vieillesse. A chaque risque doit correspondre une prime. Les calculs mathématiques familiers aux actuaires permettent de définir la part de la prime globale devant être affectée à chaque risque. Les travaux préparatoires parlent à ce propos de la « ventilation » de la cotisation. A titre d'exemple nous indiquerons que la coti-

sation de maladie atteindra 3,34 p. 100 du salaire, la cotisation d'invalidité 2 p. 100, la cotisation de vieillesse 4 p. 100, et pour la maternité 0,45 p. 100. Avec beaucoup d'ingéniosité les actuaires du Ministère du Travail ont procédé à l'aide des tables de morbidité, d'invalidité, de mortalité, de survie, dont ils disposaient, à la répartition de la prime de 10 p. 100 en autant de primes distinctes calculées d'après les charges probables de l'assurance des divers risques considérés isolément : maladie, invalidité, etc...

Moyennant cette prime on garantit à l'assuré *malade* les soins médicaux et pharmaceutiques dès le début de la maladie. L'assurance lui paie la moitié de son salaire en cas de maladie dépassant cinq jours à partir du sixième jour. Il touche dans ce cas une indemnité supplémentaire pour charges de famille (0 fr. 50 par jour et par enfant). L'assurance verse pour son compte sa cotisation d'assurance pour la vieillesse pendant la durée de la maladie (plus exactement la fraction de la cotisation, qu'il aurait acquittée, étant bien portant).

Toutefois la maladie prête aux abus. Et l'on invoque souvent ici l'exemple de l'assurance en matière d'accident du travail. Au dire de certains, l'assurance sociale provoquerait des scandales autrement nombreux et difficiles à surprendre que l'assurance des accidents du travail. Mais c'est oublier une disposition capitale de notre loi, disposition que l'Allemagne, habituée depuis longtemps à ce genre d'assurance, se propose de lui emprunter[1]. L'assuré malade supporte lui-même une part assez élevée du montant des frais médicaux et pharmaceutiques. 15 à 20 p. 100 (suivant les caisses) des frais médicaux, 15 p. 100 des frais pharmaceutiques. Tandis que l'ouvrier accidenté du travail est soigné aux frais de la compagnie d'assurance, l'assuré malade le sera dans une large mesure à ses frais. Certes on aperçoit ici des collusions possibles entre assurés et médecins indésirables. Mais notre loi fait de ces pratiques un délit puni de prison. Et chacun sait que, depuis les récentes poursuites intentées en vue de réprimer les abus constatés en matière d'accident du travail, ces abus s'atténuent beaucoup. Le nombre des accidents du travail a même diminué très sensiblement.

1. *Soziale Praxis*, 1928, p. 14.

En tout cas l'assurance maladie a fait ici très sagement application d'un principe classique en matière d'assurance : lorsque l'assuré peut provoquer lui-même la réalisation du risque assuré, l'indemnité, en cas de sinistre, n'égale jamais le montant du sinistre. Ici l'assuré paiera médecin et pharmacien (15 à 20 p. 100). L'on peut fonder beaucoup d'espoir sur cette disposition très sage.

Les soins médicaux et pharmaceutiques sont donnés, dans les mêmes conditions, non seulement à l'assuré lui-même, mais encore à sa famille (femme, enfants âgés de moins de 16 ans), sans que l'assuré marié, père de famille, ait à verser de ce chef une cotisation supplémentaire.

La *maternité* est assimilée à la maladie. L'ouvrière salariée a droit aux soins gratuits, à une indemnité égale à la moitié de son salaire pendant six semaines avant et six semaines après l'accouchement, à condition de cesser tout travail rémunéré. Elle touche encore pendant douze mois des primes d'allaitement ou des bons de lait (si elle ne peut allaiter complètement son enfant) à condition de fréquenter régulièrement les consultations maternelles. MM. Strauss et Merlin attendent de ces dispositions une forte réduction de la mortalité infantile en France, la plus élevée des grands pays d'Europe.

La femme non assurée d'un assuré obligatoire a droit elle aussi aux soins en cas de maternité. Mais elle ne bénéficie ni de l'indemnité en argent, ni de la prime d'allaitement.

En cas de *décès* de l'assuré, l'époux survivant, les enfants, ou les ascendants, qui étaient à la charge de l'assuré au moment du décès, touchent, une fois pour toutes, un capital égal à 20 p. 100 du salaire de l'ouvrier décédé, ce capital ne pouvant en aucun cas être inférieur à 1000 francs.

Mais c'est dans le domaine de l'*invalidité* que notre législation apporte les innovations les plus décisives. Jusqu'ici — sauf dans l'hypothèse de l'accident du travail — l'ouvrier devenu invalide tombait à la charge des siens ou de l'assistance. Les lois de 1905 et de 1910 sont tout à fait insuffisantes. Désormais l'invalide aura droit à une pension égale à 40 p. 100 de son salaire. Et par invalide on entend tout ouvrier ayant perdu au moins 66 p. 100 de sa capacité de tra-

vail. Sans doute, dès le début de l'application de la loi de 1928, il ne sera pas possible d'accorder aux premiers invalides, n'ayant effectué que de faibles versements, une pension aussi élevée; on ne peut davantage la promettre indifféremment aux assurés jeunes et aux assurés déjà âgés. La loi fixe ici des règles assez complexes. Pour avoir droit à la pension normale de 40 p. 100 du salaire, l'assuré doit être entré dans l'assurance à un âge inférieur à trente ans, avoir versé pendant deux ans. S'il est âgé de plus de trente ans, la pension normale est réduite d'un trentième par année ou fraction d'année d'âge comprise entre trente ans et l'âge d'entrée. Il ne s'agit pas ici, à la différence de l'allocation au décès, d'un paiement en capital, fait une fois pour toutes, mais d'une rente viagère servie à l'invalide jusqu'à la fin de ses jours. Il y a, ici, un progrès considérable. Mais la cotisation est d'une grandeur symétrique : 2 p. 100 du salaire. Pour une masse de salaires de 55 milliards, cette cotisation représente une rentrée de 1 100 millions par an.

Il va de soi, qu'en cas de retour à la santé, l'invalide cesse d'avoir droit à sa pension. Des visites médicales sont prévues, analogues à celles qu'on impose aux pensionnés de guerre, pour éviter les abus.

Quant à l'assuré devenu *vieux*, il touche une retraite analogue à la retraite d'invalidité : 40 p. 100 de son salaire. Il y a droit à l'âge de soixante ans, avec faculté d'anticiper la liquidation (dès l'âge de 55 ans) ou de la différer (jusqu'à l'âge de 65 ans).

Cette assurance, comme l'assurance invalidité, repose sur le principe de la capitalisation des versements. Elle fonctionne comme l'assurance ordinaire, sur la vie. Les primes sont calculées comme des primes d'assurance sur la vie. Toutefois les assurés déjà âgés au moment de l'entrée en application de la loi ne sauraient constituer par leurs versements des pensions normales. Et pendant toute une période, qualifiée de période transitoire, les ouvriers devenus vieux bénéficieront des pensions réduites. La pension normale de 40 p. 100 du salaire est constituée en principe en vertu des règles mathématiques de l'assurance par 30 versements effectués à partir de l'âge de trente ans. Les assurés âgés de plus de trente ans

bénéficieront d'une pension normale de 40 p. 100 du salaire, mais réduite d'autant de trentièmes, qu'ils comptent d'années en plus de 30 au moment de leur entrée dans l'assurance. Soit un assuré âgé de quarante ans. Il aura droit, à soixante ans, à une pension égale à 40 p. 100 de son salaire, diminuée des 10 trentièmes du montant ainsi trouvé.

Toutefois la pension ne peut en aucun cas être inférieure à 600 francs par an. Au moment de l'entrée en application de la loi, les assurés âgés de cinquante-cinq à soixante ans conservent le droit d'opter entre la retraite de la loi de 1910 et la retraite de la nouvelle loi. Sur ce point les textes manquent d'ailleurs un peu de clarté.

Tels sont les avantages promis aux assurés. Après revision minutieuse des calculs, on peut affirmer que la promesse sera tenue.

***

Le budget de l'assurance sociale est un budget d'importance. Quoique beaucoup plus modeste que les budgets analogues britanniques ou allemand[1], il atteint pourtant près de 6 milliards.

Les cotisations de 10 p. 100 du salaire représentent au moins 5 500 millions de francs. Et l'État, le département, les communes versent au budget de l'assurance la moitié des économies que l'application de la loi de 1928 permet à l'assistance publique de réaliser. Car, cela va de soi, on ne saurait bénéficier à la fois de l'assistance médicale par exemple et de l'assurance. Ces économies peuvent être évaluées au total à 784 millions et la moitié, destinée à alimenter le budget de l'assurance, à 392. Nous avons ici procédé à de nouvelles évaluations, basées sur des données plus récentes que celles ayant servi aux données anciennes des travaux préparatoires (Rapports Chauveau 1925-1926, 1927. Avis Pasquet). Et l'on peut majorer les chiffres admis de plus de100 millions de francs. Ainsi trouvons-nous 392 millions.

Le projet dit « rectificatif » déposé sur le bureau du Sénat

1. Les cotisations d'assurance sociale atteignent en Allemagne 3 milliards de marks (18 milliards de francs) en 1927. Il faut y joindre en 1928 les cotisations d'assurance chômage : 2 p. 100 du salaire. Les statistiques de 1928 n'ont pas encore paru.

le 19 mars 1929 envisage le versement au budget de l'assurance de l'intégralité des économies réalisées par l'État sur ses dépenses d'assistance : 784 millions par conséquent

Ce budget, assez coquet en somme, sera géré par les *caisses d'assurance* qui restent à créer dans l'ensemble de nos départements (Alsace et Lorraine exceptées). Les sociétés de secours mutuel, les sociétés mutuelles agricoles, les syndicats sont appelés à jouer un rôle prépondérant dans la création de ces caisses. Dès maintenant le Journal Officiel permet de saisir la hâte avec laquelle la mutualité française se propose de participer à la création des caisses qualifiées par les textes de caisses primaires, c'est-à-dire des caisses, qui toucheront les cotisations afférentes aux risques qu'elles garantissent et qui serviront aux assurés, en cas de « sinistre », les prestations promises par la loi. Ces caisses primaires succèderont très souvent à des sociétés de secours mutuel fondées en ce moment même en assez grand nombre.

Dans ce domaine, on peut distinguer deux catégories de caisses, deux espèces en quelque sorte au sens de ce terme en botanique : les caisses dites de répartition — les caisses de capitalisation. En langage plus clair et moins barbare, on fera face aux dépenses de maladie, de maternité, aux allocations aux décès à l'aide des cotisations versées chaque année : on répartira entre les assurés malades ou entre les ayants-droits des décédés, les sommes ou les soins promis par l'assurance. La recette devra chaque année faire équilibre à la dépense.

Au contraire, dans le domaine de l'invalidité, de la vieillesse, les versements seront capitalisés : par le jeu de l'intérêt composé, on formera les capitaux nécessaires au service des rentes. Des caisses de capitalisation vieillesse et invalidité garantiront ces deux risques. La Caisse Nationale des Retraites est ici, en vertu du « rectificatif », appelée à jouer un rôle prépondérant.

Ces caisses pourront être fondées par les assurés — mais la loi prévoit aussi une caisse administrative par département, la caisse départementale. Et les patrons peuvent obtenir le maintien des caisses fondées par eux antérieurement à la loi et déjà en cours de bon fonctionnement.

Ces caisses auront à leur tête un directeur, qui sera la clef de voûte du système. Ce directeur sera nommé par le conseil d'administration de la caisse.

Car ces caisses sont dirigées, gérées par des conseils d'administration composés d'assurés, de patrons, et de praticiens (médecins, pharmaciens). La composition de ces conseils d'administration, où les assurés dominent, a été l'objet de critiques répétées de la part des patrons, qui réclament un nombre de mandats d'administrateurs correspondant à l'importance de leurs versements. Le projet de loi « rectificatif » leur donne satisfaction sur ce point, en leur accordant le même nombre de mandats qu'aux assurés eux-mêmes. La formule de la Confédération générale du travail : « l'assurance aux assurés », inspirait aux patrons des inquiétudes. Car la gérance de sommes aussi élevées exige de réelles compétences. Mais c'est justement pourquoi, en Alsace et Lorraine, les patrons pourvus par la loi d'un tiers des mandats au sein des conseils des caisses d'assurance, jouent cependant le rôle primordial dans la gestion de l'assurance. Leur minorité est agissante, leurs avis sont prépondérants. En France cependant mieux vaut, peut-être, assurer la bonne gestion des caisses, en donnant aux patrons au sein des conseils la place qu'appelle leur participation financière : moitié, moitié.

Toutefois, si bien administrées soient-elles, nos caisses peuvent, surtout au début, accuser des déficits. Malgré les précautions prises au sujet du contrôle des caisses par des inspecteurs spécialistes, par les offices départementaux, par les agents du ministère des Finances (receveurs des finances notamment), des déficits restent possibles. Toute assurance bien organisée suppose l'existence de réserves destinées à faire face aux risques exceptionnels et imprévus, dont les tables font abstraction, puisqu'elles opèrent sur des moyennes. La loi de 1928, pour donner satisfaction à cette préoccupation et pourvoir à cette nécessité, a superposé aux caisses d'assurance une Caisse Générale de garantie, dont la dénomination permet déjà de présumer le rôle. Des prélèvements opérés sur les cotisations d'assurance ou sur les excédents de recettes des caisses sont destinés à alimenter un fonds de compensation et de garantie géré par la

caisse générale, qui joue le rôle de régulateur de l'équilibre entre les recettes et les dépenses des caisses. La Caisse Générale, notamment, peut consentir aux caisses momentanément déficitaires des avances remboursables. Grâce au fonds de compensation et de garantie, on prétend établir la compensation des déficits de certaines caisses par les excédents des autres; on peut aussi donner à l'assurance sociale cette assise inébranlable, qui dans tous les cas garantit à l'assuré les prestations à lui promises. De là la dénomination de ce fonds : *Fonds de compensation et de garantie.*

Mais l'assurance sociale se distingue de l'assurance ordinaire : les indemnités ne sont pas mathématiquement proportionnelles aux cotisations versées par l'assuré. L'assuré ne verse pas seul le montant des cotisations; les patrons, les collectivités contribuent aux ressources de l'assurance sociale. Dans son fondement l'assurance sociale fait appel aux notions d'intérêt bien compris, de solidarité. Solidarité du patron et du salarié, solidarité des assurés jeunes et des assurés vieux, solidarité des célibataires et des ouvriers mariés, solidarité des assurés à forte et à faible morbidité. La cotisation unique, identique pour tous, 10 p. 100 du salaire, ne profite pas également à tous. Les ouvriers mariés ont plus d'avantages que les célibataires. De même les assurés chargés de famille. Les ouvriers âgés au moment de l'application de la loi bénéficient de pensions minima de vieillesse, d'invalidité, que leurs versements ne suffisent pas à constituer. De là, la création d'un Fonds de majoration et de solidarité destiné à faire face aux dépenses exceptionnelles résultant de ces solutions généreuses édictées au profit des assurés les plus dignes d'intérêt. La Caisse Générale, qui administre le Fonds de compensation et de garantie gère aussi le *Fonds de Majoration et de Solidarité,* alimenté par des prélèvements sur les cotisations et par la contribution des collectivités publiques (État, départements, communes).

Grâce à cet aménagement très ingénieux de l'assurance sociale en France, il sera possible, au départ, d'accorder à tous les assurés des avantages substantiels, qui seront immédiatement appréciés par tous. Il y a là un facteur primordial de succès.

Ce n'est pas à dire que tout soit parfait dans notre loi. Et si le scepticisme parfois intéressé de certains ne nous paraît guère justifié, on doit cependant envisager avec les réserves voulues la mise en marche d'une machine aussi pesante et aussi complexe. Malgré les bonnes volontés, malgré les concours acquis, certaines réflexions s'imposent au sujet du succès de cette grande réforme.

***

Le droit repose sur les mœurs. Une loi consacre-t-elle une coutume, son application est certaine. Mais à dater du XVIIIe siècle, au nom du progrès, nos législations prétendent réformer les mœurs, les améliorer. Elles créent des coutumes nouvelles. Le succès des lois de ce genre dépend alors du milieu où elles doivent être appliquées, de l'attitude des intéressés. Et toute législation, qui manque d'assise, risque de rester lettre morte. A preuve, notre loi de retraites de 1910.

Mais, à cet égard, les temps sont changés. A l'opposition de jadis des socialistes et des syndicats, a succédé une attitude sympathique. Les groupements ouvriers ont approuvé le vote de la loi et désirent aujourd'hui son succès. Au surplus l'une des clefs, en cette matière, manquait dans la loi de 1910. La contribution était obligatoire, sans l'être. Aujourd'hui, à l'instar du fonctionnaire, le salarié de l'industrie, du commerce, de l'agriculture subira une retenue sur ses émoluments au profit de l'assurance sociale.

Dans plusieurs industries déjà nous pratiquons en France avec plein succès l'assurance sociale obligatoire : dans les mines, les carrières, les chemins de fer. Et cette assurance fonctionne à la satisfaction de tous. L'Alsace et la Lorraine nous offrent l'exemple d'assurances sociales très appréciées par les intéressés. L'expérience est faite; elle est favorable. On a donc toutes raisons de penser que la législation récente sera beaucoup mieux accueillie que celle de 1910, critiquée par les socialistes, par les syndicats et par bien des patrons.

La loi de 1928 n'est certes pas couverte de fleurs; mais elle est mieux étudiée, mieux appréciée. Et si des objections sont soulevées, elles ne sont point irréfutables. Celle qui a

le plus de poids à notre égard est même assez rarement produite par les adversaires de notre loi de 1928. Elle vise les frais de gestion et le recrutement du personnel indispensable.

Au dire de ses adversaires, l'assurance sociale encourrait trois critiques essentielles. La nouvelle législation provoquerait la hausse du coût de la vie — en élevant les prix de revient. La cotisation d'assurances équivaut à un nouvel impôt levé sur nos producteurs, — un impôt écrasant venant s'adjoindre aux autres.

L'assurance maladie atteindrait gravement la profession médicale.

Dans l'agriculture, les versements s'opéreront mal. Le « registre de paie » dont la loi impose la tenue est presque une impossibilité. L'agriculture pliera sous la charge.

***

L'assurance sociale serait un facteur de vie plus chère; car la cotisation de 10 p. 100 pèsera intégralement sur l'industrie, le commerce, l'agriculture. L'ouvrier réclamera des augmentations de son salaire correspondant à la retenue d'assurance. Admettons-le. Admettons que les 5 500 millions versés à l'assurance sociale pèseront en entier sur la production. Hypothèse gratuite, discutable, invraisemblable. Mais admettons-le.

Quelle sera, dans ces conditions, l'influence de l'assurance sur les prix? De nombreuses recherches ou, pour parler de façon moderne, de nombreux sondages ont été faits. Interrogeons-nous l'agriculture, l'Union des Agriculteurs de France nous apprend que les frais de main-d'œuvre par hectare de terre labourée sont de 650 francs. Pour une production de 20 quintaux à l'hectare, la cotisation de 10 p. 100 ou 65 francs représente 3 fr. 25, et pour une production de 15 quintaux 4 fr. 40 par quintal. Le quintal de blé vaut 160 francs.

Pour le vin la cotisation représente 4 à 5 francs par hectolitre de vin coté 170 francs à 200 francs l'hectolitre!

Dans l'industrie la part de la main d'œuvre dans le prix de revient est beaucoup moindre que dans l'agriculture. La machine remplace l'ouvrier. En Grande-Bretagne, où les

charges sociales d'assurance sont beaucoup plus lourdes que chez nous, leur incidence sur les prix de revient a fait l'objet d'études très précises. Des maisons ont consenti à dépouiller leur comptabilité en vue de préciser le pourcentage représenté dans le prix de revient par les charges d'assurance sociale. La moyenne est de 0,60 p. 100. Et cette moyenne est obtenue en tenant compte de l'industrie des mines, où la main d'œuvre représente 80 p. 100 du prix de revient. Or, en France, notre population minière bénéficie déjà d'une assurance obligatoire analogue à celle de la nouvelle loi.

Mais faisons mieux, comparons la cotisation globale d'assurance au chiffre d'affaires total de notre pays tel qu'il résulte de l'application de l'impôt sur le chiffre d'affaires (qui épargne cependant l'agriculture). La cotisation représente environ 1,10 p. 100 du chiffre d'affaires. Le renchérissement justifié par la cotisation d'assurance en cas de rejet sur le consommateur de l'intégralité de la cotisation au moyen d'une hausse des prix serait de 1,10 p. 100. L'impôt sur le chiffre d'affaires fixé à 2 p. 100 pour chaque transaction majore autrement les prix de vente!

Au surplus, si l'application de la loi de 1928 devait coïncider avec une politique de dégrèvements fiscaux, une compensation s'établirait entre cotisations d'assurance et réductions d'impôt.

En réalité, à considérer impartialement le problème de l'influence de l'application de la loi de 1928 sur les prix, on ne saurait admettre une influence sensible sur les prix, même si l'intégralité des cotisations est incorporée aux prix de vente.

Un doute cependant subsiste. La nouvelle réforme peut être le prétexte de l'une de ces élévations des prix si fréquentes à notre époque, où la concurrence entre producteurs, détaillants, grossistes et autres, a disparu pour faire place au monopole. Mais le problème cesse d'être économique. Il est gouvernemental.

***

Par contre, l'attitude du *corps médical* à l'égard de la loi de 1928 mérite le plus sérieux examen. Les médecins français

entendent, en leur grande majorité, conserver à leur profession le caractère de profession libérale. Ils envisagent avec méfiance les contrats collectifs passés avec les caisses et destinés à fixer le taux de leurs honoraires. La nouvelle loi annonce un magnifique développement des hôpitaux, sanatoria, établissements de cure les plus divers. Les médecins entendent pouvoir soigner leurs clients assurés dans ces cliniques d'assurance.

Ils sont hostiles à une médecine de caisse, qui transformerait les soins donnés aux assurés en une manière de médecine militaire.

Les médecins exigent, enfin, le respect absolu du secret médical.

Mais la loi de 1928 nous paraît leur donner les plus larges garanties. A l'étranger, en Grande Bretagne, en Allemagne, existe en effet une « médecine de caisse », sommaire, rapide. Lors de la discussion au Sénat, à la Chambre, il y a été fait allusion. A maintes reprises, notre législateur a repudié ces pratiques étrangères. C'est pourquoi notre loi de 1928 a consacré le principe de libre choix du praticien, le principe de la libre fixation de l'honoraire, du paiement du médecin par son client. Les tarifs d'honoraires médicaux que les caisses adopteront après avoir consulté les syndicats médicaux régissent les rapports entre caisses et assurés. Ils sont étrangers aux rapports entre médecins et clients. La caisse ne doit à l'assuré que le remboursement de l'honoraire prévu au tarif. Mais l'assuré est libre de s'adresser à un médecin quelconque, à son médecin, même si ses tarifs sont plus élevés. En ce cas l'assuré supporte la différence entre le tarif de la caisse et l'honoraire qui lui est réclamé. Les praticiens restent donc maîtres de leurs honoraires.

De même la loi prévoit le règlement des honoraires par le client. L'assuré récupère alors auprès de la caisse la part qui doit être supportée par cette dernière.

Les tarifs médicaux sont aujourd'hui assez répandus, les syndicats des médecins sont assez nombreux, pour que les caisses d'assurances puissent sans difficulté obtenir les renseignements nécessaires pour établir leurs tarifs, *qui ne s'imposent nullement aux médecins et aux clients.*

Nous n'apercevons guère qu'un point encore mal défini susceptible de préoccuper le corps médical : les soins à donner dans les cliniques des caisses ou dans les hôpitaux, et autres établissements, pourront-ils l'être par le médecin de l'assuré?

Sur ce point le règlement d'administration publique manque de clarté. Lors de la discussion à la chambre, on avait laissé entrevoir la création de deux départements au sein des hôpitaux : le département gratuit (assistance), le département payant (assurance sociale). Tous les médecins pourraient traiter dans les hôpitaux leurs clients assurés et admis comme malades payants. Sur ce point les médecins pourront et devront obtenir satisfaction. Il faut avouer qu'ils ne l'ont pas encore.

Quant au secret professionnel, la loi, en établissant une commission technique de trois médecins, toutes les fois que des contestations s'élèvent au sujet de l'état du malade, on ne voit pas très bien comment le secret professionnel pourrait n'être pas respecté. En tout cas ce secret professionnel ne pourrait être écorné qu'au profit de magistrats tenus eux-aussi par le secret professionnel. La procédure prévue devant les commissions cantonales ou les tribunaux civils, procédure d'où tout mandataire légal (avoué par exemple) est exclu, paraît donner aux médecins tous apaisements au sujet du respect du secret professionnel.

On est en droit d'espérer qu'un nouvel examen des textes et des solutions très libérales admises par la loi permettront de concilier les exigences du corps médical avec le bon fonctionnement de l'assurance maladie.

A cet égard on ne saurait trop applaudir à la réclamation relative à la création d'un ordre des médecins analogue à l'ordre des avocats. Nos lois sur les pensionnés de guerre, sur les accidents du travail, sur les assurances sociales conseillent de donner promptement satisfaction à ce veu du corps médical, qui, demain, telle l'ancienne corporation du XIIIe siècle, veillera à la bonne renommée, et au bon fonctionnement de la médecine en France.

***

Par contre, dans l'agriculture, la loi se heurtera dans son application à de réelles difficultés. Les textes prescrivent à tout employeur la tenue d'un livre de paie destiné à autoriser le contrôle de l'office et de l'assurance au sujet de l'acquit régulier des cotisations. Nul doute que ces comptabilités ne seront pas tenues ou le seront très imparfaitement. Mieux vaudrait supprimer cette formalité. Elle n'intéresse d'ailleurs que les journaliers. Or le recensement de la population de 1921 en a découvert 550 000 (325 000 ouvriers, 225 000 ouvrières.)

Malgré la collaboration espérée et sollicitée de la mutualité et des syndicats agricoles, on ne saurait escompter ici une stricte application de la loi.

Mais, à notre sens, on doit élargir le problème et se demander si la question de la sécurité du lendemain se pose dans les mêmes termes dans l'agriculture et ailleurs. Dans l'agriculture, la sécurité peut résulter, pour le salarié, de la propriété. Nous voulons dire : l'ouvrier agricole peut devenir propriétaire exploitant. Il n'en va pas de même dans l'industrie, dans le commerce. Le travailleur agricole peut s'élever à la condition de petit propriétaire, s'il dispose de capitaux suffisants.

Sans encourir le reproche de sacrifier l'agriculteur, une politique sociale rationnelle serait admise, à notre sens, à distinguer les mesures d'intérêt social à pratiquer aux champs et à l'usine. *Dans l'agriculture l'effort porterait sur le développement de la petite propriété. A l'usine : l'assurance sociale.* Une loi analogue à la loi Loucheur dans le domaine du logement, une loi destinée par des avances à faible intérêt à transformer nos paysans en petits propriétaires constitue, dans l'agriculture, la véritable forme de l'assurance sociale. Le paysan français aspire à devenir propriétaire. Il ne souhaite pas d'être assuré. Le vrai moyen de le retenir aux champs, c'est de le transformer en propriétaire. Et propriétaire, il est assuré.

Le petit propriétaire devenu vieux ou invalide sera soigné, entretenu par ses enfants. Les conceptions séculaires de nos coutumiers et de nos codes conservent leur place tradition-

nelle dans l'agriculture : la pension de retraite, est servie par l'héritier du bien de famille à ses parents : c'est la pension alimentaire du code civil. De même, en cas de maladie, la situation du paysan logé et nourri sur son petit bien n'est pas la même que celle de l'ouvrier d'usine ou de l'employé.

Et l'on doit se féliciter de voir le projet de loi rectificatif soumis actuellement au Sénat entrer dans cette voie en autorisant les assurés jeunes à réclamer le montant des capitaux formés par leurs versements à l'assurance vieillesse, en vue d'acquérir un petit domaine.

Mais cette mesure resterait insuffisante, si par des avances à faible intérêt, les caisses de crédit agricole ne venaient fournir le complément nécessaire à l'acquisition d'une petite propriété. L'assurance sociale se bornerait ainsi dans l'agriculture à être la préface du développement de la petite propriété paysanne. L'agriculture, loin d'être sacrifiée, serait traitée comme elle le mérite, avec les plus grands égards. Mais il va de soi qu'en devenant petit exploitant, le salarié agricole cesse d'être assuré obligatoire. Et il cesse de l'être; car la propriété se substitue à l'assurance comme facteur de sa sécurité du lendemain. *A l'assurance sociale, nous substituons l'assurance par la propriété.* Cette politique sociale aurait sans doute la préférence de nos paysans.

***

Par contre il est une objection plus sérieuse au succès de notre loi d'assurances. Les nouvelles organisations — offices et caisses — impliquent le recrutement d'un personnel de spécialistes, et d'une élite. Les offices ont déjà un embryon dans toutes les préfectures avec le service existant des retraites ouvrières. Mais quelle ampleur va prendre ce service avec la nouvelle organisation, avec la nécessité d'immatriculer 8 millions et demi d'assurés, de recevoir, de tenir comptabilité des versements d'assurances, d'en « ristourner » le montant pour chaque assuré, pour chaque risque aux caisses primaires intéressées!

De même les caisses d'assurance chargées des services des prestations en nature, en argent devront entretenir avec les assurés, avec les praticiens des relations très délicates.

Les caisses, c'est-à-dire les directeurs de caisse, manieront des fonds considérables : une caisse de maladie, d'invalidité gerera des millions d'abord, des milliards ensuite. Ils devront être de bons, d'honnêtes comptables.

Songe-t-on dès maintenant à recruter, à former toutes ces compétences? Un enseignement élémentaire devrait être prévu au chef-lieu de chaque département dès maintenant, La législation de 1928 est très complexe. Pour bien comprendre le détail, il faut connaître l'ensemble.

Les travaux préparatoires de la loi avaient envisagé pour la seule administration un personnel de 3000 agents supérieurs ou subalternes. Il faut y joindre le personnel des caisses. Faute de bons directeurs qualifiés, la loi fonctionnera mal.

Et, pour rémunérer ce personnel, des sommes beaucoup plus élevées que celles qui ont été envisagées, seront nécessaires. Les 5 p. 100 du montant des cotisations qui ont été prévus représentent environ 275 millions. Les frais de gestion et d'administration des compagnies d'assurances, des assurances sociales en Allemagne, en Grande Bretagne établissent jusqu'à l'évidence l'insuffisance de ce chiffre. En Allemagne, en 1927, les frais de gestion de l'assurance maladie seule ont atteint 114 millions de marks-or (684 millions de francs), ceux de l'assurance invalidité vieillesse 44 millions de marks (264 millions de francs). Couramment à l'étranger les frais de gestion représentent 14 p. 100 du montant des cotisations.

Allons-nous conclure à un prochain relèvement des cotisations en vue de faire face aux dépenses d'administration? Nous n'irons pas jusque là. Les frais de gestion sont supportés par le Fonds de majoration et de solidarité. Ce dernier est grevé surtout par les « minima » des prestations. Les salaires étant plus élevés sensiblement qu'on ne l'avait prévu en tablant sur des données anciennes et périmées, les charges de ce fonds seront moindres, qu'on ne l'a supposé. (Avis Pasquet.)

D'autre part ces ressources, notamment celles à attendre des économies dans les dépenses d'assistance, seront sensiblement plus fortes, qu'on ne l'avait admis.

Et l'on peut estimer que l'optimisme excessif des travaux préparatoires dans l'évaluation des frais de gestion ne commandera pas un relèvement de la cotisation de 10 p. 100.

Le Fonds de majoration dispose de fonds libres se chiffrant par plusieurs centaines de millions par an.

Par contre nos craintes subsistent entières au sujet du recrutement du nombreux personnel technique indispensable. Et nous nous demandons si le concours des agents de l'assurance ordinaire ne serait pas susceptible de contribuer heureusement à la solution de ce problème très délicat.

Mais, si justifiées soient-elles, on ne saurait manquer de souhaiter ardemment que ces craintes soient démenties par les faits. Car l'assurance sociale a fait ses preuves partout. La France est le seul pays où sa pratique soit absente. Les chiffres sont ici plus éloquents que les formules les plus heureuses. Voici les avantages à attendre de l'assurance sociale par un ouvrier âgé de trente ans, père de famille, gagnant 10.000 francs par an.

Salarié gagnant 10 000 francs par an.

Cotisation :	*Prestations de l'Assurance sociale.*
10 p. 100 par an : 1000 fr.	*Maladie et maternité :* *a*) Soins médicaux et pharmaceutiques dès le premier jour de la maladie pour l'assuré et pour sa famille pendant six mois. — *b*) Indemnité en argent par journée de maladie : 16 fr. 60, et 0 fr.50 par enfant de moins de seize ans (à partir du sixième jour) pendant six mois.
Part de l'ouvrier. 500 fr.	*Décès :* Allocation unique de 2 000 fr. à ses ayants droits (veuve, enfants ou ascendants).
Part du patron : 500 fr.	*Invalidité :* pension de 4 000 fr. par an. Le malade soigné pendant six mois sans guérir est considéré comme invalide.
	Vieillesse : pension de 4 000 fr. à l'âge de soixante ans.
	Garantie de chômage : cotisation payée par l'assurance pour les quatre risques ci-dessus pendant la durée du chômage.

JEAN LESCURE,
Professeur à la Faculté de droit de Paris.

ERRATUM (n° du 15 avril 1929). — P. 748, ligne 5, *lire* : récentes, *au lieu de* : riantes. P. 755, ligne 36, *lire* : Dans les branches du commerce, *au lieu de* : Dans les Chambres du Commerce.

« CETTE ÉTONNANTE NOUVELLE »

Je sais que j'ai tort d'écrire, mais je veux écrire. C'est le seul métier qui me plaise, et je veux l'apprendre. Chaque jour il me semble que le but est plus loin, et même, depuis quelque temps (j'expliquerai plus loin pourquoi, et j'écris justement tout ceci pour expliquer pourquoi), je crois vraiment que je n'arriverai pas. Je comprends maintenant la souffrance de ceux qu'on appelle ambitieux : un homme qui s'est juré d'être un jour ceci ou cela : Président de la République, ou élève à Polytechnique, peu importe, et qui voit passer les jours, qui voit arriver le temps où cet espoir devient irréalisable. Moi, je veux être écrivain, voici des années que je travaille, *des années*, et aujourd'hui je crois comprendre parfois que c'est inutile, que *je me suis trompé*. Ce n'est pas possible. Cela ne peut pas être possible. Il faut absolument que je m'explique là-dessus une bonne fois avec moi-même. Je parlerai sévèrement s'il le faut, mais je saurai à quoi m'en tenir.

***

J'étais élève de seconde, quand l'idée m'est venue qu'il fallait que je fusse écrivain. Mon professeur, qui était jeune, brillant et assez indifférent à notre égard, je crois (il a depuis commencé une assez belle carrière dans les lettres), nous avait fait lire, pour la première fois, la phrase fameuse qui dit : « *O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle* :

Madame se meurt! Madame est morte! » C'était un élève qui lisait, avec cette voix de poitrine qu'on prend toujours, bêtement, pour lire Bossuet. Nous étions tous muets, et pénétrés de respect. Puis, notre professeur interrompit. « Que remarquez-vous dans ce passage? » demandait-il. J'allais justement ouvrir la bouche pour dire que *comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle* ne me paraissait pas du bon style, mais le professeur, sans attendre nos observations, poursuivait : « Remarquez quelle force donne à la phrase cet apparent pléonasme : *comme un éclat de* tonnerre, *cette* étonnante *nouvelle*... Cet exemple est fréquemment cité..., etc... » Je ne dis rien, et la lecture reprit.

C'est à ce moment que je décidai de devenir écrivain, pour protester contre la lâcheté de mon professeur, et pour rendre au style français sa pureté qui me paraissait soudain si gravement compromise par la faiblesse de Bossuet. J'avais très fort le sentiment du style; non pas que le mien fût bon (sauf pour les imparfaits du subjonctif, que j'ai toujours bien mis à leur place), ni même que je fusse très habile à découvrir les fautes; mais celles que je rencontrais me faisaient vivement souffrir, plus même que de raison. Ma mère disait couramment : « Je m'en rappelle ». Chaque fois il me fallait cacher une vraie grimace de douleur; elle l'avait remarqué et m'en avait voulu; mon père, lui, m'avait dit un jour : « Ce n'est pas parce qu'on t'a mis au lycée que tu vas faire la leçon à tes parents. Ton instruction nous coûte déjà assez cher. » D'ailleurs, j'étais boursier.

A vrai dire, j'avais peut-être depuis plus longtemps encore décidé que je serais écrivain. Dès mes premières classes, en effet, j'avais pris l'habitude de tenir un cahier où j'écrivais de petites histoires; les jours où l'envie me prenait d'écrire et où je ne trouvais pourtant rien à dire (je fis de très bonne heure connaissance avec cette souffrance-là, qui est horrible, et je me demande si les vrais écrivains l'éprouvent), je recopiais simplement n'importe quoi sur mon cahier : une poésie que je savais par cœur, ou un article de journal. Les comptes rendus d'inaugurations m'attiraient. J'en ai peut-être ainsi recopié cinquante. Sur la couverture du cahier j'avais écrit mon nom, et en dessous : *Livre.*

Mais je crois que beaucoup de jeunes garçons sont ainsi; plusieurs de mes camarades avaient des cahiers secrets qu'ils ne laissaient jamais ouvrir par personne; je ne saurais donc dire que mon vrai désir date de ce temps ancien, tandis que la phrase de Bossuet m'a laissé un souvenir si vif, si définitif, que je suis sûr de ne pas me tromper en y voyant le point de départ de ma vocation. *Je serais écrivain* puisqu'un écrivain, un de ceux qu'on appelle grands, avait failli à sa tâche, avait laissé une faute : *comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle* (c'était une faute, j'en aurais crié) se glisser dans sa phrase.

J'étais alors en seconde, comme je l'ai dit. Je continuai mes études jusqu'aux Baccalauréats. Pendant ces dernières années, mon idée avait grandi. J'étais décidé. Je serais écrivain. Je m'y préparais secrètement, avec tant de joie et d'orgueil que je n'osais en parler à personne. A mes parents moins encore, car cette idée leur eût paru stupide. Ils n'aimaient pas les intellectuels (il n'y en avait jamais eu dans notre famille) et ne m'avaient mis au lycée que pour me faire donner la même éducation qu'à mes cousins d'Angers. Bref, pendant que je continuais mon lycée, j'avais brûlé tous les cahiers d'autrefois, de peur qu'on les surprît (ou : qu'on *ne* les surprît?... Ce sont de petites choses comme celle-ci qui me découragent...) et j'en avais acheté de nouveaux que je remplissais de plus en plus vite. Je me forçais à y écrire des vers, que je faisais très difficilement, persuadé qu'un écrivain, avant de se spécialiser, doit avoir appris toutes les parties de son métier (comme dans les autres métiers). J'avais ainsi rempli plusieurs cahiers; je les brûlais encore de temps en temps. Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi je cachais si jalousement ce secret. J'expliquerai plus loin que tout le mal est peut-être venu de là; mais, vraiment, je n'y pouvais rien, il m'était *absolument impossible* d'en parler à personne.

Je m'aperçois, ce soir, que vraiment j'ai trop perdu l'habitude d'écrire. Voici à peine une heure que je suis à ma table, et mon style commence déjà à être moins bon. Je vais m'arrêter pour faire autre chose. Je ne peux pas écrire longtemps sur le même sujet. Pourtant, je ne peux pas m'arrêter d'écrire; alors j'ai toujours trente-six choses en train et je passe de

l'une à l'autre. De cette façon je peux quand même écrire longtemps à la suite, et je suis heureux, mais je sens bien qu'il ne faudrait pas travailler ainsi. Je vais tout de même continuer mon poème et je reprendrai cette chose-ci dans un moment.

***

J'en étais à dire que jusqu'à la fin de mes études, avec mon idée cachée en moi, je travaillais à apprendre le métier d'écrivain. Je m'enfermais dans ma chambre, j'écrivais tard. Mes parents me laissaient libre et je me couchais quand je voulais. Mon cahier était dans un tiroir fermé à clef. Quand il était rempli je le brûlais, comme j'ai dit, mais quelquefois aussi je le détruisais d'une autre manière. J'en ai jeté un dans une rivière. Un autre, je l'ai mis, ficelé, à la poubelle, pour le détruire sans le détruire, et aussi avec une curiosité cachée, et j'ai longtemps pensé à lui, cherchant ce qu'il avait pu devenir. J'ai même écrit un sonnet là-dessus. Une autre fois j'avais imaginé d'enterrer le cahier que je venais de finir. Je suis allé dans la campagne, j'ai creusé un trou avec mon couteau, et j'ai enfoui le cahier, assez profondément. J'avais dessiné un petit plan de l'endroit, avec des mesures et une croix, mais, naturellement, je l'ai perdu presque aussitôt. J'avais de drôles d'idées, mais il me semblait que tout cela pouvait contribuer à me donner ce que j'appellerais « un tempérament littéraire ».

Un des moments de mon apprentissage qui m'a laissé le souvenir le plus émouvant, c'est le jour où j'ai renoncé aux cahiers pour écrire *sur des feuilles volantes*, et même SUR UN SEUL CÔTÉ DE LA FEUILLE. J'étais en Philosophie et j'avais un professeur dont le cours était rédigé de cette façon. Les premiers temps, il m'arrivait d'écrire sans arrêt jusqu'à quatre heures du matin tellement j'étais heureux de ce nouveau système. Il me semblait que ce que j'écrivais ressemblait vraiment à un manuscrit. Je m'interrompais souvent pour compter combien j'avais écrit de pages, ou pour les numéroter. Tout ce que j'écrivais me semblait réussi; c'était comme si les mots et les idées avaient enfin retrouvé leur vrai pays et sortaient de moi pour prendre enfin leur place. (Je trouve

rarement des images et d'ailleurs je ne crois pas qu'elles soient indispensables).

J'avais cru d'abord que je détruirais les feuilles volantes plus facilement que les cahiers. Mais il arriva, au contraire, que j'eus encore plus de peine à me séparer d'elles. Elles prenaient à mes yeux une grande importance et je m'attachais à elles à mesure qu'elles formaient un plus gros tas. Si bien que, quand mon tiroir fut rempli, je n'eus pas le courage de brûler son contenu. J'en fis un paquet que je recouvris de cachets. J'écrivis dessus : *NOTES* pour faire croire à mes parents qu'il s'agissait de travaux scolaires. Fort heureusement, d'ailleurs, ils ne me posèrent jamais aucune question à ce sujet.

Quand je fus reçu, sans mention d'ailleurs, au second baccalauréat, l'idée me vint que, peut-être, je pourrais poursuivre mes études en allant à Paris pour me préparer à l'*École Normale Supérieure* ou, si mon père le préférait, pour entrer à l'*École des Hautes-Études Commerciales*. Je parlai de ce projet à mes parents. Ma mère poussa les hauts cris parce qu'elle voulait me voir tout de suite gagner ma vie; pourtant, mon père dit : « Si ce garçon en a envie, on va toujours essayer »; et il ajouta : « C'est bon. Je vais m'en occuper. Nous en reparlerons. » Je ne comprenais guère comment mon père pourrait ou saurait s'occuper de cela, car il ne connaissait pas grand'chose aux études, mais je n'avais rien à dire. Pendant trois semaines on ne parla plus de rien, et un beau jour mon père me dit de la voix sèche qu'il avait quelquefois : « Je me suis renseigné et j'ai fait des démarches. Pour les *Hautes-Études Commerciales*, rien à faire. Pour l'*École Normale Supérieure*, il faut compter trois ans, rien que de préparation. J'ai écrit, j'ai fait des demandes, finalement tout ce qu'on peut faire pour toi, c'est de te donner un tiers de bourse au lycée Lakanal. Reste trois mille francs à payer, rien que de pension, plus les frais... J'en ai parlé avec ta mère; mon pauvre vieux, ça n'est pas une chose qui soit possible. » Il me dit ces derniers mots d'une voix plus douce; évidemment cela lui faisait un peu de peine, en pensant à moi. Cette fois non plus, je n'avais rien à dire; tout de même je regrettais d'arrêter mes études parce que mes parents n'étaient

pas assez riches; mais *ce n'était pas de leur faute*, et je n'aurais même pas eu l'idée, comme auraient fait certains de mes camarades, que je pourrais nommer, de m'en prendre à la « Société ». Je n'ai jamais pu comprendre qu'il y ait des gens pour être socialistes.

Mon père était employé à la Mairie. Grâce à ses relations, il me trouva facilement une place à la Préfecture. Comme j'étais bachelier, on m'entourait au bureau d'un certain respect, et l'on me donnait à faire des choses pas trop ennuyeuses. Le seul inconvénient, c'était de ne sortir qu'à six heures et demie. Mais comme, une fois dehors, j'étais tout à fait libre, je pouvais encore trouver du temps pour écrire. Je ne m'en faisais pas faute, et il me semblait même, parfois, que je faisais des progrès. J'ai fait beaucoup de théâtre, à cette époque, surtout du théâtre comique, des pièces en un acte, plutôt, et quelques *saynètes*.

Je crois qu'il ne faut pas attendre que le style devienne mauvais pour s'arrêter. Je vais passer à un autre travail; c'est peut-être un bon exercice que d'écrire plusieurs choses à la fois. L'esprit s'assouplit, forcément, et je crois que je sépare assez bien mes travaux dans mon esprit pour ne jamais les confondre entre eux.

***

Quand je suis donc entré à la Préfecture, j'ai continué à écrire, avec plus de plaisir que jamais. Mais voici ce qui s'est passé : mes parents ne comprenaient pas que je me retirasse tout seul aussitôt après le dîner, puisque je n'avais rien à faire pour le bureau. J'aurais bien pu dire que je rapportais un peu de travail à la maison, mais mon père connaissait trop de monde à la Préfecture. Comme je ne pouvais pas dire non plus que j'écrivais, ou en tous cas je ne le voulais pas (mais d'ailleurs, non, vraiment, *je ne le pouvais pas*, je l'ai déjà expliqué), il me fallait presque chaque soir rester avec mes parents pour la veillée. Nous la passions dans la salle à manger, assis tous les trois autour de la table. Ma mère travaillait, elle cousait, faisait ses comptes, lisait le journal, quelquefois un livre qu'elle avait vu au cinéma. Mon père

fumait, ou regardait des journaux illustrés, qu'il achetait chaque semaine par quantités énormes. Quelquefois nous jouions aux cartes tous les deux ou même tous les trois.

Je ne pouvais donc commencer à écrire que quand mes parents s'allaient coucher. C'était vers dix heures, onze heures quelquefois. Et quand, par exemple, nous allions au cinéma, comme je ne pouvais pas refuser, je ne me mettais pas à écrire avant minuit au moins. J'imaginais bien, de temps en temps, de dire que j'étais fatigué et que je voulais me coucher de bonne heure; alors, je m'enfermais dans ma chambre et j'étais seul pour la soirée; mais j'avais si peur d'être surpris que je me déshabillais d'abord, et j'écrivais en chemise de nuit, avec un châle sur les épaules. Et puis je n'aimais pas tromper mes parents.

En somme, cette période où j'aurais pu travailler beaucoup, n'ayant pas de soucis scolaires, et gagnant ma vie (ce qui m'était aussi très agréable), était gâtée par le peu de liberté qu'on me laissait. Je sentais justement, comme je l'ai déjà dit, que j'étais au moment de faire de grands progrès. Il me semblait de temps en temps que je découvrais tel ou tel petit secret du métier, et j'en étais d'autant plus heureux que je l'avais trouvé tout seul. J'écrivais des phrases qui me plaisaient, que je recopiais plusieurs fois, que j'utilisais dans divers travaux en changeant les mots. J'avais trouvé aussi, un soir, en entendant sonner minuit, cette phrase étonnante qui m'avait beaucoup frappé parce qu'elle est incompréhensible si on ne la dit pas à haute voix (ce qui m'a fait pas mal réfléchir sur le problème de l'écriture). Comme c'est une phrase, d'autre part, qui est faite, en somme, de calembours, je m'étonnais de la trouver si bonne, car je n'aime pas beaucoup les calembours écrits. Enfin, voici cette phrase que j'avais trouvée en entendant sonner minuit : *Minuit vint, puis minuit disparut; puis minuit dix parut, puis minuit vingt...*

Je me disais aussi qu'avec n'importe quelle autre heure que minuit l'effet resterait le même; pourtant, malgré tout cela, cette phrase me paraissait avoir une valeur particulière, tout à fait spéciale, et qui me frappa beaucoup. Aujourd'hui encore je me la répète souvent, et il est bien rare que j'entende sonner minuit sans qu'elle me revienne à l'esprit.

Mais je ne vais pas reprendre ici tout ce que j'ai trouvé pendant cette période difficile. Le plus clair, c'est que je trouvais beaucoup de choses, et j'avais l'impression que j'en aurais trouvé bien plus encore si j'avais été plus libre. J'avais, à cause de cela, des moments de découragement. Je comprenais que le métier d'écrivain était trop difficile pour moi, et que peut-être même je m'y prenais très mal pour arriver à mon but. Mais il m'était impossible de renoncer, si peu que ce fût. C'était de plus en plus fort, si intime au fond de moi que rien ne pouvait faire qu'il en fût autrement. Et si intime aussi (c'était le plus étrange), qu'il était de plus en plus impossible que j'en parlasse à personne. La preuve en est, que moi qui ne suis pas sournois, ni rusé, ni habile, ni même, comme on dit, très malin, j'avais réussi, depuis des années, à cacher à mes parents toute cette partie de ma pensée et de ma vie. Pourtant, c'était la plus importante. Je conclus de tout cela qu'il fallait absolument que je quitte mes parents.

Voici encore une fois ce signe qui me désespère : je me fatigue tout de suite. Pourtant, ce soir, je n'écris pas beaucoup à la fois, et sur un sujet que je connais bien. Je m'arrête un moment.

***

Quand je disais : quitter mes parents, ce n'est pas tout à fait exact. Je n'ai jamais pensé à fuir la maison. Non. J'avais simplement résolu de trouver un moyen pour vivre loin de mes parents le plus possible, pour mener une vie indépendante qui me permît enfin d'écrire librement sans risquer d'être découvert. Je ne demandais pas grand'chose; mais j'avais eu l'habitude, pendant des années, de vivre quelques heures par jour entre les six murs de ma chambre (on dit toujours *les quatre murs*; en réalité il faut compter le plancher et le plafond, sans quoi l'impression de lieu fermé n'y est plus); et je voulais seulement que ces quelques heures de solitude presque sacrée me fussent laissées. Je ne pouvais l'espérer qu'en les cherchant ailleurs que chez mes parents. Mais, naturellement, je ne voulais pas du tout rompre avec eux.

Pendant quelques semaines cette question me préoccupa. Je ne trouvais pas de solution. Pourtant, ce ne devait pas être bien difficile, puisqu'un beau jour, en revenant de la Préfecture, l'idée que je cherchais me vint tout à coup, si nette qu'elle me sembla comme écrite devant mes yeux, tracée sur un écriteau : *je n'avais qu'à louer une chambre en ville.* Je pourrais m'y retirer à mes heures de liberté et y écrire tout tranquillement. Je continuerais à vivre chez mes parents, j'y coucherais, j'y prendrais mes repas, et il me serait facile de trouver des prétextes pour quitter la maison après le dîner. Voilà qui était décidé. (On n'a pas toujours avec la langue française un si bon outil qu'on le croit. Il y a des lacunes; par exemple il m'a toujours paru que l'adverbe *voilà* devrait pouvoir se conjuguer comme un verbe. On dit bien, au reste *voilà-t-il pas*? dans ma dernière phrase, qui est au passé, il faudrait que je puisse dire : « *voilait* qui était décidé ». Mais je me suis juré de ne rien changer à la langue, au moins avant un certain temps).

Quand j'eus pris cette résolution, je m'arrêtai soudain; j'étais devant une maison triste et assez malpropre. Contre une des fenêtres du rez-de-chaussée était pendu un écriteau : *Cabinet meublé à louer.* Au moment où j'allais admirer cette coïncidence, je pensai que tout simplement j'avais eu mon idée parce que l'écriteau avait frappé ma vue. Je crois que ces petits incidents peuvent très bien être utilisés en littérature. Pendant mon année de Philosophie, ce qui m'intéressait le plus, c'était la partie sur l'Inconscient.

Bref, j'entrai tout droit dans la maison. Je dois dire qu'elle se trouvait dans une rue assez mal fréquentée où je passais chaque jour pour revenir du bureau. La maison avait très mauvaise apparence et je n'aurais jamais osé m'y risquer si j'avais d'abord réfléchi. Mais tout cela se fit très vite.

J'entre donc dans la maison et je demande à la concierge des renseignements sur le cabinet meublé à louer. Elle me fait voir, au premier étage, une pièce petite et sale, éclairée par un bec de gaz, meublée d'un lit, une table, une chaise; par terre, dans un coin, une cuvette, un broc et un seau. Cela ne « m'emballe » pas, mais je réfléchis tout de même que c'est une pièce vide, où je suis seul entre *six murs* bien à

moi. J'imagine cette table couverte de mes papiers, je me vois déjà passant là des heures paisibles à écrire, toute la nuit si je veux. Je vais au placard et je m'assure qu'il ferme à clef, puis je demande à la concierge le prix de la location : quarante-cinq francs par mois. Sur mes appointements cela ne se verra pas trop. Je dis donc que je loue tout de suite et que dès demain je m'installerai. « D'ailleurs, ce ne sera pas pour coucher, seulement pour la soirée ». La concierge me regarde d'un air complice. Tant pis, elle peut bien penser ce qu'elle veut.

A partir de ce moment commença pour moi une époque confuse et ardente. Je repris mon travail avec un acharnement extraordinaire, et ce travail m'était d'autant plus cher que je devais l'acheter chaque jour par des ruses et même des mensonges. C'est alors que j'ai compris que, même pour une bonne cause, le mensonge est toujours une chose affreuse, et que, d'autre part, on s'y habitue très bien.

Je m'étais fait inscrire à deux ou trois sociétés ou associations, dont les réunions avaient lieu le soir. Je disais à mes parents que je m'y rendais et je pouvais ainsi sortir librement. Je courais à ma chambre, et là j'écrivais des heures entières. Les bruits de la rue (des disputes d'ivrognes ou des conciliabules de voyous) m'avaient troublé les premiers temps, mais je m'y habituai bientôt. J'écrivais, que pouvais-je demander de plus? J'avais apporté tous mes papiers, et les avais enfermés dans le placard. J'avais pris rapidement mes habitudes et je me trouvais plus à mon aise dans cette pièce petite et presque sordide que je n'avais jamais été nulle part. La concierge allumait un petit poêle avant mon arrivée, et s'était habituée à me voir seul, rester sans bruit des heures durant dans la chambre, où elle ne trouvait jamais le lit défait. Elle ne voyait qu'une chose, c'est que j'étais un locataire tranquille, et elle n'était guère habituée à cela. La maison, en effet, n'était pas mieux fréquentée que la rue et j'entendais des allées et venues, des voix, des rires, des disputes. Les pas qu'on entendait dans l'escalier étaient en général les pas mélangés d'un homme et d'une femme. Je me demandais parfois comment j'avais bien pu choisir cette maison-là! Mais les événements les plus importants de la vie

se produisent bien souvent de la façon la plus imprévue. Enfin, *j'étais maintenant chez moi*, dans cette petite pièce, et il me semblait que je l'avais toujours connue. Un jour, comme j'étais occupé à écrire, ma porte s'ouvrit et une femme entra dans la chambre. Elle dit : « Oh! pardon, Monsieur; qu'est-ce que vous faites là, tout seul? »... Je n'avais pas eu le temps de dissimuler mes papiers, et je fus bien obligé de lui répondre, très gêné : « J'écris ». Elle était entrée tout à fait dans la chambre et s'était assise sur mon lit. Je la connaissais de vue pour l'avoir rencontrée dans l'escalier ou dans la rue, et je savais aussi qu'elle s'appelait Renée. Je voyais bien où elle voulait en venir, mais je m'étais ressaisi et au bout de très peu de phrases elle perdit tout espoir et s'en alla en me faisant une grimace. A partir de ce jour, je fermai ma porte à clef; d'ailleurs, et comme je m'y attendais, il ne se produisit plus jamais aucun incident de ce genre. Maintenant, quand j'apercevais Renée, nous nous reconnaissions et, comme elle ne paraissait pas m'avoir gardé rancune, je n'étais pas obligé de détourner la tête; nous croisions simplement nos regards; quelquefois elle me souriait, et je lui répondais.

J'achevai un roman. Ce n'était pas le premier que j'écrivais, on peut le croire, mais à celui-ci j'attribuais plus d'importance qu'aux autres. Il s'appelait *Les Désespérés* et il avait trois cent soixante pages (de mon écriture).

Le démon de l'imprimé commença alors à me hanter. L'envie me prit de voir ce roman édité. Je me disais bien que c'était fou, que je n'étais pas encore assez avancé pour risquer cette épreuve, que mon roman ne méritait pas de devenir un véritable livre, et qu'il était plus sage d'attendre encore un peu. Au fond, rien ne pressait; et puisque j'avais pris tant de précautions pour cacher mon travail, quel besoin avais-je de le révéler ainsi, prématurément? A cela je répondais que je pouvais aussi bien publier mon roman sous un pseudonyme. Bref, après avoir beaucoup hésité, je fis un paquet de mon manuscrit, et l'envoyai à un éditeur de Paris qui avait publié un livre dont le héros me ressemblait un peu. J'écrivis aussi une lettre, où j'expliquais qui j'étais, où je reconnaissais les imperfections de mon roman, et où je disais que je désirais le faire paraître *sous un pseudonyme.*

J'entends le bruit de ferraille que fait chaque soir le rideau du marchand de vins quand on ferme la boutique, c'est donc qu'il est deux heures du matin (nous sommes samedi), et je dois rentrer chez mes parents. Comment j'y rentrerai, c'est ce que j'expliquerai tout à l'heure; c'est pour raconter tout ce qui s'est passé que j'avais pris la plume ce soir. Mais je m'aperçois que je n'aurai pas le temps de finir aujourd'hui. Pourtant (je dirai pourquoi à la fin) les occasions de travailler tranquille sont de plus en plus rares et je voudrais les prolonger le plus possible. Mais j'ai perdu l'habitude, et me voici déjà fatigué. Demain soir je dois aller au cinéma avec ma mère (mon père dîne avec une Société de Secours Mutuels) et je ne pourrai donc pas continuer avant après-demain. Pour me consoler, je me dis qu'un écrivain doit pouvoir s'interrompre n'importe quand, et pour n'importe quelle raison.

***

Hier, au cinéma, j'ai pensé plusieurs fois combien le métier d'écrivain est beau, décidément, comparé à tous les autres! Je n'aime plus le cinéma, depuis le jour où j'ai compris qu'il se contentait du sujet, sans l'entourer d'aucun style. Et je crois que le style est tout de même le plus important des deux. A moins que les Arts ne soient si différents que le cinéma et l'art d'écrire aient le droit d'être parfaits par des moyens contraires? Je ne pouvais discuter là-dessus avec ma mère, ce n'est pas du tout pour cela qu'elle va au cinéma.

Je ne parle guère avec ma mère, mais pourtant plus qu'il y a trois mois! En effet, pendant une assez longue période, mes parents et moi nous nous adressions à peine la parole. Voici pourquoi; c'est assez compliqué, mais j'espère que je pourrai le faire comprendre.

Je passais donc mes soirées dans ma chambre, hors de la maison, et je devais, presque chaque soir, inventer un prétexte pour sortir. En dehors des sociétés où je m'étais inscrit, j'avais fait connaissance plus intimement avec quelques collègues du bureau, et je pouvais dire que je sortais parfois pour les rejoindre. D'autres fois, je disais que j'allais au cinéma avec tel ou tel de mes amis. Mes parents ne faisaient

pas de difficultés, et j'arrivais en somme à pouvoir écrire librement presque tous les soirs.

Une chose me tracassait un peu : je n'avais pas reçu de réponse de mon éditeur au sujet des *Désespérés*; ou plutôt je n'avais reçu qu'un accusé de réception, tout de suite, dans lequel il me disait qu'il allait lire mon manuscrit le plus rapidement possible, mais il y avait déjà presque trois mois de cela. Je n'étais pas pressé, je le répète, de voir paraître mon livre; mais je voulais tout de même être fixé, une fois pour toutes. J'écrivis donc pour demander des nouvelles de mon manuscrit. L'éditeur me répondit très aimablement qu'il était, pour le moment, privé d'une partie de ses collaborateurs mais qu'il allait faire son possible pour me donner une réponse le plus tôt qu'il le pourrait. J'ai encore sa lettre, qui était vraiment très aimable.

Mais ce n'est pas de cela que je veux parler; je veux parler de mes parents. Il ne faudrait pas croire, parce que j'avais voulu être loin d'eux pour écrire, que je les aimasse moins, ni que je voulusse, petit à petit, rompre avec eux. Je leur étais très attaché. Toute une partie de ma vie, tout mon apprentissage d'écrivain, devait leur être caché, car ils ne m'eussent pas compris, et je savais bien qu'à ce point de vue j'étais très différent d'eux, mais je n'en souffrais pas réellement, *et surtout je n'aurais pas eu l'idée de leur en vouloir.* Je ne les jugeais pas. Ils n'étaient pas faits comme moi et je ne trouve pas qu'on ait le droit de juger les autres caractères d'après le sien. Chacun est comme il est; il n'y a qu'à accepter cela, sans en rien conclure. A cet égard, je crois que je me rapprocherais assez des romanciers russes, d'après ce que j'ai entendu dire.

(Ce soir, j'écris plus facilement qu'hier; je vais pouvoir écrire longtemps. Je ne sais pas à quoi cela tient!)

Une nuit, rentrant chez mes parents un peu plus tôt qu'à l'ordinaire (j'étais fatigué ce soir-là et je n'avais pu écrire très longtemps), je passai devant la porte de leur chambre. Je marchais si doucement qu'ils ne m'entendirent pas, et qu'ils n'interrompirent pas leur conversation. Car ils étaient en train de parler, avec beaucoup d'animation. Mon père disait, et je n'entendis que ces mots : « *Demain je lui causerai (!)*

nettement. Je ne veux pas l'empêcher, mais je ne veux pas qu'il croie qu'on n'en sait rien. » Je n'en entendis pas plus, et d'ailleurs je m'éloignai par discrétion. J'étais bien sûr qu'ils parlaient de moi, et je me dis : « Ça y est; ils ont découvert mon secret! » Rien ne pouvait m'être plus pénible. Quand on s'est appliqué des années durant à cacher quelque chose, si l'on finit par être découvert on ne se dit pas : « J'aurai du moins échappé longtemps », mais : « Ce n'était pas la peine d'échapper si longtemps pour me laisser prendre à la fin... » Ce n'est pas très logique, peut-être, mais c'est ainsi. Moi, pour ne pas tomber dans cette erreur, j'avais ces deux pensées à la fois; en sorte que je ne savais plus très bien à quoi m'en tenir.

Le lendemain, j'attendais que mon père me « causât » nettement, comme il l'avait promis à ma mère. Mais il ne me dit rien. Pourtant, je compris à l'attitude de mes parents que c'était bien de moi qu'il s'agissait la veille. Je vécus dans l'inquiétude, et le soir j'étais si troublé et si anxieux que j'eus le courage de ne pas sortir, et je restai pour la veillée avec mes parents. Mon père fit marcher un phonographe qu'il avait acheté depuis peu.

Le lendemain encore, je fus assez sage pour ne pas quitter la maison. J'en fus un peu plus malheureux, mais mes parents ne me parlèrent de rien cette fois encore. Ils paraissaient très contents de m'avoir près d'eux. Le surlendemain, je sentis que je ne pouvais pas rester trois jours de suite sans écrire, et j'inventai un rendez-vous avec un ami pour pouvoir sortir le soir. Mon père ne dit rien; ma mère dit : « Ah? oui?... » sur un ton étrange, qui me troubla beaucoup. Évidemment, ils n'étaient pas dupes et savaient très bien que ce n'était là qu'un prétexte. Mais ils ne firent aucune objection, et j'allai travailler chez moi.

Mon père n'était pas, en général, un homme très énergique ni très décidé; dans les occasions importantes, peut-être, mais pas dans la vie courante; aussi les jours continuèrent-ils à passer, les semaines même, sans qu'il me dît jamais rien de ce que je craignais. Si bien que je croyais maintenant que je m'étais effrayé en vain, que mes parents n'avaient rien

découvert, et que les mots que j'avais surpris ne s'appliquaient pas à moi. Je repris donc peu à peu mes sorties de chaque soir, et je me remis à écrire. Cependant une chose me tracassait : je voyais toujours, à je ne sais quoi dans l'attitude de mes parents, qu'ils ne croyaient guère aux raisons que je donnais chaque jour pour sortir, et je pris peu à peu l'habitude de ne plus leur en donner du tout. Il était comme entendu entre nous que mes soirées m'appartenaient et que j'en disposais à mon gré hors de la maison. Mes parents n'en étaient pas très satisfaits, mais enfin ils admettaient cet état de choses. Cette solution, qui aurait dû, en somme, me plaire plusqu'aucune autre, me causait pourtant une espèce de gêne.

Je pourrais bien, ici, analyser un peu cette gêne, mais je crois que mon récit en serait trop ralenti et qu'il vaut mieux que je le continue directement. D'autant plus (dans un travail comme celui-ci je peux bien parler très franchement) d'autant plus que *c'est l'analyse des sentiments que je réussis le moins bien*, ne l'ayant pas encore beaucoup travaillée.

Malgré cette gêne, je continuais mon travail avec joie. L'été arrivait. J'avais enfin reçu une réponse de mon éditeur. Elle était malheureusement négative mais pas du tout décourageante. L'éditeur avait lu *Les Désespérés*, disait-il, avec beaucoup d'intérêt et c'était une raison purement matérielle (le grand nombre d'engagements qu'il avait déjà pris) qui lui interdisait de publier mon livre. Bien que j'attache assez peu d'importance au jugement des autres, j'aurais aimé pouvoir montrer cette lettre à quelqu'un. Malheureusement ce n'était pas possible. J'y puisai cependant un nouveau courage et j'écrivis à l'éditeur pour lui dire combien je regrettais qu'il eût déjà pris tant d'engagements, et le remercier des termes de sa réponse. Il me renvoya très aimablement mon manuscrit.

Voilà bien longtemps que j'écris sans m'arrêter. Je devrais m'en réjouir, et pourtant je ne veux pas abuser de cette facilité qui me vient quelquefois. Je vais travailler un peu à mon poème, pour laisser reposer tout cela, et je reprendrai ce récit dans une demi-heure.

***

Peu à peu, cependant, j'avais fait quelques connaissances dans la maison où j'avais ma chambre. La concierge avait de l'amitié pour moi; j'avais plusieurs fois causé avec elle, surtout en hiver, car je la trouvais parfois en train d'allumer mon poêle. Elle se demandait, je crois, à quelles occupations je pouvais bien me livrer. Je rencontrais aussi dans l'escalier, l'un ou l'autre des locataires, et à force de nous effacer contre le mur ou la rampe en disant « Pardon » nous avions fini par échanger des sourires et parfois même quelques phrases. Je rencontrais surtout Renée (celle qui était, un soir, entrée dans ma chambre); je commençais même à croire qu'elle le faisait exprès, car je la trouvais sur mon chemin plus souvent que par hasard. Nous nous disions bonjour très gentiment. C'est vraiment, comme on dit, un beau brin de fille. Je crois que certaines expressions consacrées doivent être conservées, malgré leur apparence de clichés. Tout au plus peut-on ajouter : « comme on dit »; et, encore, je ne crois pas que ce soit toujours nécessaire.

Mais je veux en venir à cette seconde conversation que je surpris entre mes parents, et qui apporta dans nos relations de si grands changements. C'était, cette fois, en plein été. Je venais de quitter la maison; en sortant dans la rue je devais passer devant la fenêtre de la salle à manger où mes parents étaient assis. Sans doute me croyaient-ils déjà parti depuis longtemps, car ils parlaient de moi sans penser que je pouvais les entendre. Je ne m'éloignai pas, cette fois, et, au contraire, la fenêtre étant ouverte, je m'efforçai d'écouter. Mon père disait : « Bah! c'est de son âge!... » et ma mère lui répondait : « Possible, mais vois-tu qu'un jour il nous revienne avec une sale affaire sur les bras? » Mon père essayait de la rassurer, ma mère ne voulait rien entendre. « Qui sait avec qui il va? disait-elle. Café, bistro, cinéma et le reste, c'est bon pendant un temps; mais voilà des mois que ça dure. Je t'avais bien dit de lui causer. » Puis, après un silence : « Je voudrais tout de même bien savoir s'il s'amuse seulement ou s'il est avec quelqu'un. » — « Ma pauvre vieille, lui dit mon père, qu'est-ce que tu y changerais? Vingt ans,

c'est vingt ans! » — « Je ne dis pas, fit ma mère qui commençait à s'échauffer un peu; mais ça serait pour savoir. Je voudrais au moins être au courant. » Puis : « Tu devrais tout de même t'arranger pour voir un peu », conclut-elle.

Comme le silence se fit alors dans la salle à manger, je partis doucement. Une grande joie me pénétrait. « *Je suis sauvé!* » me disais-je. Mon secret n'était pas découvert; mes parents avaient bien soupçonné quelque chose, mais ils avaient mal deviné. Ils ne savaient pas que je me cachais pour écrire; et ils pouvaient bien supposer ce qu'ils voulaient, pourvu qu'ils ne devinassent pas! Ils croient que je me débauche, que je bois, que je fais la noce, et même que *je suis avec quelqu'un*! Vraiment! j'ai d'autres plaisirs; mais chut! Surtout, n'en disons rien. Comment n'ai-je pas deviné qu'ils se trompaient? Un garçon qui sort mystérieusement tous les soirs, bien sûr qu'il court les aventures! J'aurais dû y penser plus tôt; j'aurais dû provoquer moi-même cette interprétation, et entretenir soigneusement cette opinion chez mes parents...

En vérité, d'ailleurs, je menais une vie chaste. Je ne manquais pas de désirs, certes, mais je remettais toujours à plus tard de les satisfaire. Et puis, j'avais trop besoin de mon temps et de ma liberté d'esprit. Je considérais comme criminel et bête (*inutile*, par-dessus le marché) d'occuper ma jeunesse aux amusements de l'amour facile. Je blâmais vivement ceux de mes collègues de la Préfecture (et ils sont nombreux!) pour qui la vie hors du bureau est occupée par les cartes, le café et les femmes. Donc, j'aurais dû être furieux de me voir soupçonné de tout ce que j'avais en horreur. Mais ce que j'avais à cacher m'était plus cher et plus intime que tout, même que mes principes de morale. Et combien je bénissais, pour une fois, ces vieilles idées populaires que je méprisais tant d'ordinaire : « C'est de son âge; il faut que jeunesse se passe! » Je remerciais mon père de s'être arrêté à cette tradition ridicule, d'être, en cette affaire, de l'avis de tout le monde. Cela me permettait de continuer à écrire, au prix seulement d'une petite erreur dont, après tout, je ne souffrirais pas. J'aimais encore mieux être accusé d'un crime (à mes yeux), puisqu'on

m'acquittait, que de voir découvrir une action innocente pour laquelle on m'eût condamné. Je ne sais pas si je me fais très bien comprendre; se débrouiller dans les sentiments un peu complexes est la partie la plus difficile du métier. Surtout s'il s'agit de sentiments qu'on éprouve soi-même, car, alors, ils paraissent d'abord très simples, et c'est seulement quand on veut les exprimer qu'on s'aperçoit qu'ils sont compliqués. On n'en sort plus.

***

Je n'ai rien à raconter des jours qui suivirent la découverte que j'avais faite relativement aux suppositions de mes parents. La vie continua, et je les laissais croire, quand j'allais écrire chez moi, que je courais les filles. Je reçus un léger avancement à la Préfecture et, comme mon nouveau poste ne me demandait pas plus de travail, j'acceptai. Un soir, comme je me préparais à quitter la maison, mon père me dit : « Tu sors bien souvent, mon garçon. » Je restai stupide. « Et où vas-tu? » Je répondis que j'avais pris rendez-vous avec des amis. Je me troublais un peu en répondant, et je n'en étais pas fâché; de même quand mon père m'eût répondu : « Oui; enfin, n'est-ce pas, fais attention; nous aurons à en reparler », je crus à propos de lui répondre : « Tu sais, Papa, à mon âge c'est bien forcé qu'on sorte un peu. » Je pensais ainsi affermir mes parents dans leurs soupçons, ce qui arriva en effet; mais, d'autre part, ils ne parurent pas satisfaits de mon attitude et, s'ils acceptaient mes dissipations quand ils les remarquaient tout seuls, je crois qu'ils n'aimaient pas que je les fisse remarquer moi-même.

Je sortis. La nuit était déjà presque tombée. J'allais arriver chez moi quand, me retournant par hasard, j'aperçus assez loin derrière moi la silhouette de mon père. Je compris qu'il m'avait suivi. Je l'imaginais très bien, se croyant obligé de prendre une attitude décidée, se levant aussitôt après mon départ, prenant son chapeau d'un geste brusque et ouvrant la porte. Il avait dû dire : « *Je veux en avoir le cœur net* »; c'est une phrase si nécessaire en pareil cas, si pleine de sens, et si bien faite (sans qu'on puisse savoir avec quoi ni

comment), qu'elle donnerait de l'audace, rien que par ses mots, au plus indécis. Ce sont de telles phrases que j'aime : « *Je veux en avoir le cœur net* »; elles ont le don de me rendre intelligent, et bien souvent ce sont elles qui m'ont donné le courage nécessaire.

Mon père avait donc dit, sans doute : « *Je veux en avoir le cœur net* » et s'était mis à me suivre. Ce n'était pas très beau, mais il était poussé par une de ces phrases auxquelles on ne résiste pas. Il marchait lentement, contre les murs, et la tête baissée, si bien que je ne voyais pas son visage; je savais qu'il n'avait évidemment rien à faire dans cette rue, je savais manifestement qu'il me suivait. Je fus épouvanté. Il allait découvrir ma retraite, se renseignerait, viendrait peut-être frapper à ma porte. Et il saurait que, depuis des mois, je me cachais pour écrire, depuis des années, même! Il ne l'accepterait pas, ne le comprendrait pas. Ma mère et lui se moqueraient de moi, me défendraient de conserver cette chambre où j'avais été si heureux. Des années de prudence et de secret étaient rendues inutiles, et il me faudrait renoncer à écrire. Renoncer à écrire! Le lendemain de ce jour-là je me tuerais. Enfin, bref, je fus épouvanté.

J'étais déjà tout près de ma porte, et je sentais mon père derrière moi, qui m'observait. Alors il arriva quelque chose d'extraordinaire. Renée passa, *je la pris par la taille* et la serrai contre moi. Mon père, là-bas derrière, était bien forcé de croire que je venais d'arrêter une femme, ou de retrouver ma maîtresse; j'étais sauvé. Renée, toute surprise, me demanda ce qui se passait. Je lui dis : « Venez avec moi. » Elle se mit à rire et dit : « Ah! tout de même? » Je la fis monter dans ma chambre. Je pensais bien que mon père, nous ayant vus entrer, s'était arrêté et regardait maintenant les fenêtres, caché dans l'encoignure d'une porte. J'avais de la peine de le savoir là, lui si calme d'ordinaire, si rangé, obligé de me suivre dans des rues louches, d'espionner son fils; mais, d'autre part, j'étais bien heureux que Renée se fût justement trouvée là, pour me permettre de détourner les soupçons! Je crois que j'aurais pris par la taille n'importe quelle femme, pour faire croire, mais j'étais tout de même content que ce fût Renée. Pour confirmer les soupçons de mon père, j'allumai la lampe

et, prenant Renée contre moi, je m'approchai de la fenêtre. Je cherchai mon père des yeux et je le vis; mais je restai stupéfait : *ce n'était pas mon père*! J'avais cru reconnaître une silhouette qui, en effet, ressemblait à la sienne, mais je voyais maintenant ce passant inconnu qui continuait son chemin, et aucune erreur n'était possible : ce n'était pas mon père. Il avait fallu la demi-obscurité et surtout la crainte où j'étais sans cesse d'être surpris, pour que je m'y fusse trompé. C'était ridicule!

J'étais bien avancé, maintenant! D'autant plus qu'à ce moment, comme je me reprochais amèrement mon erreur, et ne savais comment sortir de cette aventure ridicule, je m'aperçus que le geste de serrer Renée contre moi m'était beaucoup trop agréable; je n'avais pas prévu cela et je fus encore plus furieux, car, naturellement, je n'étais monté avec elle que pour être vu de mon père; j'avais bien l'intention de la renvoyer tout de suite après pour me mettre à écrire. Je lâchai donc Renée, et je m'installai devant ma table, en proie à une espèce de désespoir.

Renée s'était assise sur le lit, et me regardait d'un drôle d'air. Moi, je ne savais plus que dire, ni que faire. Il était bien difficile de lui expliquer tout simplement la vérité. Elle aurait pu s'en fâcher. Pourtant, je ne voulais à aucun prix qu'elle restât; je me sentais déjà tout à fait déséquilibré et je ne demandais qu'une chose : être seul et écrire. Il se passa ainsi un bon moment. Renée ne s'en allait toujours pas. Elle fit quelques remarques sur ma chambre, mais je ne savais trop comment lui répondre. Elle me demanda ce que je faisais, seul, tous les soirs. « J'écris ». Je fus effrayé d'avoir répondu si vite, si imprudemment. Mais, après tout, je le lui avais déjà dit une fois. Elle me demanda ce que j'écrivais, mais je voyais bien que cela ne l'intéressait pas beaucoup; c'était plutôt pour parler. Et moi, pendant ce temps, comme toujours quand il m'arrivait quelque chose d'un peu extraordinaire, je me sentais justement prêt à écrire beaucoup ce soir-là. (D'ailleurs on s'y trompe quelquefois et c'est la déception la plus pénible que je connaisse.)

Ce que j'ai raconté jusqu'ici, je pouvais l'expliquer vite; cela se passait sur de nombreux mois à la fois, c'était toujours

un peu pareil, les changements dans mon histoire étaient lents. Mais ce soir où j'ai cru être suivi par père a été si bien rempli, et si important, que je dois le raconter avec plus de détails. Je n'aime pas beaucoup décrire les scènes; j'aime mieux les grandes périodes, que l'on peut raconter plus vite et qui sont forcément plus intéressantes. Mais tant pis.

Renée s'était couchée sur mon lit. Je n'avais jamais vu une femme horizontalement, et j'étais très embarrassé. Moi, je lui parlais de ce que j'écrivais; puisque je m'étais une fois trahi, je pouvais aussi bien continuer; et, puisque je ne pouvais pas encore travailler, j'aimais autant, au moins, parler de mon travail. Renée m'écoutait, mais elle se remuait tout le temps sur le lit, tant et si bien qu'à force de s'agiter elle avait réussi à mettre du désordre dans ses vêtements et je ne pouvais plus avoir aucun doute sur le point où elle voulait en venir. Je ne pouvais pas lui en vouloir; c'était bien de ma faute, puisque je l'avais fait monter dans ma chambre. Autant j'avais été content de l'avoir avec moi tout à l'heure, quand je croyais que mon père pouvait me voir, autant j'étais ennuyé maintenant. Mon travail m'attendait, je me demandais quand je pourrais m'y mettre; et puis enfin, naturellement, tout son manège sur le lit commençait à me troubler sérieusement. Je n'étais pas fier, et en même temps je sentais bien que j'étais un peu ridicule (d'ailleurs ce n'était pas ce qui me gênait le plus, je dois être tout à fait sincère). Je me dis que le mieux était de lui expliquer exactement pourquoi je lui avais demandé de monter avec moi. Je lui donnerais même de l'argent, si elle voulait.

Cette idée me donna du courage et je me levai; j'allai m'asseoir sur le lit auprès de Renée, pour lui expliquer tout cela. Elle se recula vers le mur pour me laisser une place.

Quand je fus assis sur le lit, près de Renée qui y était allongée et dans une tenue assez défaite, *je devins un autre homme*; *je perdis la tête*; *je ne sus plus ce que je faisais*; enfin, toutes les expressions les plus banales peuvent s'appliquer à ce qui se passa. C'est pourquoi je dis souvent que les lieux communs sont toujours vrais. Si jamais je deviens un écrivain,

je ne chercherai pas à être original, ni à faire du paradoxe. Le rôle de l'écrivain, ce serait bien plutôt, à mon sens, de développer les lieux communs. C'est là qu'il trouvera la plus grande mine de vérités sur l'homme. Il me tarde de tomber amoureux d'une femme; je fais le pari qu'alors je constaterai la vérité de *tous* les lieux communs sur l'amour, l'un après l'autre. Mais les écrivains n'ont pas bien compris cela, et ils sont un peu excusables; il est si agréable d'inventer quelque chose de nouveau, qu'on croit facilement que c'est vrai. Je crains bien d'être tombé moi-même plusieurs fois dans ce travers.

C'est exactement la même chose pour l'amour physique. J'ai tout à coup été pris par une force très puissante qui m'entraînait. Je la connaissais déjà, naturellement, mais, cette fois, elle avait quelque chose en plus, qui faisait que je la reconnaissais bien, mais que pourtant je croyais la rencontrer pour la première fois. Un peu comme si je voyais enfin la photographie d'une chose que je n'aurais connue qu'en peinture; ou plutôt comme si je voyais enfin quelqu'un que je n'aurais connu qu'en photographie. Mais avec les images on ne peut jamais être sûr de se faire comprendre. Je crois que les écrivains ne font des images que pour leur propre plaisir. C'est déjà ça, mais il faut se méfier.

Tout ce qui arrivait me semblait naturel. Je me rappelle seulement que je m'étonnais (car j'étais très maladroit avec Renée, d'autant plus que j'étais très troublé, je m'étonnais que des choses aussi naturelles fussent cependant aussi difficiles. Mais on s'en tire toujours. Renée me laissait faire, sinon!... Je me demande comment on peut vraiment violer une femme...

Naturellement, je ne travaillai pas ce soir-là. Quand, Renée partie, je voulus me mettre à écrire, je ne pus que m'asseoir devant ma table et regarder dans le vide. J'avais sommeil, et j'aurais même voulu passer la nuit dans ce lit que je n'avais jamais ouvert. Mais si j'avais découché, sans doute mes parents se seraient inquiétés, et peut-être même se seraient-ils mis en colère. Ce n'était pas le moment de les indisposer. Il n'était pas tard, onze heures à peine, et d'ordinaire j'avais encore à ce moment-là une ou deux bonnes

heures de travail devant moi. Mais ce soir je ne pouvais pas. Je partis donc et rentrai chez mes parents; j'avais les jambes molles et mal à la tête. Cependant j'étais extraordinairement heureux, je dois le dire; pas précisément heureux, si l'on veut, mais satisfait. Mes parents n'étaient pas encore couchés. Ils ne m'avaient jamais vu rentrer si tôt et ils en parurent tout joyeux. Ma mère me dit : « Tiens, tiens! voilà un garçon qui se range! » et mon père m'embrassa quand je lui dis au revoir.

Je rêvai de Renée toute la nuit. Le lendemain je pensai à elle toute la journée. Je commençais un peu à revenir à moi, et je réfléchissais aux circonstances qui avaient amené l'événement de la veille. Si mes parents avaient su! Ce n'était pas vraiment leur faute, peut-être, mais ils étaient au moins à l'origine de ce qui s'était passé. La vie est bien compliquée quand on n'est pas seul!

A partir de ce moment, je fus stupéfait de voir que mon travail n'était plus ma seule raison de vivre. J'ai longtemps hésité à m'avouer cela, mais ici, je dois tout de même l'écrire sincèrement. Il y avait autre chose pour moi dans l'existence, et je ne savais pas même me l'expliquer. Je continuai à voir Renée. Le lendemain même de ce premier jour, je m'étais promis de travailler seul, sans plus penser à autre chose; mais je la rencontrai en arrivant chez moi, et sans qu'aucun de nous eût besoin de rien proposer, elle vint dans ma chambre. Ah! vraiment oui, je peux dire qu'en vingt-quatre heures, j'avais bien changé! Sa seule vue me mettait hors de moi, il m'était *impossible* de résister.

Je ne veux pas insister là-dessus. Je n'ai rien à apprendre à personne. Toujours est-il que je perdais le goût d'écrire et que je rentrais chez mes parents, chaque soir en quittant Renée, bien plus tôt que par le passé. Mes parents continuaient à s'en réjouir, à croire que je devenais plus sage; ils espéraient que peu à peu je reprendrais mon ancienne habitude de rester près d'eux à la veillée. Et en effet, lorsque j'étais fatigué, ou si Renée n'était pas libre, je demeurais à la maison. Plusieurs fois aussi je sortis avec eux comme autrefois. Un soir où nous étions entrés dans un café, Renée traversa la salle. Mon père dit : « Voilà une belle fille! » Je

répondis : « Bigre!... c'est vrai, ça! » Et ma mère : « Regardez-moi cet air de connaisseur! »

Je n'écrivais autant dire plus. Dans ma chambre mes paquets de manuscrits ne grandissaient guère depuis des semaines. Je travaillais seulement les soirs où je ne me sentais pas trop las, après le départ de Renée, pour ne pas perdre tout à fait l'habitude, si importante dans le métier d'écrivain. Mais je sentais que je n'avais plus la même ardeur, et j'en souffrais. Alors, il m'arrivait de me ressaisir, et je disais parfois à Renée que j'étais occupé, que je devais passer quelques soirées sans elle. Pendant deux ou trois jours, je travaillais dur, jusqu'à rattaper presque le temps perdu.

(Mes parents étaient un peu tristes de me voir de nouveau rentrer à trois heures du matin, et moi j'étais tout confus de comprendre encore que, plus j'étais raisonnable, moins ils croyaient que je l'étais. Ce malentendu me gâtait un peu, je dois le dire, tous mes plaisirs. Mais, après peu de jours de travail solitaire, j'étais obligé de retrouver Renée, et mes parents reprenaient leur sérénité).

Combien de temps dura cette situation? Combien de temps, plutôt, durera-t-elle? Car elle dure encore. Je me suis efforcé de tout raconter au passé; d'abord il fallait bien commencer ainsi, et ensuite je n'aime pas le présent de narration, comme on disait au lycée. On sent trop que c'est un récit, cela n'a rien de vivant. Ce qui arrive, arrive bien *au présent* si je peux dire; mais la vérité n'est pas la même dans la vie et dans un récit; c'est pourquoi il faut écrire au passé. Regardez le cinéma, où tout est écrit au présent : on n'a pas du tout le sentiment d'assister à un récit, mais à un événement réel (et encore!) C'est peut-être pour cette raison que le cinéma n'est pas un art.

Bref, je pourrais aussi bien parler au présent; je suis toujours dans la situation fausse où m'a amené cette première rencontre avec Renée, le soir où mon père aurait dû logiquement me suivre dans la rue; je quitte la maison après le dîner, presque chaque soir, et, presque chaque soir, nous nous retrouvons dans cette chambre. D'ailleurs, à part cela, je mène toujours une vie aussi calme et rangée que par le passé.

Nous ne sortons jamais ensemble; je n'aimerais pas être vu avec Renée; et je veux aussi, en restant chez moi chaque soir, avoir toujours la possibilité de travailler si j'en ai envie ou si Renée me quitte de bonne heure. Je tiens même à dire ici (et c'est vraiment pour me prouver cela à moi-même que j'ai écrit tout ce récit) que depuis quelque temps (quelques semaines) j'ai été repris très fort par le désir de travailler. J'ai déjà eu le courage de me réserver plusieurs bonnes soirées, et j'ai terminé il y a peu de jours un roman : *Brune ou Blonde?* que j'enverrai sans doute à mon éditeur. Nous sommes en été, et l'on publie certainement moins de livres en cette saison; l'objection qu'il m'a faite la première fois pour *Les Désespérés* est donc d'ores et déjà écartée, et je crois que, cette fois, j'ai de grandes chances.

Je pense d'ailleurs (*car ma paresse a trop duré*, je le sens bien, et de toutes mes forces je veux reprendre mon travail), je pense que, peu à peu, je vais équilibrer ma vie différemment et me mettre à écrire presque aussi régulièrement que par le passé. Je m'aperçois de plus en plus que l'essentiel est de ne pas se rouiller. Chaque fois que je prends la plume je le remarque; et quand j'écris deux ou trois heures, je sens que cela vient beaucoup mieux. Mais je ne veux pas avoir l'air de me traiter avec indulgence et je reconnais que, depuis le temps que je connais Renée, et que j'écris moins, *j'ai beaucoup perdu*. Je veux très fermement rattraper cela. Il y a trop longtemps que mon vrai but, c'est de devenir un écrivain; il est impossible que rien m'en détourne, et *je veux*, JE VEUX, JE VEUX me remettre au travail sans tarder. Je ne renoncerai peut-être pas à Renée, mais je travaillerai quand même. Je m'arrangerai.

***

Voici donc, entre autres, deux jours où j'ai pu écrire tranquillement. Je venais de finir *Brune ou Blonde?* et je n'avais en train que ce poème que je n'arrive pas à terminer. Alors, j'ai voulu écrire simplement cette histoire, pour bien fixer ce qui s'est passé, pour regarder exactement où j'en suis, et pour me répéter une bonne fois à moi-même ce que je veux.

Et maintenant je le sais de nouveau si bien, que cette idée de devenir un écrivain, cette espèce de serment que je me suis fait un jour, à la lecture de Bossuet « *O Nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle* », ce but que je me suis donné, si difficile à atteindre, cet apprentissage qui m'a coûté tant de peine et qui m'en coûtera encore, maintenant que je comprends mieux tout cela, pour me l'être écrit à moi-même, je retrouve ces espèces de coups dans la poitrine qui m'ont toujours porté en avant, et j'ai presque envie de pleurer.

La grosse difficulté pour moi, ce qui peut-être a contribué à me laisser perdre courage, c'est que je suis toujours tout seul avec cette ambition. Mes parents ne m'ont pas compris ou en tous cas ne m'auraient pas compris. Si j'ai ralenti mon effort, si j'ai perdu du temps avec Renée, c'est bien parce que j'ai dû (pour me cacher d'eux) manquer à mon devoir, qui était d'écrire. Je vais rentrer chez eux, tout à l'heure. Deux heures viennent de sonner, ils ne seront pas contents. Et ainsi, toujours, à mesure que je me sauve, ils croient que je me perds! Au fond, c'est peut-être ce malentendu entre nous qui m'empoisonne secrètement et m'empêche de mieux travailler. *Il y a un peu de notre faute à tous, là-dedans.* Tant pis. Tout ce que je sais, c'est que je veux apprendre mon métier, et que je continuerai à écrire. Voilà qui est dit et redit, *voilà qui est écrit.* Je jure de ne plus l'oublier.

Demain, je dois passer la soirée avec Renée. Il faudra, je le sais, que je renonce à elle plus souvent; mais cela me sera difficile. Au fond, le vrai danger pour moi doit être là. Maintenant encore, dès que je la vois, je perds positivement la tête, et presque autant qu'au premier jour! Je sens que tout mon avenir est en danger à cause d'elle. Ah! tiens! J'aime mieux n'y pas penser vraiment, j'aurais envie de mourir; d'ailleurs, j'en mourrai, c'est sûr! C'est réglé comme du papier à musique!... Calme-toi, mon vieux; la colère ne vaut rien pour le style, et c'est d'abord cela que je veux sauver.

Je n'en serais pas là si j'avais pu dire à mes parents que j'écris; ou s'ils m'avaient envoyé à Paris pour continuer mes études; ou s'ils ne pensaient pas comme tout le monde *qu'il faut*

que jeunesse se passe et s'il n'avait pas fallu, pour qu'ils croient que je vivais bien, que je commence à vivre mal... Comment s'y reconnaître, maintenant? Et voilà une raison de plus : *je veux devenir écrivain, pour comprendre enfin quelque chose à la vie.*

Il me faut maintenant rentrer chez mes parents; demain matin je dois être de bonne heure à la Préfecture, et demain soir il y a Renée! Enfin!... J'essaierai d'écrire quand même. En voilà assez; mon style devient de plus en plus mauvais, et d'ailleurs, j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

PIERRE BOST

LE NOUVEAU TEMPLE[1]

VI

Longtemps Louise alla d'une pièce à l'autre et attendit le retour de Lorentz. L'attente se prolongeait et il ne venait pas. Qu'avait-il pu inventer? La gouvernante ouvrit la porte et dit que le souper était servi. Louise essaya de répondre d'un ton très naturel que son frère était sorti et qu'on attendrait pour voir s'il ne reviendrait pas. La vieille femme pâle resta un moment et fixa son regard sur elle. Lorsque les yeux de la jeune fille rencontrèrent ce regard, elle parut se redresser et devint un peu telle que la veuve de Bruset. Si elle avait eu Lorentz devant elle, mademoiselle Norberg se serait avancée et lui aurait pris les deux mains, mais Louise était bien différente. La gouvernante baissa les yeux et sortit.

On attendit une heure. Quand la pendule sonna neuf heures, Louise dit qu'on allait tout de même se mettre à table.

Mais, lorsque dix heures sonnèrent, sans que son frère fût rentré, l'émotion de Louise prit un tout autre caractère. Tout doit avoir des bornes. Si Lorentz causait un scandale, si elle était obligée d'envoyer des gens de la ferme à sa recherche, elle avait presque envie de prier Ola Langmoan de faire donner le fouet à ce garçon.

Enfin on entendit son pas bien connu dans l'antichambre, il n'entra pas, mais monta chez lui.

— Il faut peut-être lui préparer un plateau, — proposa la gouvernante.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

— Je vais lui demander, — dit Louise.

Elle le trouva couché en travers de son lit, les mains sous son cou. Elle dit :

— Il vaut peut-être mieux que nous causions ensemble de cette affaire. Car il faut que nous en sortions, toi et moi.

Il grommela et regarda au plafond. Elle s'assit.

— D'abord tu conviendras sans doute avec moi que cela ne regarde pas les autres. J'ai téléphoné à monsieur Prahl. Il ne dit rien.

Un « heum! » monta vers le plafond.

— Ensuite, je te dirai que si ça s'était passé comme tout le monde le croyait, et si tu avais eu Bruset, j'étais décidée à entrer à la Croix Rouge et à faire mon apprentissage d'infirmière. Je pense que cela pouvait me convenir.

— Certainement.

— Eh bien, veux-tu me dire ce que tu exiges de moi?

— Ai-je exigé quoi que ce soit?

— Si je refusais de prendre tout ça, la propriété viendrait sans doute devant la cour des partages, ferme et forêts tomberaient entre les mains de spéculateurs, ou bien les pouvoirs publics transformeraient Bruset en asile de vieillards ou en hospice pour les idiots. Et c'est alors que mère pourrait se retourner dans sa tombe.

Elle s'arrêta, regarda vers la fenêtre, et ajouta :

— La richesse ne signifie pas grand chose en elle-même, surtout avec les impôts qu'on a maintenant, et quand on a une affaire comme celle-ci à diriger, on ne peut certes pas cultiver la paresse. Mais puisqu'elle est remise entre mes mains, je ferai de mon mieux, et d'ailleurs je crois pouvoir fort bien m'en tirer.

— Je n'en doute pas, — dit Lorentz, s'adressant toujours au plafond.

— Et, bien que tu aies eu aujourd'hui, évidemment, une vive déception, je dois tout de même te dire, Lorentz, que je ne m'attendais pas à ce que tu te conduises ainsi.

Alors il bondit et fut debout :

— Tu vas me donner encore une leçon?

Malgré l'attitude agressive de son frère elle ne fit pas mine de se lever.

— Te rappelles-tu quand nous étions petits, Lo? Nous étions si bons amis, nous deux. Et aujourd'hui je t'en prie... viens à mon aide. Nous pourrions nous aider l'un l'autre à traverser ce moment difficile.

— Merci. — Il enfonça ses mains dans ses poches et tourna presque le dos.

— Réfléchis un peu. Ne trouves-tu pas que tel et tel est dans une situation pire que la tienne? A toi de voir si tu as été envers mère comme il aurait fallu, mais trouves-tu qu'elle t'a si mal traité? Tu écrivais et tu prêchais contre la propriété privée. Tu réclamais le droit de le faire. Mais elle avait bien aussi le droit de faire ce qu'elle voulait de ce qui était à elle. Et tu reçois de quoi acquérir toute l'instruction que tu voudras. Ensuite, tu sais bien que, tout ce que j'ai, je serai enchantée de le partager avec toi.

— Tu crois que j'accepterai cela?

— Tu accepteras au moins de rester ici et d'aider ta sœur dans les premiers temps. Nous dirons ensuite que, tout bien pesé, les études t'attirent plus que la vie agricole. En automne, tu pourras te mettre à ce que tu voudras, au droit, par exemple, ou quoi, penses-tu?

Il se tourna vers elle, toujours les mains dans les poches. Ce calme, ces conseils avisés, cette sollicitude, lui étaient insupportables. Quand aurait-elle fini de le considérer comme un petit garçon?

— Oui, je vois que tout est clair pour toi. Mais si, moi aussi, j'avais réfléchi à ce que je veux?

— Bien... je ne dis que mon propre avis.

Et aussitôt elle le voit tirer d'un placard la valise qu'il avait avec lui lorsqu'il était venu pour l'enterrement, il ouvre cette valise et se met à emballer. Elle reste assise, ébahie. Elle croit que c'est une plaisanterie. Et deux minutes plus tôt Lorentz n'y pensait pas. C'est seulement un caprice qui lui est venu dans la confusion de son esprit, mais il faut qu'enfin il se fasse valoir, et puisqu'il a commencé à emballer pour partir, il doit, pour sa dignité, continuer.

Et il continue sa valise. Elle pâlit, reste là les yeux vagues. Elle finit par se lever, gagne la porte, mais se retourne.

— C'est bien, Lorentz... tu feras comme tu voudras. Mais

permets-moi de te dire en guise d'adieu : quoi que tu entreprennes, essaye de te porter caution pour ce que tu prêches. Jouer gros jeu, et puis rester abattu quand on a perdu, ce n'est guère digne. Bonsoir.

Il ne répondit pas et entendit les pas de sa sœur dans l'escalier.

Un moment après, il ferma la porte de la chambre qui avait été la sienne pendant tant d'années. Ses livres d'école y étaient encore sur un rayon. Il descendit les marches sans rencontrer personne, dans le vestibule il ne vit non plus personne, il ouvrit la porte d'entrée, et, avec sa valise, s'en alla d'un pas rapide.

VII

La patronne de l'hôtel ouvrit de grands yeux lorsqu'elle vit que celui qui avait sonné et qui demandait une chambre était le jeune monsieur de Bruset. Lorentz essaya de donner une explication, il dit qu'il voulait prendre le train du matin. Mais Bruset n'était pas si éloigné qu'il n'eût pu dormir chez lui.

Quand la pendule sonna trois heures, il commença de faire jour. Et Lorentz est en train de méditer sur un problème. Il se voit au moment où il avait reconduit l'avocat et devait se maîtriser pour rejoindre Louise et la féliciter. C'était vraiment son idée, un meilleur moi, en lui, disait que c'était bien. Et puis, voyez ce qu'il en a été. Une fureur bestiale s'est emparée de lui, parce qu'elle a eu plus que lui, et tout a marché de mal en pis. Sommes-nous donc ainsi faits?

La pendule sonnait, le temps passait, le matin arriva, il aurait dû se lever. On était sans doute en plein travail à Bruset. Mais lui, pour la première fois, était en présence d'une journée dont il ne savait que faire. Se montrer en ville... tout le monde le connaissait, et bien des gens viendraient le questionner.

La matinée s'avançait lorsqu'il descendit quand même dans la rue et se rendit à une maison à deux étages. C'était là qu'habitait l'avocat Prahl.

Lorentz frappa et entra dans un grand bureau. On lui

indiqua une autre pièce. Le vieil homme ventru se leva derrière une table, tendit sa main grasse qui portait une chevalière, et demanda en quoi il pouvait lui être utile.

Lorentz s'entendit lui-même poser une question extraordinaire. Il décela ses sentiments à cet homme qui était son ennemi. Si Louise l'avait vu à ce moment... Il demanda s'il pouvait parcourir le testament.

— Avec le plus grand plaisir, — dit l'autre en jetant sur lui un coup d'œil par dessus ses lunettes. Il alla prendre l'acte dans son coffre-fort, et le jeune homme le lut d'un bout à l'autre.

Mais tout cela était fort clair. Aucune erreur n'était possible. Il dut donc se lever et rendre le document.

— Avez-vous quelque observation à présenter, monsieur Alme?

— Non, c'était seulement un détail,... au sujet du four crématoire, que je ne me rappelais pas bien. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

Alors le vieux renard montra sa griffe. La tête inclinée en arrière, et le regardant à travers ses lunettes, il dit :

— Je me serais attendu, jeune homme, à ce que vous ajoutiez : « Comme on fait son lit, on se couche. »

Lorentz jeta la tête en arrière et se redressa.

— Vous pouvez constater, monsieur Prahl, que vous avez attendu en vain. Adieu.

Il sentit le sourire de l'avocat dans son dos en s'éloignant.

La laitière de Bruset se tenait à la porte de la laiterie lorsqu'il passa, tête basse. Heureusement le charretier était à l'intérieur avec ses seaux, mais le cheval reconnut Lorentz, tendit la tête vers lui et hennit.

Ce jour-là il parcourut les bois aux environs de la ville.

Et de nouveau une nuit vint, où il entra furtivement à l'hôtel, se coucha et ne dormit pas.

Encore s'il avait eu un père! Sa pensée se reporta vers sa première enfance. Devant lui surgit une pâle image de sa vraie mère. Mais le chemin vers ses vrais parents a été coupé au cours des ans. Ils lui sont maintenant tout à fait étrangers, même s'ils vivent, et il est bien inutile d'avoir recours à eux.

Il faut que tu traverses cette épreuve. Et il faut que tu en sortes par toi-même.

Et la lumière éclaire une nouvelle journée.

Par sa visite à l'avocat, la veille, il avait atteint, lui semblait-il, le fond de l'humiliation. Il ne pouvait pas tomber plus bas. S'enfuir ne pouvait servir à rien. S'il était capable de continuer à vivre, il devait faire face aux difficultés et les surmonter une à une. Et il fallait commencer par Louise.

Oh, s'il s'était agi de faire une conférence sur la façon dont une société idéale doit être organisée! Mais combien il était plus difficile de prendre sur soi, de faire un pèlerinage de Canossa, et de dire à sa sœur qu'il s'était conduit comme un nigaud.

Mais il n'y a pas moyen de l'éviter.

Tout l'hôtel dort encore lorsqu'il se lève et commence à s'habiller. Il met de l'argent sur la table, écrit deux mots au crayon pour l'hôtelière, range sa valise et se faufile dehors. La rue est silencieuse, la ville n'est pas encore réveillée.

Il y a une aube rougeâtre, mais pas de soleil encore. Lorentz monte vers la partie haute de la ville, dépasse les dernières petites maisons de bois, après quoi viennent les plus bas coteaux des terres de Bruset.

Le voici maintenant dans l'allée. Il s'approche de la maison. Mais tout dort encore, et toutes les bêtes sont encore enfermées. Il ne peut pas entrer, grimper vite l'escalier, et embrasser sa sœur au lit. Il gagne alors l'entrée du jardin, descend les chemins sablés qui vont à la tonnelle de lilas, où il s'assied, les coudes sur la table de pierre et la tête dans les mains.

Quelque temps se passe. Il ne sait si ce fut long ou court. Et soudain un museau approche son visage, c'est le chien finnois qui lui lèche les joues.

— Pourquoi veux-tu absolument me mener par là, King? — dit une voix connue, et Louise paraît, une bêche dans une main et un paquet de plantes dans l'autre.

Le frère et la sœur se regardent. Puis Lorentz éclate de rire à la façon d'un gamin mal élevé qui demande grâce. Elle était très pâle. Mais elle finit par essayer de rire.

VIII

Ce fut une période étrange.

Il prit part au travail de la ferme comme si c'était tout simple, et il était bien vrai qu'il n'était plus le patron, il était tombé au rang d'étranger en visite, et il annonçait à tout le monde qu'en automne il se mettrait à étudier le droit, mais les yeux, autour de lui, semblaient en savoir plus long, et il devait s'y résigner; ce fut pour lui un point d'honneur de ne pas se soucier de ce que les gens pensaient.

Elle avait quitté son ton de supériorité. Elle était attentive à ne pas le blesser. Cette gaieté qu'il montrait, était-elle de bon aloi? Il lui arrivait de passer la soirée, assis sur la lourde table de la cuisine, brimbalant ses jambes, et de conter des histoires aux *husmænd* et aux domestiques, et les rires fusaient autour de lui. Mais pourquoi était-il si pâle et ses yeux si cernés?

Certes, Louise avait pitié de ce garçon, mais si les choses avaient pris pour lui cette tournure, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Quand ils allaient ensemble dans les champs, il arrivait à ce vrai gamin de la pousser en criant : Tu y es! Il courait et elle ne pouvait faire autrement que d'entrer dans le jeu et de courir après lui, et lorsqu'elle l'avait attrapé ils se roulaient sur l'herbe. Les gens restaient à regarder le frère et la sœur, qui étaient si bons amis.

Mais au cours des nuits il commençait à rêver d'une personne à laquelle il n'avait pas consacré beaucoup de pensées : un père, son propre père. Il se rappela que, deux ans auparavant, dans la capitale, un homme était venu le trouver : son nom n'était-il pas Broch, ingénieur? C'était un ami d'enfance de son père et il en disait beaucoup de bien. Mais l'esprit de Lorentz était alors tellement occupé ailleurs, un père dont il ne se souvenait plus n'avait vraiment pas beaucoup d'importance, et puis... ne devait-on pas se libérer des stupides sentiments de famille? Ce fut seulement pendant ces nuits qu'il fouilla dans sa mémoire pour chercher ce que l'ingénieur avait raconté. Rien que du bien. Est-ce que son père, malgré une destinée cruelle, aurait été un homme éminent? La veuve de Bruset n'aurait-elle pas dit vrai?

Un père, un père. A qui il pourrait exposer toutes les difficultés et demander conseil?

Un soir, au milieu de juin, il était assis sur une chaise basse en bras de chemise, la pipe à la bouche, dans la double porte ouverte sur la véranda, et Louise, derrière lui dans le salon, fredonnait en travaillant à une broderie. Et il dit à la façon d'une personne qui pense tout haut :

— C'est difficile d'être jeune, au moins pour nous autres hommes.

— C'est plus difficile pour vous?

— Je crois que oui. Ça commence le jour où un garçon estime qu'il est adulte, mais où nul autre ne veut l'admettre.

Elle eut un petit rire.

— Oui, tu peux te moquer. Mais ce n'est pas une bonne période, et si je suis père un jour, je m'en souviendrai. Un jour le gamin joue avec un jeu de construction, le lendemain il fait à ses camarades une conférence sur la question sociale. Les grandes personnes en rient. Mais le jour vient où il se venge.

Elle leva la tête et oublia son ouvrage. Lorentz était-il là de nouveau à considérer le passé pour dresser son bilan?

Il continua :

— Les gens parlent de l'enthousiasme de la jeunesse, mais non du désespoir de la jeunesse. Et peut-être est-ce par bravade que viennent aux jeunes gens la plupart de leurs idées.

Renversé sur son siège il regardait au loin le soleil, par delà les collines bleues, qui plongeaient dans la mer. Il ajouta :

— Si encore on avait un père.

Louise prit une expression maternelle en fixant les yeux sur lui.

Il continua :

— Autrefois, Lo, quand nous étions petits, nous allions parfois nous mettre à l'écart pour causer de nos vrais parents. Te rappelles-tu?

— Oui... mais il y a si longtemps.

— Et nous ne les avons même pas invités à l'enterrement!

— Voyons, tu sais bien que ce n'était pas possible.

— Non? — Il tourna la tête vers elle. — Peux-tu me dire ce qu'ils ont fait de mal?

— Est-ce que j'en sais plus long que toi? Mère ne voulait jamais parler de ça en détail. Mais jamais nous ne pourrons lui être assez reconnaissants, nous deux, de nous avoir hébergés ici.

Un peu après, il dit, comme s'adressant aux lointaines collines bleues :

— Suppose que nos parents soient très supérieurs à... à celle que, plus tard, nous avons appelée mère.

Elle sentit comme un choc et fixa son frère.

— Cher Lorentz... si nous parlions d'autre chose?

— Je ne tarderai pas à aller les voir.

— Comment? Non, Lorentz, tu ne feras pas ça.

— Veux-tu venir avec moi, Lo? — La voix indiquait que c'était sérieux.

— Si nous parlions d'autre chose?

— Nos vrais parents vivent misérables dans une cabane de *husmand* en haut d'une vallée. Et leurs deux enfants, qui ont grandi dans la richesse, ne veulent pas les reconnaître.

Elle répondit violemment :

— Oh, tu sais bien que ce n'est pas le motif.

— Ils sont vieux maintenant. Veux-tu venir avec moi?

— Mère n'aurait jamais pardonné ça. Et maintenant qu'elle est à peine enterrée, Lorentz, tu n'y penses pas.

Il ne répliqua pas, mais se leva et sortit dans le jardin en sifflant.

Sa broderie sur ses genoux, Louise restait assise, les yeux vagues.

Ses vrais parents... non, jamais elle n'y pensait autrement que comme à un mal très lointain, dont leur mère de Bruset les avait sauvés. Vivaient-ils encore?

Mais elle ne pouvait empêcher Lorentz d'y aller. Et alors? S'il trouvait là un point d'appui qui la rendrait, elle, comme sœur, tout à fait superflue? Pour la première fois, elle vit clairement qu'elle avait besoin de ce frère, et qu'il y avait là un danger de le perdre à tout jamais.

Deux soirs plus tard, il est déjà au lit quand la porte s'ouvre et Louise entre chez lui en légère robe claire du matin, ses cheveux bruns flottant sur ses épaules.

— Excuse-moi, — dit-elle, — mais je vais me laver la tête.

— Ici, chez moi?

— Non, écoute. — Elle s'assied au bord du lit. — Il faut que tu m'expliques quelque chose.

— Voyons?

— D'où t'est venue soudain cette idée... au sujet de nos vrais parents?

— Ah! — Il se passa la main sur les yeux. — Oui, je te dirai qu'un ami de père est venu me voir et m'a parlé de lui, il y a deux ans. Il m'a dit qu'il était mon parrain. Mais dans ce temps-là je n'étais pas disposé à prêter beaucoup d'attention à cela.

— Et que disait-il, cet homme?

— Il appelait père un des hommes les plus éminents qu'il eût connus.

— Et mère?

— Il paraît qu'elle était très jolie en sa jeunesse. Mais tu dois penser ce qu'ils ont enduré, puisqu'ils ont été obligés de se séparer de nous et de nous donner, toi et moi.

— Et pourquoi tout a-t-il si mal tourné pour eux?

— Maladie et malechance, Louise. Ça doit être une longue histoire.

— Mais n'ont-ils pas... commis quelque vilaine action?

— Non, c'est une calomnie.

Elle se tut un moment et regarda vers la fenêtre. Elle dit enfin : — J'ai bien réfléchi à tout cela. Car s'ils ont vraiment éprouvé tant de difficultés, c'est peut-être bien mal de ne pas aller les voir. Mais...

— Mais? — Il leva les paupières.

— Mais celle qui est dans sa tombe, Lorentz. Si elle nous voyait, nous deux, aller là-bas?

— Te tient-elle de plus près?

— Ne dis donc pas de bêtises. Tout ça, c'est bien difficile, c'est terriblement difficile.

Lorentz sourit. La fille millionnaire à l'esprit lucide, pour qui le monde n'enfermait aucun mystère, avait tout de même buté contre une incertitude, elle entendait peut-être comme une voix lointaine, un souvenir de sa vraie mère. Pas moyen d'inscrire cela sur un registre, elle était hésitante, elle s'en remettait à son frère et restait là, immobile.

— En tout cas, tu ne partiras pas seul, — dit-elle, — toujours les yeux tournés vers la fenêtre.

— Bravo, tu viens. Allons, le diable m'emporte, tu es une belle fille. Partons-nous demain?

— Comme tu y vas. Non, il y aura ici vente aux enchères d'une centaine de cochons à la fin de la semaine. Nous ne pourrons pas partir, en tout cas, avant lundi.

— Bon, bon, eh bien, c'est entendu.

Elle soupira comme si elle avait pris une décision affreusement pénible. Enfin elle caressa les cheveux de Lorentz, dit bonsoir et sortit sans bruit.

IX

Les années avaient passé sur Merle et Per Holm, et ils ne se plaignaient plus de ce que leur vie pouvait avoir de tristesses. Il avait autrefois été ingénieur aux grandes écluses d'Égypte, il en était revenu riche, s'était marié avec la jolie Merle Uthaug, fille d'un négociant, et avait vécu des années de bonheur dans une belle demeure qu'il avait achetée. Mais il avait entrepris l'aménagement d'une grande cascade, où il perdit tout ce qu'il possédait, et lorsqu'il se livra ensuite à un vaste travail pour se remettre à flot, il se surmena et perdit sa santé. Il s'était installé dans une haute vallée écartée dans le suprême espoir que le bon air le rétablirait, et au commencement ce fut la famille de sa femme qui se cotisa pour que le ménage ne mourût pas de faim.

C'était désagréable de manger le pain de la charité, mais c'était sans doute un moment à passer. Per Holm avait autrefois gagné une fortune avec des inventions, et les idées ne lui manquaient pas. Mais on ne peut pas dessiner quand les yeux sont malades, on ne peut pas résoudre des problèmes quand le mal de tête, soudain, vous abat. Combien de temps la famille les entretiendrait-elle? Des années de solitude s'écoulèrent et son état ne s'améliora pas. Toute courte période de mieux était aussitôt suivie d'une autre plus sombre. Les enfants étaient petits, ils jouaient, et ne se doutaient pas que le chagrin empêchait leurs parents de dormir.

Et un jour la famille déménagea pour prendre une cabane

de *husmand* avec un peu de terrain : tentative nouvelle, non, cette fois, pour se remettre à flot, mais afin de pouvoir éviter l'Assistance publique, et vivre de la terre de l'ancien *husmand*. Quand Per Holm allait assez bien, il travaillait comme forgeron. Merle, autrefois si jolie jeune femme, qui avait rêvé, en son temps, d'être artiste, s'occupait de ses enfants et de l'étable et prenait part au travail des champs comme une femme de *husmand* quelconque, et tout cela était un bien grand changement, après leur vie de prospérité.

Ils commençaient à se rendre compte que leur vie se terminerait de la sorte, mais il y avait les enfants. Lorsque la tante de Merle, la puissante dame de Bruset, offrit de prendre les deux aînés, il fut difficile de refuser. Ils seraient bien chez elle, ils pourraient faire de bonnes études, et peut-être... qui sait? peut-être hériteraient-ils. Lorsqu'ils seraient grands, ils remercieraient leurs parents d'avoir pensé à eux plutôt qu'à soi-même. C'était pénible de se séparer des enfants, mais il pouvait devenir plus pénible de les garder et de les voir grandir dans la misère, tout en sachant qu'ils auraient pu vivre beaucoup mieux. Le ménage avait encore une petite fille pour se consoler, mais elle mourut, un printemps, des suites d'un accident, et la vie devint encore plus douloureuse pour Merle et pour Per.

Leurs pensées se portèrent d'autant plus vers les deux autres, qui, du moins, étaient vivants. La mère écrivit tant et plus, mais la dame de Bruset avait autre chose à faire qu'à répondre. De loin en loin arrivait une petite lettre d'une grosse écriture d'enfant, et, chaque fois, Merle rajeunissait et allait à son travail en chantant. Ce fut plus dur, le jour où la tante déclara qu'elle ne voulait pas que les enfants eussent deux sortes de parents, ou bien elle les aurait entièrement à elle, ou bien... ou bien on pouvait les reprendre.

Eh bien, on les reprendra. Couper le dernier lien avec eux... ça, jamais. Oui mais... les amener ici? Et ils regardent autour d'eux dans la cabane, ils pensent à la nourriture, souvent tout juste suffisante pour deux, et qu'il faudrait maintenant partager entre quatre, et ils se disent combien la vie des enfants est confortable, là où ils sont. La nuit, Merle ne dort pas et combine des plans. Elle va partir pour la capitale

et fonder un grand pensionnat, où parents et enfants pourront être ensemble. La capitale, oui... mais Per ne s'y trouverait jamais bien. Va-t-elle le sacrifier aux enfants? Non. Va-t-elle renoncer pour toujours à son garçon et à sa fille? Non, non. Un jour elle prend une résolution, qui le lendemain apparaît tout à fait impossible. Elle regarde ce mari que les revers ont ravagé, et elle songe à Louise et à Lorentz, — elle aurait pu marcher bien des lieues rien que pour les voir un instant. Per fit de nouveau un prodigieux effort pour mettre au point une invention, une nouvelle herse; tout pouvait se rétablir s'il réussissait. Mais sa tête en fut tout à fait malade, et il dut se mettre au lit pendant des jours et des semaines. Merle n'osa plus lui parler des enfants, elle savait trop quels tourments il souffrait.

Et la conclusion fut que les deux petits devaient rester où ils étaient. C'était le meilleur cadeau que les parents pouvaient leur faire. Les enfants n'avaient pas besoin de savoir quelle peine cela faisait à père et mère. Les petites lettres à grosse écriture cessèrent de venir, et Merle, vaquant à son travail du dehors et de la maison, ne chanta plus.

Et le temps passa. Elle grisonna de bonne heure, elle eut des mains rudes et son dos se voûta, lui eut la barbe et les cheveux blancs, et une allure inquiète, comme s'il courait partout pour trouver une issue. Ils furent bien seuls là-haut, sans aucun voisin dont la société fût agréable, les hivers avec leur formidable chute de neige et le froid cuisant étaient longs à traverser; printemps, été, automne étaient consacrés au dur travail dans des conditions misérables. Soleil et pluie décidaient de leur sort pour l'année suivante; si l'on ne récolte des pommes de terre que pour un, il faut quand même que ça fasse pour deux. Mais ils trimaient ensemble, dehors et dedans, il avait Merle et elle avait Per. Autrefois la commune l'appelait l'ingénieur, cela fut oublié un jour, et il ne fut plus que le forgeron. Ils tombèrent dans la condition ordinaire des paysans, vécurent et s'habillèrent comme eux, ils vieillissaient, et peut-être enduraient-ils mainte souffrance, mais nul ne les entendait se plaindre.

Et chaque dimanche Merle écrivait, Per ne lui demandait plus ce que c'était, il s'éloignait et la laissait tranquille.

C'étaient de longues lettres à Louise et à Lorentz, qu'elle mettait sous enveloppe, mais n'osait envoyer. Elle demandait comment ils allaient, racontait un peu comment étaient le père, et elle-même, donnait des conseils utiles, et dirigeait leur éducation. Les années s'écoulèrent, les lettres remplirent des tiroirs et durent être entassées dans une caisse, et avec le temps les enfants grandirent, aussi pour elle, et ce furent d'autres soucis et d'autres conseils, appropriés à leur âge. Toute la semaine elle pensait avec plaisir au jour de correspondance suivant, où elle pourrait les retrouver et causer avec eux.

Il y avait encore ceci, dont elle ne pouvait se déshabituer : aller à la poste et demander s'il y avait une lettre. Car la tante pouvait un jour avoir changé d'idée, et permis aux enfants d'écrire. Au cours des ans, les gens voyaient toujours cette grande femme blême partir en hâte, dès que l'on attendait un courrier. Lorsque le postier avait bien cherché et secoué la tête en la regardant, elle le priait parfois de parcourir le paquet à nouveau. Bon, si rien n'est encore venu aujourd'hui, ce sera peut-être pour une autre fois.

Pendant la nuit, il lui arrivait de remuer les lèvres sans bruit, de façon que Per ne s'en aperçût pas. Il avait sa propre religion sans Dieu, il parlait avec chaleur du divin qui est dans la nature même de l'homme, il ne croyait pas à plus que cela. Elle n'intervenait pas là-dedans, mais pour elle ce n'était plus suffisant. Elle éleva pour ainsi dire une petite chapelle dans son esprit, et ce fut pour les deux petits. Là elle se rencontrait de nouveau avec eux, le soir, avant de fermer les yeux et de s'endormir, et, sans s'en douter, elle joignait en même temps les mains. Une femme comme celle-là est peut-être un peu silencieuse dans la journée, mais ses yeux brillent, et si elle éprouve bien des chagrins, elle trouve que l'on parvient tout de même à les supporter.

Habituellement ils ne parlaient pas de leurs enfants, ce n'eût été qu'irriter de vieilles blessures. Mais il leur arrivait, le soir, de parler de tous les jeunes gens qui vont en Amérique. Les premières années ils écrivent souvent chez eux, les parents prennent part à toute leur vie de là-bas. Mais les lettres se font plus rares et finissent par cesser complè-

tement. Le garçon ou la fille ont pris racine, ils prospèrent, ils fondent une famille, père et mère sont bien loin, ils sont devenus inutiles, ils se perdent dans une brume, et on les oublie.

C'était un sujet dont ils pouvaient parler. Mais les parents n'oublient pas si facilement. La mère va soudain à la poste, où elle est déçue à maintes reprises, mais peut-elle comprendre que maintenant elle est oubliée? Elle y retourne des années, c'est curieux comme l'espoir est tenace, au moins quand il s'agit de nos enfants.

Oui, Per Holm avait bien sa religion. Pendant les premières années de son malheur il s'était senti comme enchaîné dans un monde souterrain, où il faisait des efforts convulsifs pour s'affranchir et remonter. Ces années furent longues, mais lorsque sa petite fille lui fut aussi arrachée par un absurde accident, il atteignit le fond et regarda autour de lui : non, cela ne pouvait être pis. Aucun secours à espérer du ciel ni de la terre, ténèbres partout. C'est alors qu'il découvrit en lui-même une lueur qui commençait à rayonner, une force nouvelle. Lève-toi, et recours à ce que tu as en toi de divin. Le monde est gouverné par des lois aveugles, c'est l'homme seul qui voit, c'est l'homme seul qui a le sentiment de la responsabilité, c'est pourquoi tu es si merveilleux, ô esprit humain. Ce fut depuis ce temps que Per, en ses meilleurs moments, montra une si belle humeur, car il regardait de haut tout ce qui pouvait arriver, lui-même ne pouvait être atteint.

Et pourtant, il subit de soudaines défaites dans ce même for intérieur, des accès de fureur nerveux le faisaient gronder comme un tonnerre, et il s'en prenait à Merle, et parfois, après une nuit sans sommeil, il gesticulait des bras et menaçait de se tuer. Elle le regardait avec calme et ne répliquait presque jamais. Ensuite venait le moment du remords, mais tous deux en eurent assez des nombreuses scènes de réconciliation, il cessa de s'excuser, et se rapprocha d'elle avec précaution, il s'agissait non pas simplement d'être pardonné, mais de se relever dans sa propre estime, et c'était là, peut-être, le plus difficile.

Ils pouvaient se promener ensemble un soir d'automne

sous le ciel étoilé, et il la prenait par la taille et il se mettait à rêver sur les valeurs humaines. L'un dit : On ne possède à jamais que ce que l'on a perdu. Ce n'est pas vrai. Un autre : Ce que l'on désire a seul de l'importance. Ce n'est pas vrai non plus. Non, la vraie richesse, c'est ce que l'on a. Il dépend de toi de le rendre constamment nouveau, et beau, et de plus en plus merveilleux, et il ajoute :

— Ainsi, toi... est-ce que je ne t'ai pas? Et as-tu jamais été pour moi une si belle princesse?

— Oh, c'est là que tu voulais en venir, gros malin.

Et il continuait, parlant d'une religion nouvelle, non de celles dont l'esprit humain moderne a fait éclater le cadre, mais une religion qui serait le sentiment d'éternité de notre propre temps, exalté et dégagé dans un nouveau temple. Nous attendons celui qui viendra un jour et apprendra aux hommes à voir le divin non pas dans le tonnerre ni en Jahvé, dieu de sacrifice, non dans le fils du charpentier crucifié, mais dans toutes les splendeurs qui sont aujourd'hui sous nos yeux. Imagine un temple avec colonnes et voûte, orgue et chœur, où tous les grands porteurs de lumière sont assemblés comme une symphonie des esprits. Attends un peu, il viendra, celui que tout le monde attend, peut-être vivrons nous cet événement, toi et moi.

Un jour elle rentre chez elle avec un petit journal local et s'assied pour lire la liste des bacheliers de l'année dans le lycée où vont Louise et Lorentz. Elle dit :

— Il y a là Louise Alme. Et Lorentz Alme. Ça doit être eux?

— Ils ont... ils ont pris le nom de la tante? — demanda-t-il en bredouillant, étonné.

— Ils y ont peut-être été obligés, — dit Merle, qui s'affaisse un peu plus et regarde, les yeux vagues.

— Oui... alors ils la considèrent sans doute comme leur mère.

Merle passe la main sur ses yeux. Ils songent. La distance s'est accrue entre eux et leurs enfants, maintenant que ceux-ci portent ce nom étranger. Merle lit ensuite les notes données à l'examen.

— Tu vois, le garçon a rattrapé sa sœur. Il a deux ans de moins, mais il est étudiant en même temps qu'elle.

Le soir, ils se demandèrent quelle voie le garçon allait suivre. Ce serait peut-être l'école d'agriculture, du moins s'il était question qu'il eût l'héritage. Et Louise... Merle se rappelait bien que, toute petite, elle avait montré des dispositions pour jouer du violon. Ses propres rêves d'artiste pourraient-ils se réaliser en sa fille?

Et le dimanche suivant elle écrivit de nouveau des lettres.

Ils s'abonnèrent à ce journal local. Peut-être y auraient-ils de temps en temps des nouvelles de Bruset. Et quelques années plus tard, ils lisent que la puissante dame est morte.

Ils se regardèrent fixement. Merle oserait-elle envoyer une lettre maintenant? Ou bien les enfants avaient-ils été élevés dans une telle animosité contre leurs vrais parents qu'ils ne voulaient plus les connaître?

Il valait peut-être mieux attendre, et voir si les jeunes gens écriraient les premiers. Et Merle allait à la fenêtre, comme dans l'espoir d'une visite, la visite d'une grande nouvelle. Comme toujours, elle se rendit à la poste, mais cette fois elle hésitait à entrer. S'il y avait une lettre, mais qui répondît mal à son espoir? Une lettre froide, de deux enfants devenus étrangers? Finalement, il fallut entrer. Pas de lettre, comme toujours, et en rentrant, son pas fut plus lent que d'habitude.

Mais un jour, comme elle revient de l'étable, il y a sur la table une lettre qu'un voisin vient d'apporter.

— Il y a là une lettre d'amour pour toi, — dit Per, — à moins que ce soit une facture.

Merle dut mettre des lunettes. C'était une grande écriture inconnue. Ses mains se mirent à trembler.

— Per, — s'écria-t-elle.

— Eh bien?

Elle rit, puis ce furent des sanglots, mais elle rit de nouveau.

— C'est... c'est... ha, ha, ha. C'est de Louise.

Il est près du poèle, un couteau à la main. Il voulait faire un balai de bouleau. Et voilà qu'il ouvre des yeux ronds derrière ses lunettes et croit avoir mal entendu.

— De... de qui est-ce, dis-tu?

— C'est des deux, Per, Voilà aussi une feuille de Lorentz.

Enfin ils se remettent un peu et lisent à haute voix.

Les enfants devaient venir les voir très prochainement.

. . . . . .

Des besognes diverses devaient être faites, ce jour-là aussi, dans la mense. Il fallait traire la vache le soir, donner à manger au cochon et aux poules, Per ne pouvait plus ajourner le binage des pommes de terre, et ce travail était achevé quand de nouvelles lettres arrivèrent.

Per dut se mettre à la fenêtre, avec sa mauvaise vue, pour les déchiffrer.

— Elle n'est pas femme pour rien, dit-il. Étudiante, soit, mais quelle orthographe! Et presque pas un signe de ponctuation.

Il fallut mettre la maison en ordre, se procurer de quoi manger. Il voulut absolument laver le parquet, après quoi il fut interdit d'entrer avec des souliers ou des sabots.

— Et des vivres, Per?

— Bon, il y a des truites dans le torrent. Et nous avons un mouton de trop. Non, ne t'en va pas tout de suite. Il y a au moins quatre ans que je ne t'ai serrée dans mes bras.

— Tu veux dire quatre minutes. — Et elle reste un instant la figure contre sa barbe blanche et les yeux fermés.

Les petits stores de la salle et de la chambre durent aussi être décrochés, lavés et repassés. Mais s'ils arrivaient dès demain? Les deux vieux trimèrent tard le soir, trottinant çà et là, se barrant le chemin l'un à l'autre, maugréant un peu en disant : c'est ta faute, pour éclater de rire aussitôt, et s'embrasser. Hé mais, c'est vrai... des lits pour deux grandes personnes. Il fallut les emprunter à un voisin.

Ces jours-là, Per, avec une brouette, se rendit à la gare chaque fois que l'on pouvait attendre un train. A travers ses lunettes bleues il regardait les étrangers qui descendaient de voiture, mais il distinguait mal. Est-ce celui-ci... ou bien celle-là? Il s'agissait de ses enfants, mais il ne savait pas du tout comment ils étaient.

Depuis quatre jours le parquet brillait tout blanc, et pour le ménager les deux vieux vivaient surtout dans la cuisine. Le mouton était égorgé, et tous les soirs Per se tenait au bord du torrent avec sa ligne. Peut-être viendront-ils demain?

X

Le frère et la sœur avaient pris le bateau, puis avaient remonté en chemin de fer la longue vallée, maintenant ils continuaient à pied par la route, tous deux sac au dos et en costume de sport, elle avec un chapeau de paille qu'elle avait repoussé en arrière, lui tête nue et en bras de chemise. Ils regardaient autour d'eux avec le double sentiment d'être là pour la première fois et de se rappeler ceci ou cela d'un autrefois très lointain. Le torrent vert-bleu chante et écume au fond de la vallée, d'où s'élèvent de verts coteaux avec des maisons cuites au soleil, plus haut ce sont les brunes collines de sapins, et enfin les fjelds bleus rayés de neige sous le chaud soleil d'été. Tout cela doit être aujourd'hui à peu près comme il y a vingt ans.

— Je me demande où est Raastad, — dit Louise, cherchant là-haut sur les coteaux.

— Ils ne sont plus là maintenant.

— Non, mais la première année nous habitions la maison du capitaine sur cette ferme-là. C'était une grande maison avec beaucoup de pièces. Et mère n'avait pas de bonne, voilà que je me le rappelle.

Un instant après ils prirent un chemin d'exploitation pierreux qui serpentait en montant vers une ferme, mais là il se réduisait à un sentier qu'ils suivirent un moment, puis ils s'arrêtèrent tous les deux en même temps. Ils voyaient devant eux, sur un petit plateau, une ferme de *husmand* composée de deux cabanes en charpente, grises, avec des toits de mottes où l'herbe poussait. Il y avait des ronces jusqu'au mur de la chaumière, et une chèvre blanche attachée paissait.

Et voici qu'une femme sort de la petite maison, elle s'abrite les yeux à cause du soleil et regarde par ici. Elle a les cheveux blancs et porte sur sa robe un tablier blanc à manches, elle les voit avec un sentiment d'espoir, elle s'avance, et le visage ovale a un merveilleux sourire.

Elle crie : — Ah, grand Dieu! — et s'arrête, s'aperçoit qu'elle est en costume de cuisine. Frère et sœur se regardent. Connaissent-ils cette femme? Mais la voix, la voix!

— Est-ce toi, mère? — crie Lorentz.

— Bonjour, mère, — dit Louise en courant vers elle.

Mais lorsqu'ils se sont rapprochés, il y a, de part et d'autre, comme une inconsciente résistance. Ils s'arrêtent. Quelques pas les séparent. Merle voit devant elle une femme faite et un jeune homme, ce sont ses enfants, et voilà donc comment ils sont. En son esprit ils ont grandi et grandi pendant de nombreuses années, mais voilà comment ils sont en réalité. On dirait que les deux parties ont besoin d'un moment pour s'y reconnaître. Enfin la mère leur souhaite la bienvenue, quoique son visage exprime un peu d'inquiétude. Elle leur dit d'entrer et de se contenter de la maison telle qu'elle est. On croirait qu'elle n'est pas bien sûre qu'ils y soient disposés.

Jamais Lorentz n'avait vu Louise comme elle était ce jour-là. Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté de la chaumière, ils virent des bouleaux de chaque côté de la porte d'entrée, c'était un salut de bienvenue. Elle s'arrêta, s'écriant :

— Non... as-tu vu?

Elle fut prise d'un accès d'émotion qu'elle s'efforça de réprimer. Quand ils furent entrés dans la petite salle au parquet bien lavé blanc, et avec ses pots de fleurs aux fenêtres, la mère eut l'air encore un peu inquiet : était-ce là une visite d'étrangers élégants?

— Eh bien, asseyez-vous... et prenez les choses comme elles sont.

Mais aussitôt Louise vient se pendre à son cou et commence à sangloter. A ce moment les années comprises entre la première enfance et aujourd'hui sont comme abolies.

Lorentz est là, debout. Jamais il ne s'est soucié des caresses des vieilles femmes, mais ceci est différent. Louise la première, naturellement, comme toujours, lui est là, les bras ballants. Enfin la mère le découvre aussi.

— Eh bien, et toi, mon garçon. Ah, voilà donc la mine que tu as?

Elle lui tend la main encore une fois, sa main ridée, usée, mais qui s'abandonne dans la sienne.

— Tu veux peut-être que je t'embrasse, toi aussi?

Et il sent les bras d'une mère autour de son cou. Rit-il? Sent-il un sanglot dans sa gorge? Osera-t-il la serrer davantage dans ses bras?

— Et où est père? — demande Louise.

— Il est à la gare avec la brouette pour la troisième fois aujourd'hui.

— Mais nous n'avons vu personne, Lorentz... rien qu'un vieux paysan à lunettes bleues et barbe blanche.

— C'était bien lui, — dit Merle en souriant. — Il ne vous aura pas remarqués, il voit si mal.

Un peu après, elle regarde par la fenêtre, et dit :

— Voilà le père.

— Bonjour, père.

Ils sautent sur lui, ne se donnent même pas le temps de le saluer convenablement, s'emparent de la charrette, et finissent par s'entendre pour en prendre chacun un bras.

— Que signifie cette attaque? — bégaye-t-il, et il commence à comprendre, et il rit en les suivant. Il est tout étourdi. Et de la chaumière Merle arrive au devant d'eux, riant comme les autres.

Rentrés, ils parlent tous à la fois, mais tous sont incertains, il y a tel sujet qu'il peut être pénible d'aborder, aussi est-il plus sûr de rester dans les généralités. Mais les yeux ont une expression constamment interrogative, il y a des silences, qu'il faut vite faire cesser. Il ne faut pas mentionner Bruset, ni celle qui vient de mourir, ni l'héritage, ni les projets d'avenir des jeunes gens, et encore moins demander comment les parents peuvent subvenir à leur vie dans ces cabanes. Per, debout, à part, la tête inclinée pour voir avec son meilleur œil, souriait tout le temps, et ne s'en doutait pas. Lorentz avait rêvé d'un père qui avait une autre apparence, un héros aux capacités éminentes, que lui-même, peut-être, atteindrait un jour. Et le voilà, une ruine, soit, mais peut-être... tout de même... Ne jugeons pas trop vite. Mais tout produit une si forte impression sur lui qu'il a peine à parler.

— Tu fumes, père? — demande Louise. Père était un mot nouveau dans sa bouche.

— Certainement non.

— Est-ce que c'est pour mère que tu bourres la pipe que voilà?

Et tous de rire.

— Veux-tu essayer de mes cigarettes? — dit Lorentz

qui lui tend son étui d'argent, mais le père s'en défend et branle la tête.

— Non, je ne fume pas, — dit-il à Louise, — car ça met ma pauvre caboche sens dessus dessous. Aussi je me déshabitue du tabac quatre fois par an.

— Et puis tu as une rechute? — Elle se campe, les mains derrière le dos, et fait la coquette.

— Seulement dans les grandes occasions, — avoue-t-il. — Comme aujourd'hui, par exemple.

Et il prend une boîte d'allumettes que Louise lui enlève pour lui donner elle-même du feu.

Ils s'assirent autour de la table pour boire un verre de lait, et l'on bavarda plus posément. Merle ne put s'empêcher de tripoter une petite broche que Louise portait sur sa poitrine.

— Vraiment, tu l'as toujours?

— Tu la connais, mère?

— Bien sûr. Tu l'avais quand tu nous as quittés. Ton trousseau n'était pas bien gros.

Nouveau silence, où tous songent aux longues années de séparation.

— Et vous avez eu un grand enterrement? — demande Per soudain : autant en venir là tout de suite.

— Oui, — disent les jeunes gens, qui se regardent.

Nouveau silence. La tante de Bruset, pas moyen d'en être quittes. Merle a mis la main sur ses yeux. Mais voici qu'elle se lève pour aller à la cuisine.

— Je crois que je suis folle de m'oublier à rester là, — dit-elle.

Un instant après, Louise la rejoint.

Si la jeune fille a été si fringante depuis quelque temps, c'est qu'elle a déjà décidé que ses parents vont dès demain venir à Bruset et demeurer chez elle. Ça doit être tout simple. En attendant, la voilà dans la petite cuisine avec un âtre sans fourneau. Elle inspecte, elle voit cette femme flétrie qui a trimé ici dans des conditions misérables pendant si longtemps, occupée de la cuisine, du lait, de l'étable, du lavage, et qui est sa mère. Elle a de nouveau envie de lui sauter au cou, mais elle ne le fait pas. Cette femme aux che-

veux blancs, grande et mince, semble avoir conservé malgré tout on ne sait quel grand air qui marque les distances; la voix, les mouvements, les yeux composent un ensemble qui donne le sentiment que l'on doit s'approcher à pas discrets. Fais bien attention, Louise, il ne faut rien brusquer.

— Je peux bien t'emprunter un tablier, mère. — Et elle aide à préparer le diner.

« Mère ». Entendre encore ce mot. Merle en recevait chaque fois comme un choc, et se tournait aussitôt vers sa fille, pour la regarder un moment.

XI

A la table, dans la salle, père et fils s'observaient en souriant, et pensant. Voilà donc comme tu es.

— Seras-tu agriculteur? — demande le père.

— Non, Louise a eu Bruset.

— Eh bien, et toi?

— Oh, en automne il faudra que je trouve quelque chose.

Le père avait remarqué une légère contraction dans le visage du jeune homme, et comprit qu'il y avait anguille sous roche.

— Veux-tu me montrer ta forge, père?

— Mais oui, allons. — Et il se lève.

Elle est dans une petite bâtisse isolée en haut du coteau, et ils arrivent bientôt dans la pièce presque sombre, dont le sol est en terre battue : un âtre, un soufflet, une enclume, quelques marteaux, tenailles et limes, un banc de travail avec quelques objets dessus. Une charrue est en réparation, une batteuse est là qui attend, et dans un coin est une caisse mystérieuse, couverte d'une bâche.

— Voilà cette merveille, — dit le père. — Tu as peut-être vu des ateliers mécaniques plus importants?

— Toi aussi, je crois?

Le père regarda par terre.

— Oui, ça se peut.

— Tu as été un des ingénieurs directeurs à la première cataracte. Et tu as construit le premier chemin de fer pour le roi Ménélik en Abyssinie.

— Hé oui... et maintenant je suis là.

Le père paraissait avoir honte. Certainement, tout ça, c'était de sa faute. Ses yeux enflammés se levèrent sur son fils comme pour s'excuser.

Lorentz répondit d'une voix mal assurée :

— Comment... comment ça s'est-il passé, père? »

— Tu peux te le demander. C'est pour ta mère que c'est le plus dur.

— Père.... — Lorentz lui tendit soudain la main.

— Eh bien?

— Ne crois-tu pas que je pourrais t'aider? Tu n'as pas besoin de moi?

— Mais, mon bon ami... à quoi penses-tu?

— Si j'entrais dans une école technique, nous pourrions ensuite nous associer?

Cette émotion dans la voix, ce dévouement d'un fils qui ne pouvait pas avoir de respect pour son père... la respiration de Per Holm fut oppressée, mais il essaya de rire.

— Mon bon ami... les menus travaux que je barbote ici ne valent pas une demi-journée de la vie d'un jeune homme. Et d'ailleurs... crois-tu que des inventions soient la pâture qu'aujourd'hui le monde cherche avant tout?

— Quelle est-elle, père, crois-tu?

Le jeune visage se tendait vers la réponse, comme s'il attendait une révélation longtemps espérée. Mais Per recula et leva les mains comme pour se défendre. Que savait-il lui-même?

— A cela tu t'entends certainement mieux que moi. — dit-il avec un petit rire. — Mais nous pourrons peut-être en causer, quand nous nous connaîtrons mieux.

Lorsqu'ils redescendirent vers la chaumière, Per avait le sentiment qu'il était vraiment dans l'obligation de répondre bientôt un peu mieux à ce garçon.

Toute la soirée, la petite maison fut pleine de rires et de bavardages. Les jeunes gens durent entendre tout ce qu'ils avaient dit ou fait de remarquable quand ils étaient tout petits. Mais Per restait de longs moments silencieux, assis, les yeux à terre. Un beau jeune homme était entré dans sa vie, qui n'était pas seulement son fils, mais qui offrait de se

consacrer à lui, et qui voulait vraiment prendre ses parents sur ses bras et les porter vers des régions plus heureuses. Mais quelle tâche Per avait-il à lui proposer?

Finalement, Louise s'assit au vieux piano qui semblait si peu à sa place dans la petite salle de paysan, et tapa bravement comme d'habitude. Merle écoutait, penchée en avant. Elle ne voulait pas demander à sa fille si elle avait continué le violon.

— Ne t'agite donc pas tant, quand ta sœur joue, — dit Per.

Le père et le fils échangent des sourires. Depuis la visite à la forge, il y a entre eux une sorte d'intimité.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS.)

(*A suivre.*)

LE RETOUR A ROSSINI

Les Parisiens de 1929 sont-ils aussi près qu'on l'affirme de revenir à Rossini? Nous n'en jurerions pas. Mais il est désirable, à tout le moins, de corriger une erreur fâcheuse et de réparer une injustice. Nul destin plus étrangement cruel que celui de ce grand artiste auquel notre génération hésite à pardonner l'engouement de ses aïeux.

Depuis la *Cambiale di matrimonio*, en effet, la réputation de Gioacchino Rossini s'était propagée à travers la péninsule italienne avec une incroyable rapidité. Le fils de l'humble Giuseppe, trompette public de Pesaro, et d'Anna Guidarini, chanteuse subalterne et parfaitement ignare, avait su enflammer l'imagination de ses compatriotes. Sur des scènes où Paesiello et Cimarosa n'avaient pas récolté que des succès, — « Scala » de Milan, « Fenice », « San Mosè » ou « San Benedetto » de Venise, « Argentina » ou « Valle » de Rome, et particulièrement « San Carlo » de Naples, — de belles mains frémissantes lui jetaient en hommage leurs gants parfumés, leurs mouchoirs roulés en boule, leurs cachemires, leurs écharpes de blonde, et jusqu'à ces fleurs et ces plumets que les femmes d'alors portaient dans leur coiffure. De très bonne heure, Gioacchino Rossini avait connu les salves d'applaudissements, les cris des mélomanes en délire au fond des salles retentissantes, la foule assiégeant les guichets, les couronnes de lauriers où l'enthousiasme s'inscrit en or sur les rubans de moire, les palmes, tous les genres d'ovations, toutes les apothéoses, et souvent même, à l'heure obscure des sérénades,

un concert de mandolines et de guitares sous les balcons de son auberge.

Après l'Italie, l'Europe! Deux ou trois fiascos sans gravité ne pouvaient entraîner qu'un simple ajournement, et la conquête se poursuivait. Le peuple et les sociétés aristocratiques communiaient en une même ferveur. Vienne se laissait prendre d'assaut, et le vainqueur y faisait en 1822 une entrée solennelle. Barbaïa, prince souverain des impresarios, doublait sa fortune au théâtre de la Porte de Carinthie en y jouant tour à tour les pièces de Gioacchino, sérieuses ou burlesques. Dans cette ville où Beethoven, prisonnier d'un silence plus lugubre que celui des tombeaux, consommait héroïquement son martyre, une population gaie, remuante, avide de nouveautés et de plaisirs faciles, se passionnait bien moins pour la *Messe en ré* ou la *Neuvième symphonie* que pour la partition la plus récente de l'irrésistible maëstro.

A propos de Rossini, on ne se lasse pas de ressasser Stendhal. Fort bien, mais la musique de Rossini comptait à cette époque dans les lettres européennes des admirateurs autrement illustres. Gœthe lui-même avait exigé de connaître *Tancredi*, après quoi, satisfait, il en dissertait tout à loisir avec son cher professeur Zelter. Le redoutable Hegel, stupéfait d'avoir tant ri au *Barbiere di Siviglia*, lui donnait désormais la préférence sur les *Noces de Figaro*. Balzac écoutait le troisième acte d'*Otello* avec un visage baigné de pleurs. A Londres, Georges IV, monarque blasé et dilettante ingénu, prodiguait au jeune Italien des faveurs extraordinaires; en quoi ses sujets l'approuvaient si chaleureusement que, malgré les intrigues et les calomnies des envieux, l'auteur de la *Donna del lago*, de ce roman lyrique digne de Walter Scott, repassait la Manche au bout de sept mois avec un bénéfice d'environ deux cent mille francs. Aux Tuileries, non moins empressé, Charles X rêvait de s'attacher le moderne Lully. Il l'invitait à lui réserver sa production dramatique pendant une période de dix ans et, pour mieux l'honorer, tenait à signer de sa main un contrat exceptionnellement flatteur. La mode semblait d'accord avec la gloire la plus solide. Les contemporains se pâmaient

d'amour aux pieds de Gioacchino. Et néanmoins, en 1830, celui-ci n'avait guère plus de trente-huit ans.

Nous touchons ici à une catastrophe mystérieuse que chacun des biographes s'est vainement efforcé d'interpréter à sa guise. Rossini, à ce moment, exerçait une espèce de dictature. Il n'avait point de rivaux. Après Weber, Beethoven et Schubert venaient de disparaître. Quelques financiers amis de Rossini lui prônaient souvent un jeune Berlinois, Félix Mendelssohn-Bartoldy, auquel ils prédisaient le plus bel avenir, en avouant que cet adolescent leur paraissait mieux doué pour la symphonie que pour le théâtre. Cherubini, déjà vieux, n'attirait plus la foule. Les équipées révolutionnaires d'un Hector Berlioz semblaient vouées au ridicule. Paris ne soupçonnait même pas le génie de Chopin. Liszt, virtuose fulgurant, passait pour un songe-creux sans mélodie. Robert Schumann et Richard Wagner, étudiants obscurs, continuaient en Allemagne leurs exercices de contrepoint. Et, parmi les Italiens, ni Mercadante ni Donizetti ni même le suave Bellini ne portaient ombrage à Rossini. Car ce qu'on entendait chanter alors d'un bout à l'autre de l'Europe, c'était la plainte langoureuse de *Tancredi*, ce *Di tanti palpiti* où tressaille un cœur tourmenté par une passion mélancolique.

La suprématie de Rossini paraissait d'autant plus incontestable qu'il venait d'accomplir un chef-d'œuvre de volonté et de puissance artistiques. A Paris, écrivant pour un public d'élite, il s'était attaché à épurer son style, à surveiller plus sévèrement l'architecture de ses ouvrages. Les lacunes et les taches qu'on pouvait déplorer dans ses partitions antérieures avaient disparu presque entièrement. Dans sa version française, définitive, *le Siège de Corinthe* dépassait d'aussi haut *Maometto secondo* que *Moïse* est supérieur au *Mosè in Egitto* de 1818. Sa verve comique elle-même avait acquis dans le *Comte Ory* une élégance nuancée et une finesse qui lui manquaient autrefois. Enfin, *Guillaume Tell* montrait à ses détracteurs les plus acharnés quelle était la souplesse et l'harmonieuse fécondité de son génie. Berlioz en personne, impitoyable aux faiblesses des œuvres précédentes, rendait hommage à ce magnifique exploit en une chronique de la

Revue musicale[1] qui est un modèle d'équité sincère et déférente. Au point de vue de la musique pure, jamais le prestige de Rossini n'avait été plus éclatant qu'en cette année 1830.

Mais d'autre part, si les artistes et la portion la plus cultivée du public appréciaient loyalement et généreusement les mérites de *Guillaume Tell*, il s'en fallait de beaucoup que cette pièce eût réalisé les espérances de l'auteur. Le livret déplaisait à la masse; on le jugeait décousu, languissant, plat, inanimé. Le rôle de Mathilde ennuyait tout le monde; cette malheureuse héroïne ne trouvait point de défenseurs. Faute de pouvoir s'intéresser à ce fantôme, on découvrait au second acte des longueurs intolérables. Ces critiques déchiraient le cœur de Rossini. Il souffrait au demeurant de cette disposition d'esprit, plus fréquente qu'on ne le croit chez les artistes de premier ordre, où la moindre réserve irrite comme un outrage. Et ce qui ne le choquait pas moins, c'est que *Guillaume Tell*, malgré la noblesse de son inspiration et de sa forme, ne captivait point la multitude. *Guillaume Tell* n'était pas un succès d'argent. Il n'atteignait nullement, par exemple, aux plantureuses recettes de la *Muette de Portici*. Et c'est alors qu'on entendait le maestro, dans un accès de rage, maudire avec une véhémence comique l'insensibilité capricieuse et le mauvais goût des Français : « *Oh! stupidi Francesi! ostriche di Francesi!*[2] »....

Passe encore pour la *Muette de Portici*! Il ne craignait pas trop d'être éclipsé par Auber, cette étoile de boulevard! Mais à partir de 1831, il souffrit bien davantage de céder le pas à Meyerbeer. *Robert le Diable* fut joué pour la première fois à l'Opéra en novembre. Et c'est alors que commencèrent, déclare Fétis avec le respect le plus profond : « les recettes de dix mille francs qui y étaient auparavant inconnues ».

Sans doute, Rossini ne haïssait pas l'intrus. Le moyen d'être l'ennemi d'un homme, son aîné, qui le ménageait avec toutes les souplesses, toutes les précautions de la révérence la plus obséquieuse, et qui ne lui écrivait jamais que

1. Octobre-novembre 1834, cité *in extenso* par M. Giuseppe Radiciotti dans son ouvrage sur Rossini.

2. Cf. l'article de Hans de Bülow, 17 septembre 1855, *Ausgewählte Schriften*, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1911, vol. I, p. 165.

pour se prosterner bien bas, le front dans la poussière, devant le trône du dieu « Jupiter-Rossini »! Au fait, avant que Meyerbeer se fût acclimaté en France, c'était Rossini qui avait révélé son *Crociato*, en septembre 1825, du temps qu'il dirigeait assez nonchalamment le Théâtre italien. Mais comme il regrettait son imprudence! Le succès démesuré, monstrueux, de *Robert le Diable* le remplissait d'horreur. Dans cette musique qu'il n'aimait pas et dont il saisissait à plein toutes les tares, Rossini discernait un danger mortel pour la musique qu'il aimait le mieux : la sienne.

Mais en 1830, malgré son amertume, et tout en attendant avec inquiétude ce *Robert le Diable* dont on parlait déjà, il songeait à son prochain ouvrage, puisqu'il devait écrire un opéra tous les deux ans pour l'Académie royale de musique et de danse. Retiré à Bologne, il y examinait à loisir divers canevas, et notamment un *Faust*. Il ne demandait pas mieux que de collaborer avec Gœthe après Schiller, quand il reçut la nouvelle des journées de juillet 1830. Ce fut pour lui un coup de tonnerre. Tous ses projets dramatiques s'écroulaient avec le trône de Charles X et par surcroît ses arrangements financiers. Sans se faire d'illusions, il prévit que le duc d'Orléans, parvenu aux Tuileries, refuserait de tenir la parole du roi de France. En effet, Louis-Philippe prétendit assimiler le cas de Rossini à celui des autres fonctionnaires de l'ancienne Cour dont le statut était annulé *ipso facto* par la révolution. Il fallut plaider. Rossini ne manqua pas d'invoquer ce que la signature de Charles X ajoutait de solennel et d'exceptionnel à son contrat. On finit par lui donner raison; mais la procédure fut longue. Pour obtenir gain de cause, il dut attendre jusqu'en décembre 1835. Deux mois après, les *Huguenots* commençaient leur fructueuse carrière : jamais il ne put s'en remettre.

C'est alors, d'après les contemporains, que Rossini se résolut à quitter définitivement la scène lyrique, par souci de ne point diminuer une gloire à laquelle il ne pouvait plus guère ajouter. Cette résolution une fois prise, il ne laissa pas de s'y tenir avec une fermeté et une dignité qu'on n'aurait pas attendues d'un esprit aussi fantasque. Entre 1810 et 1830, il avait enfanté près de trente opéras. Ensuite, entre 1830 et

1868, c'est-à-dire jusqu'au terme de sa longue existence, aucun théâtre italien ni étranger n'obtint de lui un ouvrage original, car on ne peut vraiment considérer comme tel le médiocre pot-pourri intitulé *Robert Bruce*. Les seules compositions d'importance qu'il consentit à publier furent son *Stabat mater* et sa *Petite messe solennelle*. Et certes il y a là, chez un créateur qui brassait jadis l'*opéra seria* et l'*opera buffa* avec tant de fougue et d'allègre vigueur, une énigme dont les historiens n'ont pas encore deviné le mot. Sans doute, d'autres compositeurs aussi se sont condamnés brusquement à un silence opiniâtre et à une retraite fort mystérieuse, au milieu d'une production admirable; mais aucun d'eux n'avait son abondance, et notre imagination peut leur supposer des scrupules et des perplexités dont il n'existe aucune trace chez Rossini.

Une gloire, au demeurant, se défend mal par l'abstention. Ce n'est point le mutisme qui peut conjurer ses ennemis inévitables : l'ingratitude et l'oubli naturels aux humains. Les artistes n'ont pas comme les simples artisans la ressource de se mettre en grève. Par sa renonciation inexplicable, Rossini s'était exclu du nombre des vivants, et son œuvre abandonnée vieillissait avant lui. Écrite par un homme qui tenait à l'âge du rococo, et cela dans le siècle même où la musique allait accomplir ce bond prodigieux qui va de Haydn à Debussy en passant par Beethoven et Wagner, elle aurait eu besoin d'une activité supplémentaire de quinze à vingt années pour rejoindre ses contemporains romantiques et se mettre à leur alignement. Mais, puisque Rossini avait mieux aimé abdiquer, longtemps avant de s'éteindre il ne comptait déjà plus. Il avait trop de sagacité naturelle pour ne pas s'en apercevoir. Les honneurs officiels ne lui donnaient pas le change. L'art, il le voyait bien, est de ces monarchies qui ne souffrent pas de rois fainéants.

Mais, quand les derniers discours eurent été prononcés sur sa tombe, quand cette Europe pour laquelle il avait écrit fut entièrement bouleversée et renouvelée par les révolutions dont il avait horreur, ce fut bien pis. A part l'incomparable *Barbiere*, qui montre à peine quelques cheveux gris, à part *Guillaume Tell*, parfait échantillon des opéras dont personne

ne veut plus, rien ne devait survivre de cette œuvre immense. Certes, la « Petite scène » eut l'excellente idée de reprendre *le Comte Ory*, voilà quelques années, et ce fut un éblouissement; mais sans lendemain, hélas! comme pour les feux de paille.

Qu'avons-nous gardé du célèbre *Otello?* Une romance, tout au plus, la romance du Saule. Et *Semiramide*, et la *Gazza ladra*, et *le Siège de Corinthe*, comment se survivent-ils? Par ces ouvertures que les orchestres militaires exécutent de loin en loin, au fond des quartiers populeux : musiques de plein air et d'été. Aucun théâtre n'en voudrait pour son répertoire. Et personne non plus ne consulte dans nos bibliothèques les partitions innombrables qu'on préférait jadis à celles de Beethoven. Pour comble d'infortune, comme elles ne sont pas très anciennes, mais simplement démodées, les musicologues n'y songent pas encore. Un seul les a étudiées consciencieusement : M. Giuseppe Radiciotti. Les deux volumes qu'il a publiés sur Rossini font peur au premier abord, car ils ont l'aspect monumental de nos plus vénérables antiphonaires[1]. Mais, pourvu qu'on ne se laisse pas intimider par les apparences, on découvrira que ce chef-d'œuvre de critique exacte, méticuleuse, persévérante et acharnée se lit comme un roman. Il a le feu d'un dithyrambe, le pathétique d'un cri d'amour. M. Radiciotti, qui n'a pas craint de s'aventurer sans guide à travers ce dédale d'opéras, nous émerveille comme un héros.

***

Nous savions très bien que le sort de Rossini était déplorable. Mais peut-être ne soupçonnerions-nous pas à quel point il est injuste, sans la visite récente du « Teatro di Torino », dirigé par M. Gatti. Entre mai et juin, nous avons entendu à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées, non seulement le *Barbiere*, indispensable au succès matériel d'une entreprise de ce genre, mais deux opéras-bouffes dont les amateurs ne connaissaient plus guère que les titres : l'*Italiana in Algeri* et la *Cenerentola*.

Quel enchantement que l'*Italiana in Algeri*! Quelle fon-

1. *Gioacchino Rossini*, Tivoli, 1927 et 1928.

taine de jouvence! Quel inépuisable éclat de rire que cette cérémonie barbaresque où le bey d'Alger, séduit par les titres pompeux de « kaïmakân » et de « pappataci », étale une joie aussi naïve que celle de M. Jourdain nommé « mamamouchi »! Mais en même temps qu'au musicien, il faut bien rendre grâces à l'interprétation si remarquable du « Teatro di Torino ». Ce fut la perfection même, non cette perfection inerte, compassée, glaciale, aussi éloignée du grand art que le peut être une momie d'une créature vivante, mais cette perfection animée qui tient à la chaleur du sentiment, à la justesse de la compréhension, à la fluidité d'un beau style, à cette communion électrique qui s'établit entre tous les exécutants, chanteurs, instrumentistes, metteurs en scène, et dont la simultanéité finit par rendre l'harmonie la plus heureuse. Nous voudrions offrir ici à mademoiselle Conchita Supervia, Isabella délicieuse, les hommages qui sont dus à une artiste de son rang. Mais comment laisserions-nous de côté sans injustice ceux qui furent ses dignes partenaires au cours de cette soirée, l'une des plus agréables dont il nous souvienne? Non, gardons-nous de séparer dans notre reconnaissance ce qui fut uni si fraternellement et si efficacement sur la scène. Et contentons-nous de mettre en lumière le rôle capital de M. Tullio Serafin.

Celui-ci dirigea l'excellent orchestre de M. Walther Straram avec une autorité et une aisance qui nous comblèrent de satisfaction. On ne saurait avoir un sentiment plus net des mouvements et des nuances. M. Tullio Serafin en est tellement sûr qu'il peut se permettre des *rubato* du meilleur goût. Impossible de souligner plus discrètement la valeur expressive d'une mélodie, d'un accent, d'un changement de timbres; impossible de préparer plus subtilement ces progressions véhémentes, ces irrésistibles *crescendo*, triomphe de Rossini; impossible de voiler avec plus de piété les défaillances de l'aïeul. Sous la baguette de M. Serafin, on ne souffre jamais des excès de la petite flûte ni même de la grosse caisse, cette « brutale grosse caisse » que Berlioz envoyait à tous les diables lorsqu'elle marque si impitoyablement les temps forts. Avec M. Serafin, on ne prend pas garde à la maigreur des accompagnements, aux répétitions stériles, à la monotone fadeur de certaines ritour-

nelles. Il choisit d'un coup d'œil pénétrant ce qui est digne de la clarté et ce qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre. L'entendre conduire l'*Italiana in Algeri*, c'est reconnaître dès l'ouverture, sans hésitation possible, un chef et un artiste.

Ces qualités d'exécution, nous devions les retrouver dans la *Cenerentola*, mais avec un peu moins d'éclat, moins de brio, en sourdine si l'on peut dire, et comme si cette pièce, malgré une étude approfondie et une mise au point tout aussi diligente, agissait plus faiblement sur l'imagination des interprètes. M. Bettoni n'en a pas moins incarné Don Magnifico de façon savoureuse et pittoresque. En particulier, il a chanté à ravir l'air désopilant du premier acte où les clochettes sont figurées par un groupe de quatre notes, exactement le même que pour les cloches de *Parsifal*. Et dès que mademoiselle Supervia, humblement assise près du foyer, eut murmuré les premières mesures de sa romance, — une de ces romances nostalgiques et familières comme on les aimait tant sous la Restauration, une romance comme il y en a dans le *Freischütz* et l'*Euryanthe* de Weber aussi bien que dans la *Rosamunde* de Schubert, — ce fut de nouveau la même magie, le même charme que dans l'*Italiana in Algeri*, avec on ne sait quoi de plus féerique. Radieuse, malgré les embûches des méchantes sœurs, et subitement vêtue comme une reine, Cendrillon nous remuait le cœur par une beauté vocale presque aussi touchante que la bonté.

Le *Barbiere di Siviglia*, toujours si populaire, ne pouvait nous fournir, comme les deux premiers spectacles, l'occasion de faire amende honorable à Rossini. Mais cette troisième soirée du « Teatro di Torino » nous aura du moins restitué pendant quelques heures un art dont nous ne possédons plus le secret, un art du chant épuisé, évanoui, perdu. En écoutant madame Toti dal Monte et ses fluides vocalises, nous finissions par oublier la *prima donna*, et l'idée nous venait plutôt de quelque flûte enchantée, de quelque merveilleux violon, tellement les notes étaient pures, juvéniles, aériennes et comme étincelantes de rosée matinale. Par moments, cette voix sans défaut paraissait un peu froide. Mais après tout, chez une coquette aussi insensible que Rosine, des accents plus chaleureux eussent-ils été de mise? Aux côtés de cette virtuose déjà

célèbre, M. de Muro Lomanto figurait un Almaviva disert et de bonne mine. Et M. Stracciari prêtait à Figaro la volubilité effrontée qui convient au personnage, tout en exagérant peut-être la désinvolture vis-à-vis du texte et de la mesure. Nous fûmes bien aise de retrouver en Bartolo l'impayable philosophe Alidoro de la *Cenerentola*, le très divertissant Taddeo de l'*Italiana in Algeri*, M. Scattola. Quant à M. Pinza, avec la puissance caricaturale d'un Daumier, il donnait au rôle de Basilio une férocité sournoise, une profondeur dans la bassesse, qui eussent également délecté Beaumarchais et Rossini.

La *Barbiere* aura donc été joué et chanté au Théâtre des Champs-Élysées par une remarquable pléiade de protagonistes. Audition exceptionnelle, mais plus intéressante en somme que vraiment satisfaisante. Entre ces collaborateurs insignes, on eût souhaité un contact plus direct. Avouons-le, on regrettait l'atmosphère si homogène des autres soirs. Ici, chacun paraissait chanter un peu trop pour lui-même, sans souci de l'ensemble. La soumission au chef d'orchestre n'était pas non plus aussi scrupuleuse que de coutume. M. Tullio Serafin ne redevenait lui-même que dans l'ouverture et les trop rares épisodes symphoniques. En réalité, cette représentation suprême, sommet fulgurant du « cycle Rossini », est celle qui nous a laissé le souvenir le plus terne. Si nous avions à choisir entre les pièces qui nous furent présentées depuis le 21 mai jusqu'au 8 juin 1929, nos préférences iraient probablement à cette bagatelle exquise, à cette parade étourdissante de verve et d'espièglerie naïve : l'*Italiana in Algeri*.

***

C'est dans la comédie lyrique, en effet, que réside pour nous la supériorité inimitable d'un Rossini. C'est dans ce genre qu'il a créé des chefs-d'œuvre égaux à ce qu'il y a de plus achevé dans l'histoire de la musique. Qu'importe s'il a derrière lui une longue suite d'ancêtres, à partir de Vinci et de Leo jusqu'à Cimarosa, et s'il leur emprunte ses procédés et jusqu'à sa conception du comique? Rossini possède en propre, si profondément qu'il ait subi l'influence de ses prédécesseurs

napolitains ou vénitiens, une imagination drue et plantureuse, réaliste et délicieusement extravagante, un génie plein d'audace, que ceux-là n'ont jamais eu, et pas plus Pergolèse que Galuppi. Il procède tout ensemble de l'atellane antique, des farces du Moyen Age et de la *commedia dell'arte*. Il sait être Pantalon, Arlequin, le beau Léandre, Polichinelle ou Tartaglia. Il a la robuste carrure de Molière et la souplesse infinie de Beaumarchais. Et s'il puise aux mêmes sources que Mozart, parfois sa naissance italienne lui permet d'aller plus loin.

L'opéra-bouffe napolitain et vénitien, on le sait, avait été sensible de très bonne heure à un certain comique verbal, commun à toutes les langues, mais particulièrement accentué dans la langue italienne. Celle-ci, par des chocs de syllabes, des répétitions de mots de plus en plus précipités et multipliés, favorise des effets piquants qui entrent pour une bonne part dans le succès des bouffonneries. Mozart, observateur sagace, n'avait pas manqué de s'en apercevoir. Aussi voulait-il en tirer parti pour ses textes italiens — souvenons-nous du mot *piccina* répété neuf fois de suite et très vite, dans l'air fameux de Leporello sur le registre de Don Juan! — et même pour ses textes allemands, — comme par exemple le *Erst geköpft, dann gehangen* d'Osmin dans *l'Enlèvement au sérail*. Les mots, vidés de leur signification, finissent par être réduits à leur fonction strictement sonore : ainsi les noms « Papageno » et « Papagena », dans le final de *la Flûte enchantée*, ne représentent plus que des onomatopées burlesques. Personne n'est allé plus loin dans cette voie que Rossini. Il a porté tous ces effets à leur suprême puissance, car personne n'a jamais eu à tel point le sens du comique verbal. Ce qui tient chez Mozart à la réflexion et à l'étude, jaillit chez lui d'un don inné qu'il peut exercer à toute heure, sans effort. Avec une pétulance endiablée, il joue de n'importe quel vocable. Si le librettiste du *Mosè* s'appelle Tottola, ce nom fait son bonheur. Et le voilà qui improvise sur *Torototela* des plaisanteries énormes, prodigieuses, qui atteignent au fantastique. Avec des mots, de simples mots, il obtient des effets qu'un musicien ordinaire demanderait aux notes *pizzicato* des archets, aux bassons, au xylophone, au triangle, aux castagnettes, aux sons bouchés des cuivres. Il réalise ce que Mozart a indiqué dans

ses chefs-d'œuvre comiques, et d'autant plus facilement qu'il les connaît par cœur.

Par cœur... On hésite à employer cette locution à propos de Rossini. Le cœur, chez lui, ne se manifeste que très rarement. Certes, dans cette *Cenerentola* que nous venons d'entendre, divers passages attestent qu'il ne manquait ni de sensibilité, ni même de vraie bonté. Mais il n'avait pas cette tendresse rêveuse, ces épanchements affectueux et graves qui nous rendent si chers Mozart, Beethoven, Schubert et Schumann. Ce qu'il y a d'admirable chez Rossini, c'est le mouvement. Mais, hélas! c'est un mouvement qui emporte tout, même l'émotion. Nous venons de lire avec soin une demi-douzaine de ses opéras sérieux, choisis parmi les plus célèbres. Très souvent, nous avons été frappé de leur fraîcheur poétique; nous en avons aimé la richesse, l'allure noble, majestueuse. Si le théâtre de l'Opéra nous offrait demain *Moïse*, nous serions des premiers à y courir, car cette introduction altière, ces ensembles puissants et doux, n'ont pas vieilli depuis un siècle. Par malheur, aussitôt après la solennelle allocution du prophète, le chœur entonne, sur un rythme de polonaise, un air fort aimable, mais dont la futilité mondaine ne laisse pas de surprendre en cette atmosphère biblique... Une bonne reprise de *Guillaume Tell* ne serait pas non plus un événement indifférent. Mais on ne s'accommodera jamais sans peine de certaines amplifications oratoires, et d'ailleurs l'effort même que le compositeur s'est imposé pour atteindre à la pureté et à la fermeté qu'il enviait à Mozart, prête aux plus belles pages de *Guillaume Tell* on ne sait quoi de contraint et de guindé qui fait regretter des partitions moins châtiées, sans doute, mais plus vivantes, plus spontanées.

C'est quand il écrit comme l'oiseau chante, avec allégresse, avec ivresse, que Rossini se montre l'égal des plus grands. On écoute alors, dans un véritable ravissement, cette stridente cigale des paysages d'Italie, capable de vibrer sans trêve de l'aube au crépuscule. En présence de l'instinct musical tout pur, comment ne pas admirer, s'attendrir? Voici le génie sans artifice, si libre, alors même qu'il sert les vues d'une intelligence merveilleusement subtile. La leçon qui se dégagerait d'un retour à Rossini serait assurément une leçon de naturel.

Après les héroïques magnificences de Wagner, les austères et pathétiques dissertations des franckistes, les chatoiements irisés de l'école impressionniste, nous aurions sans doute plus d'aisance et de simplicité. A cet égard, l'exemple de Rossini serait salutaire. Nos jeunes musiciens trouveraient chez lui précisément ce qui leur manque : la jeunesse. Le bienfait de ce climat un peu sec, mais très sain, de ces flots de lumière et d'azur leur serait très profitable. Mais pour l'instant, ils ne semblent pas s'en aviser. Il est trop tôt, peut-être. Ne parlons donc pas encore d'un retour à Rossini; nous risquerions de l'empêcher. En 1929, il ne peut s'agir que d'un retour passager de Rossini. Mais déjà, quel plaisir!

CONSTANTIN PHOTIADÈS

PARMI LES LIVRES

Si l'écrivain a mission d'être un témoin de la vie; si son art est de faire durer l'horreur d'un moment; si son pouvoir est de tenir vivante dans la page l'angoisse humaine : alors nous placerons *la Mort du Père*[1] entre les livres durables.

Il est malaisé de prévoir où M. Roger Martin du Gard, sera conduit par cette suite de romans qui est l'histoire des Thibault. Au début on avait cru voir s'opposer deux groupes, celui des Thibault et celui des Fontanin. Mais ceux-ci rentrent dans l'ombre, et toute la lumière est mise sur les puissantes figures des Thibault. Le père, despote, philanthrope, catholique, opprimait de sa masse les premiers volumes. Peu à peu nous avons vu grandir les deux fils. L'aîné, Antoine, solide et volontaire, est devenu médecin. D'une assez rude aventure sentimentale, il a gardé le goût de comprendre les êtres. Il nous apparaît comme une intelligence vigoureuse et troublée; il n'hésite pas à agir, avec fermeté et décision; mais, dans sa rudesse, il est sensible et peut être blessé. — Le second fils, Jacques, a la même sensibilité, mais déréglée. Cet équilibre, si stable chez Antoine, entre la pensée et l'action, est rompu chez lui. L'activité ordonnée de l'aîné devient chez le cadet un penchant à l'aventure. Il s'évade deux fois. Une fois, enfant, il s'enfuit à Marseille avec Daniel de Fontanin; repris, il est enfermé par son père, avec une sévérité atroce et aveugle, dans le pénitencier de Crouy; plus tard, au moment d'entrer à l'École Normale, il disparaît encore et n'est retrouvé que trois ans plus tard, vivant à Lausanne,

1. Nouvelle Revue Française.

au milieu de révolutionnaires. Antoine va l'y chercher et réussit à le ramener à Paris : leur père va mourir.

Cette mort du père remplit le sixième volume. C'est, si l'on veut, la description pathétique d'une agonie. Mais c'est autre chose encore : un longue méditation sur la mort, considérée dans son aspect, commentée dans son mystère; comme son rôle est d'achever l'homme et d'en fixer les traits, nous voyons enfin le vieux Thibault tel qu'il a été; et l'ouvrage se conclut par une conversation sur l'ordre de l'univers. Dans tout cela aucune apparence de dessein concerté. Ce qui fait la grandeur du livre, c'est qu'il est la vérité même. Les êtres sont sous nos yeux. Ils se meuvent, ils pensent. Nous les voyons, dans une lumière plus forte et plus pénétrante que la lumière du jour. Mais ce sont bien des vivants, qui souffrent, qui se débattent, qui décident, qui réfléchissent.

Un pauvre homme, dans son lit, geint, somnole. « Depuis des mois il ne connaissait plus le sommeil, l'apaisement de l'être dans le repos. Pour lui, dormir, c'était non plus perdre conscience, mais seulement cesser, pendant de brefs intervalles, d'enregistrer minute par minute la course du temps; c'était bien abandonner ses membres à un demi engourdissement, mais sans que son cerveau renonçât une seconde à créer des images, à projeter un film incohérent où se succédaient, en désordre, des tronçons de sa vie passée : spectacle à la fois attachant comme un défilé de souvenirs et fatigant comme un cauchemar. » Tout à coup, sur un mot entendu, l'idée de la mort se fait jour dans cette pensée errante, qui redevient lucide. Le malade s'épouvante, crie. On court chercher un prêtre. L'abbé Vécard arrive au moment où le père Thibault, plein de haine et d'effroi, injurie les femmes qui le gardent. Nous assistons à cette révolte affreuse, qui s'achève en plainte. « Secoué de frissons, sentant ses forces faiblir, incapable même de retenir la salive qui mouillait son menton, il répétait sur un ton suppliant, comme s'il était possible que le prêtre n'eût pas bien entendu, ou pas compris : « Je vais mou-rir... Je vais mou-rir... »

D'une seule phrase, M. Martin du Gard a indiqué la gêne et la souffrance secrète du bon abbé. « Une bouffée de chaleur lui vint au visage : de tous les devoirs de son ministère,

l'assistance aux mourants était celui qu'il avait toujours le plus redouté. » Il commence néanmoins à préparer son pénitent, usant des ressources de la charité et de la sagesse. Elle est étonnante, cette scène de persuasion, où la violence désespérée du malade fond peu à peu, vaincue, pétrie, transformée en contrition, en espérance. « L'accent n'était plus le même : ce n'était plus cette terreur panique devant la mort; c'était une interrogation qui pouvait recevoir une réponse, c'était une crainte chargée déjà de repentir et que l'absolution pouvait dissiper. L'heure de Dieu approchait. »

Cette longue scène d'apaisement religieux, au bout de laquelle le malade, calme, clairvoyant, seul avec Dieu, baigne dans une paix musicale, c'est le premier acte du livre. Cependant Antoine revient de Suisse, ramenant Jacques. Ils arrivent à Paris le matin. Pour Antoine, cette nuit de voyage a été une longue inquiétude. Mais à mesure qu'il approche, la possibilité d'agir le calme. Pour Jacques, cette rentrée dans la maison paternelle est irréelle comme un cauchemar. Antoine le pousse dans l'ascenseur. « Le claquement de la grille, le déclic des battants vitrés, le vrombissement qui suivait la mise en marche, tous ces bruits si connus, — qui, depuis toujours, s'enchaînaient dans le même ordre, et qui, de nouveau, après un siècle d'oubli, pénétraient en lui, un à un, — plongèrent Jacques en plein passé. Et tout à coup un souvenir précis, cuisant : cet emprisonnement dans cette cage de verre auprès d'Antoine, cette happée silencieuse : le retour de Marseille, après la fugue avec Daniel! »

Chez le malade, l'anémie a pris la forme convulsive. Il nous faut maintenant assister à cette longue, à cette épouvantable agonie. Plus de pensée, mais une longue plainte et parfois des sanglots; dans ce corps ruiné, solide encore et travaillé de poisons, une lutte qui n'est plus humaine déroule ses phases et recommence. La contracture d'abord : « Les mâchoires étaient si serrées que, de la porte, Jacques entendit crisser les dents. La face était pourpre; les yeux à l'envers. La respiration avait des ratés, des arrêts qui semblaient ne plus devoir finir... La contraction des membres était telle que, déjà, le corps raidi ne touchait plus le matelas qu'aux talons et à l'occiput; néanmoins, de minute en minute, il

s'arquait davantage; et lorsque la tension musculaire parvint à son intensité suprême, il s'immobilisa dans une sorte d'équilibre vibrant qui, un instant, exprima vraiment le paroxysme de l'effort. » — A cette phase succède une gesticulation affreuse, et enfin la détente, le repos gémissant... Comme les crises se succèdent, on essaie de baigner le vieillard. Il ne gémit plus. Sans reconnaître personne, il rit, d'un petit rire net et enfantin; il mêle à des refrains guillerets un marmonnement de prières pour la bonne mort. On le recouche, et il est pris d'une crise d'étouffements. Il faut, en attendant les ballons d'oxygène, faire des tractions de la langue. Enfin le voilà calme. Mais les convulsions recommencent presque aussitôt. Est-ce un vivant encore? Une machine à vivre plutôt, que la mort ne réussit pas à arrêter. Quand il semble que tout va finir, le rein recommence à filtrer... Cette lutte interminable, ces tortures sans espoir, cet entr'acte monstrueux entre la vie et la mort, à quoi bon prolonger vainement tout cela? Antoine qui a veillé quatre nuits, en finit par une piqûre. La nuit, en secret, anxieux comme s'il commettait un crime, il lui fait deux injections dans le bras droit. Pour rendre compte du pathétique atroce de ces pages, il faudrait autre chose que ce résumé : il faudrait montrer la suite des détails, le réflexe du médecin qui flambe l'aiguille avant de faire une piqûre mortelle, la fatigue qui terrasse aussitôt Antoine, au point qu'il s'endort tenant le poignet de son père, le murmure des prières des agonisants, la vieille gouvernante agenouillée, sa queue de rat pendant sur sa camisole blanche, le bandeau cornu qui change le mort en personnage de théâtre.

Nous sommes au tiers du livre. L'auteur a introduit ici un épisode. La gouvernante, mademoiselle de Waize, a une nièce, Gise, qui vit à Londres, et qui aime Jacques. Cette nièce est revenue dans les derniers moments de M. Thibault. Elle revoit Jacques. Mais elle n'en est pas aimée. Le cœur ombrageux, insatiable, difficile du jeune homme n'a pour elle qu'une tendresse mêlée de pitié, avec quelques éclairs. Sans qu'ils se soient expliqués, ils se sont dit tout cela en quelques-unes de ces petites phrases si naturelles et si simples, qui n'ont l'air de rien, et qui contiennent toutes les tragédies.

Cette histoire si simple et si touchante de Gise forme là

ce qu'on appelle en musique un divertissement. Nous revenons au dramatique, à l'inépuisable sujet. Antoine s'est enfermé dans le cabinet de son père. Là commence le singulier jugement auquel les vivants soumettent les morts. Le disparu est livré sans secret à cet examen; tout ce qu'il a laissé est dépouillé; tout ce qu'il a tu est révélé. Les pièces du procès sont scrutées; le plus mystérieux de son cœur est étalé. Et, pour la première fois, il apparaît tel qu'il fut. Le fils honnête et droit commet sans scrupule le péché de Cham. Comme lui nous voyons enfin la figure authentique de celui que nous avons connu portant le masque et s'imposant l'attitude. Quelle surprise! Ce vieux Thibault, tout dur qu'il fût, a été un mari plein de tendresse, un homme avec ses faiblesses, qui sait? une âme tourmentée peut-être par le désir d'aimer. Comment expliquer autrement cette maxime, qui paraît être de lui, et qui est belle : « La prière a peut-être été donnée à l'homme pour lui permettre quotidiennement un cri d'amour dont il n'ait pas à rougir »? Le fils reconnaît sa propre ressemblance, devine quelle entente eût été possible, plus étroite qu'avec aucun homme.

Le livre s'achève enfin par la vanité solennelle des funérailles, qui paraissent, après l'agonie et l'épiphanie du vieux Thibault, comme le troisième temps de la mort. Jacques se dérobe à cette parade, mais Antoine en voit se développer toute la pompe. Après les discours il revient de Crouy à Paris avec l'abbé Vécard. Et, dans le train, les deux hommes en viennent au sujet des funérailles à parler de sentiment religieux. M. Martin du Gard a résumé cette conversation dans ce titre : « Cloison étanche ». L'esprit d'Antoine, à qui suffit l'exercice de la raison, est imperméable à la foi. « Un monde sans Providence n'a rien qui me gêne, dit-il, et, vous voyez, je m'y sens à l'aise. » C'est là le fond de son argumentation; en quoi il est le portrait de beaucoup d'hommes cultivés, à qui manque le sens de l'inquiétude. Je dois dire que l'abbé répond avec tant de discrétion que ses arguments paraissent bien faibles. Il en est un qui étonne d'abord son adversaire. Le prêtre n'a pas de peine à montrer combien la vie d'Antoine lui-même, fondée sur la responsabilité, est ordonnée par cette foi qu'il ne croit plus avoir et qui agit

en lui. Mais Antoine à son tour explique cette antinomie entre sa conduite et sa pensée par des survivances. Le reste de la discussion est intéressant, sans être très profond. Antoine ne peut croire à un Dieu personnel, mais reconnaît l'efficacité de l' « injection de foi », *in extremis*, pour adoucir la dernière heure. Le prêtre prend texte de ce propos et engage le jeune homme à garder du moins le contact avec l'Inconnaissable. « Cette incommensurable nuit, cette impersonnalité, cette indéchiffrable énigme, n'importe, priez-la!... Ne vous refusez pas à ce « fol appel » parce que, à cet appel, vous le saurez un jour, à cet appel répond tout à coup un silence intérieur, un miracle d'apaisement ». C'est à peu près ainsi que parlait M. Bourget, il y a quarante ans. L'abbé Vécard dit encore : « La religion catholique, c'est tout à fait autre chose, mon ami, croyez-moi; c'est beaucoup, beaucoup plus que jamais, jusqu'ici, il ne vous a été donné d'entrevoir ».

Le livre s'achève sur ces mots, comme s'il s'ouvrait sur une perspective. Dans cette suite de moments pathétiques, qui est l'histoire des Thibault, il est, jusqu'ici du moins, le drame suprême. Le personnage qui domina l'action disparaît dans l'horreur de crises furieuses, après un long intervalle de douleur entre la vie et la mort. Autour de son lit les personnages naguère dispersés sont rassemblés : Antoine, Jacques, Gise, Daniel de Fontanin lui-même. Les liens sont renoués. Vers quel horizon chacun va-t-il tourner? Tout est préparé pour de nouvelles tragédies.

***

Il y a dans le livre de M. Mauriac trois récits et une préface, et celle-ci n'en est pas la partie la moins curieuse. Le premier récit, *Coups de couteau*, me semble nettement supérieur aux autres. On sait que le talent de M. Mauriac est à l'aise quand les personnages atteignent au moment aigu. Il y a, dans presque tous ses romans, cent pages parfaites et pathétiques, qui coïncident avec quelque paroxysme de souffrance. C'est le début du livre dans *Thérèse Desqueyroux*, et le milieu dans *le Désert de l'Amour*. Or *Coups de couteau* n'est pas une nou-

1. *Trois récits*, chez Grasset.

velle. C'est un roman entier où seul ce paroxysme est décrit, une tragédie réduite à sa scène culminante. Un mari et une femme sont couchés. Elisabeth ne dort pas et s'inquiète dans la nuit. Elle essaie en vain de dormir. Louis est immobile; mais on n'entend pas la respiration de ce grand corps. « Comme pour conjurer une pensée funèbre, elle prit doucement dans sa main la main gisante de son mari. Ce n'était pas la main morte d'un homme qui dort : Elisabeth la sentit se refermer sur la sienne avec force et en même temps cette poitrine qui avait paru immobile se gonfla, s'abaissa, se souleva, lentement d'abord, puis sur un rythme précipité, et tout ce grand corps, soudain, frémit ».

Je ne puis vous dire avec quel art toute la scène est indiquée. Chaque mot nous donne le sentiment de ces ténèbres silencieuses, de ces êtres nus, dénoués et sans défense, de ces corps chauds et voisins dans l'ombre où les pensées deviennent des fantômes. Louis pleure. Jamais Elisabeth ne l'avait vu pleurer. Elle l'interroge, il se dérobe. Mais chacun de ses refus avoue un peu de la vérité. Enfin Elisabeth plaide, comme on dit, le faux pour savoir le vrai et imagine que la femme qui fait souffrir son mari est une coquette. C'est exactement ce qu'il fallait dire; elle a ouvert une issue à la protestation et à la confidence. Non, il ne s'agit point d'une coquette : « Ce qu'il y a de plus rare, Elisabeth : une femme simple, aussi simple que tu l'es toi-même; si effacée que j'ai vécu plusieurs années, lui parlant presque tous les jours, sans la voir. » A ce trait, Elisabeth a reconnu cette Andrée, qu'elle a percée à jour dès le premier moment; Andrée, une jeune femme de vingt-quatre ans qui, à chaque instant quitte sa maison de Bordeaux, son jeune mari et son enfant de trois ans, pour se pousser à Paris.

Elisabeth adore son mari; son intelligence est si vive et son caractère est si droit qu'on peut tout lui dire, et qu'elle comprend tout. Mais enfin elle est femme, et elle éclaire aussitôt le défaut de sa rivale : Andrée, qui fait de mauvaise peinture, se sert de Louis : « A-t-elle jamais vendu une seule toile sans ton entremise? Tu sais bien qu'elle n'existe que par toi. » Peut-on rien dire de plus cruel? « Assez, gémit-il, tu me fais mal. » Mais il appuie lui-même sur la blessure. Non, Andrée ne l'aime

pas, elle croit seulement l'aimer; la tendresse qu'elle a pour lui participe à l'organisation de sa vie. « Je lui répète que toute ma joie est de la servir... Quel mensonge! C'est parce que je suis à son service que je ne pourrai jamais croire qu'elle m'aime ». Elisabeth essaie maintenant de le rassurer. Elle sait bien, elle, qu'on peut l'adorer. Mais il répond, naïvement féroce : « Toi, chérie, ça ne compte pas ».

Les voilà immobiles, silencieux, et déjà ils se sont blessés l'un l'autre. Mais Elisabeth est bonne, et elle cherche, sans méchanceté, les paroles qu'il faut. « La preuve qu'elle t'aime, dit-elle, c'est la jalousie que de tout temps elle a éveillé en moi. » Elisabeth a donc souffert? Quel baume délicieux pour le cœur d'un homme! Mais il revient à son tourment. Andrée, elle, ne souffre pas pour lui. « Pourquoi souffrirait-elle, dit Elisabeth, puisqu'elle tient son bonheur? » Mais Louis a déjà trouvé un autre moyen de se faire souffrir : ce qu'aime Andrée, ce n'est pas lui, c'est ce qu'il est devenu, à quarante-neuf ans : un peintre célèbre, qui fait école. « Etre quelqu'un, devenir quelqu'un, aujourd'hui je comprends ce que cela signifie; quelqu'un : un autre que soi-même. Ce quelqu'un qui n'est pas moi, c'est cela qu'Andrée adore. « Ne lui a-t-elle pas écrit, le matin même, qu'à son âge seulement on est aimé pour soi-même. « Est-elle ta maîtresse? » demande Elisabeth. Il n'a pas voulu qu'elle le fût. Au moment où elle cédait, il a toujours pensé qu'elle se livrait pour qu'il fût heureux. Elisabeth ne peut s'empêcher de rire, car Louis a justement coutume de lui demander : « T'ai-je rendue heureuse? » Louis proteste, déclare que c'est bien différent et songe, avec une admirable injustice : « Babeth ramène toujours tout à elle. »

Ils se taisent. L'aube blanchit. Chacun souffre en silence. Et tout à coup nous apprenons la raison véritable du désespoir de Louis. Il est bien vrai qu'Andrée souffre; mais elle souffre pour un autre. Le jour même, elle l'a avoué au peintre. Un être qu'elle n'a pas nommé détruit en elle jusqu'au goût de la peinture. Ainsi Louis a été réduit à jouer tout à l'heure vis-à-vis d'Andrée le rôle de confident de ses chagrins, comme Eisabeth est maintenant la confidente de Louis. Et cette ressemblance entre les rôles donne aux répliques une ingénuité amère. Le peintre ne veut pas être aimé d'Andrée avec

cette seule tendresse qui est une forme de la pitié. Mais lui-même, comment donc aime-t-il sa femme!

Il refuse de partir, comme Elisabeth le lui propose. Mais il a confiance que la crise finira. Cependant elle est dure. Le goût même qu'il avait pour son art est atteint. Il n'a plus envie de peindre. Un petit corps de femme lui cache l'univers. A chaque minute, la pauvre Elisabeth est contrainte de faire des retours sur elle-même. Elle n'a jamais caché l'univers à son mari. Il est jaloux d'Andrée, mais il n'a jamais été jaloux d'elle. Et pourtant elle se rappelle qu'elle a été convoitée, qu'elle a failli céder. Tandis qu'elle rêve ainsi, il se repent. La faiblesse qui l'a fait parler s'évanouit avec l'ombre. « Babeth, dit-il, j'ai été fou, j'aurais dû me taire ». Et il trouve cette excuse, où l'égoïsme touche au sublime : « Quand je souffre, il faut que tu souffres ». Là dessus, il l'embrasse. Le jour est venu. La vie recommence. Dans cette journée nouvelle, il recommencera allègrement à souffrir, à espérer, à être heureux et malheureux, à se composer des poisons.

Ainsi toute la nouvelle n'est qu'une scène, qui commence à minuit et demie et qui finit dans la matinée. Un homme qui souffre se confie à la femme qu'il trompe, et la torture par cette confession. Je crois pouvoir dire que ce sujet est dans l'air, et qu'il serait un sujet de pièce admirable. Peut-être cette pièce est-elle déjà écrite : je crois en avoir entendu parler. Une femme secourt, défend, protège l'homme faible qui la trahit. J'ai été un peu surpris de la sévérité avec laquelle M. Mauriac traite son personnage. Il le nomme fou et artiste. En réalité c'est un homme fort ordinaire, et ce qui fait la puissance tragique du récit, c'est que l'aventure est profondément humaine. Seulement M. Mauriac était préoccupé d'une certaine question, toute différente, qui était le droit de l'artiste à s'affranchir des lois, et à chercher l'inspiration, comme les anciens devins, dans la palpitation des victimes. Il a mêlé ce débat à son conte, et il en a fait pareillement le sujet d'une autre nouvelle, qui s'appelle *Un homme de lettres*. Mais cela est une tout autre affaire.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

L'Afrique. — Les princes laissaient jadis à des narrateurs de métier le soin de conter leurs exploits. La mise en scène de ces faits gagnait sans doute en développements ingénieux, en conclusions générales, en notations de poète, et dans la manière de donner à l'Histoire ce masque grave et régulier, ce regard inspiré, comme si Dieu la tenait toute dans sa main et que les moindres faits en fussent voulus par lui pour le plus grand triomphe du héros qu'il s'était chargé de placer au premier plan de l'Humanité. C'étaient de beaux « devoirs », dont s'enorgueillissaient autant ceux qui les avaient accomplis (avec moins d'intentions et de bruit qu'on leur en prêtait) que ceux qui savaient en les retraçant leur donner, sinon la forme de la vérité pure, du moins les apparences les plus capables de séduire.

Les princes, aujourd'hui, racontent eux-mêmes leurs exploits. Ils y mettent plus de simplicité, peut-être finissent-ils même par abuser de cette forme sportive qui consiste à passer sous silence des efforts difficiles pour ne s'attacher qu'à présenter le résultat obtenu.

Le prince Sixte de Bourbon, qui fait à la Société de Géographie la relation de son voyage à travers l'Afrique, met beaucoup d'élégance à glisser très vite sur les débuts matériels de l'expédition. On voit bien, sur l'une des photographies projetées, le comte de Béarn en cuisinier; et le prince dit, à un moment, que ses compagnons et lui furent leurs seuls domestiques, mais à peine, comme une note piquante dans le tableau. Il n'a voulu retenir que des choses dignes d'être décrites ou développer des vues économiques et politiques.

Enfin, par un louable souci de correction, ce remarquable récit manque un peu de sueur, d'odeur d'huile ou de graisse grillée. Mais nous nous garderions de le reprocher au conférencier. Ces ingrédients-là, pour les y mettre, il faut avoir l'impression qu'ils n'incommoderont point ceux auxquels on tente de les décrire, non pour les offusquer mais pour leur mieux peindre des épreuves qu'on souhaiterait de leur faire partager, pendant une heure, — dans un fauteuil.

Par esprit sportif, le prince Sixte ne s'attache qu'aux résultats, il ne veut même pas insister sur cela que seule la volonté fut maîtresse d'une telle expédition et que c'est parce que ses compagnons et lui surent vouloir que, patiemment, chaque jour après l'autre, ils se sont avancés vers leur but. Cet effort personnel et renouvelé, le prince l'a passé sous silence, si élégamment, qu'il faut lui en faire bien vite hommage.

La grande salle du nouvel hôtel de la Société de Géographie est nue. C'est un grand bonheur. Les lignes droites, les espaces clairs n'attirent pas inutilement les regards pour reprendre au conférencier une part de l'attention dont les auditeurs sont susceptibles. L'assistance est nombreuse, composée de *coloniaux* notoires, au premier rang desquels se trouve le général Gouraud, en veston, le ruban de la Médaille militaire à la boutonnière, le maréchal Franchet d'Esperey, des militaires de moins grande zone, et des missionnaires africains, barbe noire et teint bilieux. Et « le monde », — en habit noir et en robes du soir...

Le conférencier, grand, brun, le teint basané, la petite moustache noire, parle clairement. C'est la relation d'un long voyage de trois mois, que l'on devine avoir été par moments passionnant. Le prince raconte finement *une cour d'amour* chez les Touaregs à laquelle il a assisté. La femme du défunt grand chef, entourée de ses suivantes, recevait l'hommage des guerriers de sa tribu.

Le but du voyage était de relier pour la première fois, par la route congolaise, la plus directe, Alger, non seulement au Tchad et à nos possessionsde l'Afrique occidentale, mais encore aux chemins de fer anglais et belge et par là au Cap. Le prince Sixte est, en effet, partisan non du transsaharien mais du transafricain? Le plus long, les préparatifs de l'expédition;

savoir quoi emporter, savoir quels relais choisir, se préoccuper de faire les approvisionnements, notamment d'essence, par le nord, à partir de Colomb-Bechar, comme par le Sud, à partir du Soudan. Pas de carte. Les cartes du Désert sont non seulement incomplètes, mais fausses. Heureusement, un marin de l'expédition, M. de Béarn, naviguera au sextant.

Au Sahara, tout se ressemble, sauf le Hoggar, volcanique et facilement repérable, pour le reste impossible de se diriger autrement qu'à la boussole. Les *oueds* eux-mêmes sont sans queue ni tête, puisqu'ils ne se dirigent pas vers la mer. Quant aux puits, il faut beaucoup les chercher, rien ne les distingue le plus souvent et beaucoup s'ensablent dès qu'ils ne se trouvent pas sur la route des caravanes. On voit, d'ailleurs, sur les images projetées, que le prince Sixte commente avec esprit et toujours accompagne de mots très justes, certains de ces puits, sortes de flaques boueuses à peine reconnaissables. Pour la première partie du voyage, d'Alger au Hoggar, la piste est excellente maintenant, et l'on peut dire que c'est devenu une véritable *promenade* jusqu'à Tamanrasset. Le docteur Haller, dernier survivant de la mission Foureau-Lamy, a pu écrire au prince Sixte que c'est à la différence entre les souffrances que ses compagnons et lui ont endurées au Hoggar et à l'accueil que l'on fait aujourd'hui à une mission française, que l'on peut mesurer le progrès.

Le Hoggar, on pense à Pierre Benoit qui le premier, de notre temps, a donné l'impulsion qui devait entraîner tant de voyageurs vers le pays mystérieux... On pense à la croisière noire, de M. Georges-Marie Hardt et de M. Audoin-Dubreuil. Des pays inconnus deviennent familiers.

D'Agadès jusqu'au Tchad, route très dure, pas de piste, il faut déblayer, enlever d'énormes pierres et quelquefois aussi défricher. Belles photos du Tchad, au seul endroit où l'on puisse approcher du bord, sorte de petite plage où se tient un marché au poisson. Les femmes ramènent dans des pirogues de papyrus un gros poisson, « capitaine ». Partout ailleurs autour du lac, ceinture de plusieurs kilomètres de large de roseaux. Impossible d'avancer. On ne peut ni marcher ni nager.

Descente du Niger dans le W qu'il forme peu après le lac. A ce moment, le fleuve cesse d'être route française. Le rail

devrait se souder à lui. Mais des projets seulement, encore. Le prince est reçu magnifiquement par un émir des possessions britanniques. Vieillard somptueusement vêtu d'une chape de velours, tenant à la main le sceptre surmonté de la couronne anglaise. Tant que l'émir passe, ses sujets demeurent prosternés le front dans la poussière.

Le prince conclut comme Hardt et Audoin-Dubreuil que le Sahara et l'Afrique centrale ne sont pas un pays de peuplement. Il faut y assurer des communications faciles entre la métropole et les richesses du continent noir. Pour cela, seul, le chemin de fer : le *transafricain*. L'auto est un excellent moyen *actuel* de civilisation et de propagande.

L'avion, sans doute sera-t-il préférable à l'auto. Mais nous ne sommes qu'au début de nos perfectionnements.

Le prince Sixte a pu mesurer par l'attention de son auditoire et ses applaudissements l'intérêt que nous avons su prendre depuis la guerre à tout ce qui touche à l'Afrique, notre plus voisine colonie, celle dont les débuts furent marqués par la prise d'Alger, dont on célébrera l'an prochain le centenaire.

Le poète. — M. Georges de Porto-Riche, élu membre de l'Académie française depuis plusieurs années, mais n'ayant pas encore siégé, parce que jusqu'ici son discours de réception restait à écrire, M. de Porto-Riche nous dit qu'il compte l'avoir terminé pour la fin d'octobre.

Voilà qui va plaire aux admirateurs d'*Amoureuse*.

— ...Mais, ce sera, — dit en substance M. de Porto-Riche, — ce sera un réquisitoire contre Louis XIV.

— Vous ne trouvez pas qu'il fut un grand roi? — s'écrie ma voisine.

— Non, — dit M. Porto-Riche. — L'homme qui a signé la révocation de l'Édit de Nantes ne peut pas être un grand roi... Savez-vous que la Saint-Barthélemy, la Terreur Blanche, la Terreur Rouge ont causé moins de morts que l'Édit de Nantes n'a coûté d'hommes à la France? Soixante mille émigrés!

— Il était âgé... Il a agi sous l'influence de madame de Maintenon.

— Oui, et de Louvois... Mais, quand on bénéficie de Racine,

on doit prendre aussi ses responsabilités d'un tel acte...

Le visage de M. de Porto-Riche a gardé toute sa finesse, toute sa grâce et sa séduction. Quand il est entré, vêtu de noir, cravaté de noir, les cheveux soulevés sur sa tête en masses rebelles et domptées, les yeux noirs si vifs, il nous a évoqué une fois de plus un Espagnol de la grande époque. Il pourrait figurer dans Tolède parmi les personnages à collerettes qui assistent à l'enterrement du comte d'Orgaz. Il regarde les femmes dans les yeux avec ce demi-sourire pénétrant qui n'a point perdu tout ce qu'un homme qui sait et veut séduire y peut vouloir mettre.

Des souvenirs ne sauraient être racontés par une plus jolie voix d'homme et avec un art plus élégant, dans une nonchalance courtoise et souriante, un fini qui s'atténue dans ce que le temps s'est plu à estomper sans le détruire.

J'ai vu pareille grâce accordée à certaines femmes. Il en est de vivantes qu'on ne saurait nommer, mais parmi les disparues, la comtesse Edmond de Pourtalès, née Bussière, offrait cette grâce renouvelée, cette jeune vieillesse qui est si séduisante, et tellement plus que ces fausses grâces mal contenues et brutalement coloriées qui caricaturent une beauté qu'on rêve de maintenir immobile sous le passage du temps.

M. de Porto-Riche évoque précisément, de sa voix légère, une très jolie dame d'un temps révolu, récemment morte, madame Hochon, née Lefuel, dont Hébert avait peint le portrait en italienne lorsqu'elle était enfant, puis, plus tard, jeune femme, vêtue de satin blanc. Les épaules tombantes de madame Hochon, sa taille, ses yeux d'un bleu vif, ses entrées dans certains salons et la légende qui s'était faite autour de sa beauté, M. de Porto-Riche les évoque, avec le sourire de celui qui revoit, en parlant, des choses effacées.

Et sur une dame qui avait bonne tenue, mais quelques faiblesses, et qui donnait leur nom tout court aux hommes dont elle parlait, lorsqu'il ne s'était rien passé entre elle et eux, mais qui ajoutait aussitôt le mot *Monsieur*, assez cérémonieusement, lorsqu'il y avait eu liaison... De sorte que l'on savait ainsi, toujours, grâce à ce « Monsieur », ce qu'elle croyait le mieux cacher.

M. de Porto-Riche s'excuse lorsqu'il parle de lui. Je retrouve

dans sa voix quelques-unes des intonations ouatées de Marcel Proust. Et cette même politesse charmante des mains.

Nous parlons d'*Amoureuse*. L'un des convives, M. Henry Bidou, dit son admiration d'étudiant, aux représentations d'*Amoureuse*, lors de la création, à l'Odéon, avec Réjane...

— ... J'avais été trouver Réjane, qui jouait alors *Ma Cousine*, de Meilhac, aux Variétés. Je lui avais proposé de lui faire la pièce, une pièce gaie, avec Baron... Elle me répondit : « J'appartiens à l'Odéon. Portez votre pièce à Porel ». Mais je n'étais pas bien avec Porel qui m'avait refusé deux ou trois scenarios...

» Quelques mois se passent, je rencontre Réjane... Elle s'écrie : — Et ma pièce?... J'avais fait deux actes. Elle me dit : « Mes robes sont commandées chez Doucet... Répétons! »

» Le troisième acte n'était pas écrit. Je l'achevais, pendant les répétitions, en face, au Café Voltaire. Mais à cette époque, mon père mourut. La veine du troisième acte n'est plus celle des deux premiers. J'avais eu beaucoup de chagrin de cette mort d'un père avec lequel j'étais brouillé... Le troisième acte est plus sec... »

Il y a comme une grâce amère dans l'expression mais cette légère amertume est sereine, détachée. L'homme qui parle se regarde dans le passé. Et puis M. de Porto-Riche nous dit ce mot rapporté par madame Strauss (qui avait été madame Bizet), le lendemain de la générale d'*Amoureuse*. Elle avait eu Meilhac dans sa loge. A un moment donné il se lève et s'écrie : « C'est admirable ce que nous entendons là! » Puis il se retourne vers M. Strauss et ajoute, très vite :

— Surtout ne répétez à personne ce que je viens de dire là! »

Les « confrères » n'ont pas changé!

Puis nous parlons de Sarah Bernhardt...

— Quelle belle existence! — s'écria madame Adolphe Brisson...

— Elle ne s'en doutait pas. Pour elle tout se ramenait aux coulisses, — dit madame Marguerite Moreno, — qui a beaucoup connu Sarah Bernhardt et beaucoup joué avec elle. — Elle l'imite d'ailleurs étrangement.

— Un jour, Sarah m'a dit qu'elle n'avait vraiment aimé que Damala, — dit de sa voix chantante et souple, M. de Porto-Riche, qui ne s'éloigne jamais des choses de cet amour

qui a été toute la préoccupation, qui fut l'animateur, peut-on dire, de toute sa vie.

Lors de sa première pièce, il avait été, selon une coutume qui régnait alors, inviter Victor Hugo à sa générale. Il était fort jeune et ne connaissait pas le poète. Celui-ci l'accueillit comme il accueillait tous les visiteurs.

« ... Presque trop aimablement. Mais il s'excusa de ne pouvoir venir à ma générale. Il y avait là une vieille dame. Je sus après que c'était madame Drouet, et deux messieurs vêtus de noir, qui parlaient comme à l'église... Puis, une petite fille à laquelle madame Drouet souffla en l'emmenant : — Dis au revoir à grand papa Soleil. Et la petite fille répéta :

— Au revoir, grand papa Soleil!

Fête. — Les bals costumés suivent le Temps. Ils marquent les mêmes écarts que tout ce qui accompagne la vie. Se poudrer pour un bal que l'on s'efforcerait de rendre strictement *XVIII*e *siècle* n'est plus permis... qu'en Amérique.

Nous transposons, nous inventons. Nous rendons vivantes des ombres en les habillant selon des procédés nouveaux et c'est cette nouveauté qui les rajeunit et les galvanise.

Je n'ai peut-être jamais ressenti d'impression plus vivante de l'époque *gothique* que ce soir, à ces quelques tableaux voulus, mis en scène, présentés par M. Etienne de Beaumont au bal.

Chez le vicomte et la vicomtesse de Noailles. Les personnages étaient vêtus de costumes interprétés, faits de toile cirée, d'étoffes de paille ou de fibre dorée. Seuls le hiératisme ou la souplesse de leurs attitudes et de leurs danses, faisaient surgir des abîmes des figures vraies, alors qu'on ne s'attendait, sans doute, sur le fond de soie blanche de la scène improvisée dans le jardin qu'à des évocations d'une pure fantaisie.

Mademoiselle Thérèse d'Hinnisdal coiffée d'un hennin, la marquise de Laborde, née Saint-Sauveur, dont la haute coiffure de brillants ne laissait paraître que le visage, eurent des moments où la page d'un livre d'heures semblait s'être éveillée à ce monde. Lady Abdy et madame la duchesse de Gramont, née Ruspoli, la *licorne* et la *salamandre*, étaient telles qu'on les aurait vues paraître au temps de Charles VI. Alors, les velours étaient nouveaux, le style était jeune, les

lis étaient droits. Les gens ne savaient pas qu'ils étaient, ni surtout qu'ils seraient *gothiques*! Pas plus que nous ne devrions savoir que nous sommes modernes...

Madame de Beaumont, la *chimère*, tenant à la main d'autres têtes gemmées et plusieurs fois reflétée par un jeu de glaces, termina par une sorte d'apothéose, dans la perfection. Cet art décevant du spectacle a des éclats pareils à ceux de l'étoile filante, qui ne doit plus reparaître à nos yeux et ne figure point sur les cartes d'un ciel à jamais stable, mais laisse deviner à travers la vision de ces mondes fixes, un ciel révolté et libre...

Le vicomte et la vicomtesse de Noailles avaient eu l'excellente idée, pour ce bal, dont on parlera beaucoup, après en avoir beaucoup parlé déjà, de demander à leurs invités d'employer des matières différentes de celles employées à l'habitude par les couturières et les costumiers. Peut-être, s'ils avaient imposé quelque programme plus impérieux, les invités se fussent-ils montrés moins disparates.

Un décor de ballet pour l'*Aubade* de M. Francis Poulenc, représentant un coin de parc, taillé à la française et entièrement exécuté en mousse sèche, — celle des comptoirs et des vitrines de restaurateurs, — cette charmille, par-dessus laquelle moutonnaient des verdures de deux tons, faites de laine ondulée, offrait sous la lueur des projecteurs, le décor le plus réussi, le plus *vrai*, que l'on pût voir. Il est de M. Jean Frank, qui est en train de renouveler non seulement le goût, mais la matière de ce qui a si longtemps composé le cadre de la vie élégante. Sans doute était-il temps. Ce qui n'enlève rien, d'ailleurs, ni à la beauté ni à la valeur de ce que nos prédécesseurs ont fait, — en leur temps.

Le pastiche est la source de toutes les mièvreries, de toutes les dégénérescences du goût. Le vicomte et la vicomtesse Charles de Noailles ont voulu que leur jeune existence se passât dans des cadres qui n'aient été qu'à eux. Ils sont beaucoup cités et *très en vue*, comme disent les gens. Ils doivent être encouragés. L'expérience a dû leur apprendre, déjà, qu'il est plus difficile de vivre à ceux qui veulent tracer eux-mêmes leur chemin, qu'à ceux, — les plus nombreux, les innombrables, — qui s'en vont sur les grandes pistes où des générations passent, sans regarder.

ALBERT FLAMENT

LE DÎNER DE LA REVUE DE PARIS

Le dîner de la *Revue de Paris*, que le comte et la comtesse de Fels ont offert le lundi 17 juin, au Cercle interallié, a réuni sous la présidence de M. Louis Barthou, ministre de la Justice et vice-président du Conseil, les amis de notre revue et ceux de nos collaborateurs qui nous ont confié la publication de leurs œuvres, au cours de ces dernières années.

A l'issue du dîner, qui fut particulièrement brillant, et animé, M. le comte de Fels prononça le discours suivant :

« Mesdames, Messieurs,

» Monsieur le Président de la République, désireux de donner à la *Revue de Paris* un nouveau témoignage de sa sympathie, a bien voulu déléguer M. le général Lasson, Secrétaire général de la Présidence, pour le représenter à cette réunion.

» Au nom de mes collaborateurs, je remercie Monsieur le Président de cette haute marque de sa bienveillance, et je vous propose de lever votre verre en son honneur.

» A la santé de Monsieur Gaston Doumergue. »

. . . . . .

« Mesdames, Messieurs,

» L'allocution traditionnelle du Directeur de la *Revue de Paris*, à ce dîner qui réunit un si grand nombre de nos amis, n'est en réalité qu'un remerciement. J'exprime donc ma gratitude avec cordialité à l'élite de la société parisienne et internationale qui veut bien ce soir manifester par sa présence son estime et sa sympathie pour notre œuvre.

» Ce remerciement, qu'il m'est si agréable de vous adresser, je vous demande aujourd'hui, si j'ose ainsi dire, d'en détacher une partie à l'adresse de l'illustre homme d'État qui a accepté de nous présider ce soir.

» Parmi tant de qualités qui distinguent M. Louis Barthou, qualités qu'il a consacrées si généreusement au service de l'Etat, il en est une qu'en cette circonstance vous me permettrez d'apprécier tout particulièrement, c'est son obligeance envers ses amis et la sagesse des conseils que lui dicte son amitié.

» N'est-ce pas vous, mon cher ami, qui m'avez le premier suggéré l'idée de fonder ce dîner où l'occasion m'est offerte chaque année de réunir les collaborateurs de la *Revue de Paris* et de leur dire, comme je le fais avec tant de joie, ma reconnaissance pour le zèle et le talent avec lequel ils m'apportent ces prestigieux articles qui donnent à nos sommaires une valeur inestimable ?

» Votre suggestion obtint un succès immédiat : M. Raymond Poincaré nous fit l'honneur de présider le premier dîner de la *Revue de Paris*. Dans le charmant discours qu'il prononça à cette table, il introduisit même une note toute nouvelle en portant la santé des abonnés de la Revue. Oui, M. Poincaré ne voulut pas que les abonnés fussent oubliés dans cette fête. Et sans doute le toast qu'il leur a porté n'a pas dû leur déplaire, puisqu'un si grand nombre de nos lecteurs sont venus depuis un an s'inscrire sur nos listes.

» Parmi les choses aimables qu'avaient dites M. Poincaré, il en est une aussi qui a retenu notre attention. Ce grand Français a bien voulu reconnaître, et je cite ses propres paroles, « que la *Revue de Paris* présente aux yeux du monde la » meilleure image, la plus fidèle image de la France savante » et lettrée, éprise d'art et de beauté, de la France pacifique » et humaine, qui aspire, pour tous les peuples comme pour » elle-même, au triomphe permanent de la justice et de la » solidarité sociales ».

» Que pourrais-je ajouter à ces éloquentes paroles? Elles nous auraient tracé notre devoir si, par avance, nous n'eussions compris notre mission comme une œuvre de rapprochement entre tous les peuples.

» La présence ici des représentants les plus autorisés du corps diplomatique est pour nous le plus précieux des encouragements. Nous leur adressons nos très vifs remerciements.

» Il nous est particulièrement agréable d'accueillir ici pour la première fois, parmi cette élite intellectuelle les nobles représentants de l'Empire britannique, lord et lady Tyrrell. Très ancien ami de la France, lord Tyrrell a bien voulu donner ce soir à la *Revue de Paris* un témoignage très apprécié de sa sympathie. Son prédécesseur le marquis de Crewe nous avait fait l'honneur d'écrire pour la Revue de remarquables articles. En souhaitant une cordiale bienvenue à lord Tyrrell, nous espérons que cet éminent homme d'État deviendra aussi, pour la plus grande joie de nos abonnés, un collaborateur de la *Revue de Paris*.

» Mesdames et Messieurs, vous savez tous que nous voulons travailler à la paix universelle en faisant pénétrer chez les étrangers les leçons de la culture française, et en propageant chez nous les enseignements de la culture étrangère.

» Mais voilà que je viens d'employer un mot que je voudrais bannir de la langue française : c'est celui d'étranger. La notion qu'il comporte n'est-elle pas en voie de transformation profonde dans notre raison et dans notre cœur? Ici, dans cette maison où a été créé le vocable d'interallié, il n'y a plus d'étrangers pour nous. Il n'y a, et il ne doit y avoir, que l'échange de pensées diverses suivant la latitude où elles sont écloses et qui tendent, avec la facilité chaque jour accrue des communications matérielles et intellectuelles, à se mélanger dans une harmonie internationale.

» Mesdames et Messieurs, c'est en l'honneur de cette harmonie et au développement des institutions de la paix, que le directeur de la *Revue de Paris* vous convie à lever votre verre ».

Au nom des collaborateurs de la *Revue de Paris*, M. Paul Valéry, de l'Académie française, prit alors la parole :

« Mon cher Directeur,

« Les écrivains dont la *Revue de Paris* recueille et dispense les ouvrages sont très sensibles aux compliments que vous

venez de leur adresser. Mais, si précieuses et si douces que leur soient ces louanges, ils observent aussitôt qu'ils vous en redoivent votre part. Vous figurez parmi leur troupe : votre nom paraît assez souvent dans les sommaires; il annonce toujours quelque étude des choses sociales ou financières qui se distingue par la netteté des vues, par la précision et la solidité de l'information, par le sens politique, — et singulièrement par une rare et remarquable liberté des jugements. Cette dernière qualité, la plus désirable des qualités possibles de l'esprit, ne se manifeste pas seulement dans vos articles. C'est au Directeur à présent que j'en veux. Je ne lui ferai point de ces éloges qui se construisent d'épithètes et qui n'engagent que des mots. Les plus dignes éloges, et même les seuls qui aient force réelle, sont les éloges que forment et qu'imposent les faits.

» Il suffit donc de considérer l'état de la *Revue de Paris*, ses tables annuelles, la qualité de ses lecteurs, l'étendue de son influence — et, très particulièrement, la diversité des auteurs qui l'alimentent. Ce sont des faits qui parlent assez bien des mérites de la direction que vous avez assumée.

» Rien au monde, je le confesse, ne me semble plus délicat et qui demande plus de tact et de connaissance des hommes que que le gouvernement d'une grande Revue. Il m'est arrivé une ou deux fois que l'on m'ait demandé de me charger d'un tel souci : mais à peine j'y pensais un peu, je m'effrayais beaucoup, et j'ai toujours vivement éloigné le très beau calice de mes lèvres.

» C'est que, parmi les modes de distribuer aux esprits les produits de l'esprit, la Revue tient une place toute spéciale. Elle se tient entre le livre et le journal. Le journal meurt avec le jour. Le livre est presque hors du temps, ou du moins voudrait l'être. La Revue ne peut ignorer ce qui se passe et ce qui passe, mais elle y mêle ce qui dure, et songe assez souvent à l'éternel. C'est pourquoi l'on peut dire avec une certaine assurance que les revues se diversifient par la proportion de passé, de présent ou d'avenir qu'elles admettent, par la qualité de tradition ou d'innovation qu'elles contiennent. Mais tout ceci se traduit dans la pratique par mille questions de personnes. L'ensemble des auteurs, l'ensemble des lecteurs

forment les deux parties d'un contre-point qu'il faut savoir conduire et accorder l'une avec l'autre, et, d'ailleurs, chacune avec elle-même.

» Eh bien, mon cher Directeur, vous ne semblez point très embarrassé de ces conditions si complexes. Vous pratiquez avec une parfaite simplicité le grand art de choisir et de n'avoir point de parti-pris. Rien ne vous dissuade d'accueillir le talent, et vous ne refusez aucune forme de talent, aucune tendance, aucune pensée. Vous ne montrez pas une crainte religieuse de perdre çà et là quelques abonnés. Je ne sais si le cas s'est produit, mais, s'il s'est produit, votre sagesse a dû se dire qu'une tête coupée en fait renaître mille.

» En somme vous faites ce qu'il faut pour que votre Revue représente la richesse intellectuelle de la France dans toute sa variété. Dans l'état actuel du monde, rien n'est plus important pour ce pays que de montrer son étonnante et incessante activité spirituelle. Je sais bien qu'il y a des excès, que notre vitalité littéraire nous mène parfois à des expériences extrêmes, mais il n'y a de vie que surabondante, et la vie de l'esprit enfante, comme fait la nature, des êtres d'une infinité de types ou d'espèces dont chacun représente un effort, une tentative, un acte aventureux d'énergie dont on ne peut prévoir la portée. Voilà ce qu'une revue qui veut participer à la vie se doit de laisser figurer dans ses pages, et du moins de faire connaître. Il me semble que vous n'y manquez pas.

» Cette largeur, cette liberté donnent à la *Revue de Paris* je ne sais quel aspect élégant et aimable. Au moment que les cigarettes s'allument, on aime de porter la santé de son Directeur et de toutes les personnes présentes, les illustres, les gracieuses, et les autres. »

Après ce discours, S. Exc. lord Tyrrell, ambassadeur d'Angleterre, improvisa l'allocution suivante :

« Monsieur le Directeur,
» Monsieur le Ministre,
» Mesdames, Messieurs,

» Je vais vous faire un aveu. Quand Monsieur le Directeur a eu l'amabilité de nous inviter ici, je ne m'attendais pas à ce que l'on me demandât de dire quelques mots. J'étais convaincu

que, devant cette élite de la France réunie ici ce soir, je n'aurais pas le courage de m'exprimer autrement que dans ma langue; mais vous m'avez fait un accueil tellement aimable depuis mon arrivée dans votre pays, que j'ai eu ce courage. Je demande votre indulgence et je suis sûr que vous allez me l'accorder.

» En premier lieu, Monsieur le Directeur, je voudrais bien vous remercier des aimables paroles que vous avez dites au sujet de ma femme et de moi. J'en ai été vraiment très touché; aussi, suis-je très flatté d'y répondre et de vous remercier, au nom de mes collègues, de nous avoir invités à l'anniversaire de votre revue.

» Je tiens à vous dire ce soir que, jusqu'à ce jour je n'ai pas cessé d'être un lecteur assidu de votre revue, et cela même lorsque je vivais dans mon pays; et ce qui m'a toujours frappé, c'est que votre revue représente à l'étranger la vraie France. Si vous me permettez de le dire, c'est une tâche que vous remplissez avec succès. Vous représentez votre pays à l'étranger comme favorisant les idées modernes de l'internationalisme, le mot étant pris dans le bon sens, et j'ai été très frappé, M. le Directeur, quand, dans votre discours, vous avez parlé de votre désir de ne plus employer le mot « étranger », parce que, chez nous, j'ai toujours défendu cette idée. Nous sommes arrivés maintenant à une époque où nous comprenons nos voisins. Nous nous devons de ne plus considérer comme étranger quelqu'un qui arrive d'un autre pays. Monsieur le comte, vous me permettrez de vous dire que, dans cet ordre d'idées, vous rendez journellement un grand service à l'humanité. Les hommes ne peuvent être étrangers les uns aux autres, ils appartiennent à une grande famille. Je suis convaincu qu'avec l'aide d'une revue comme la *Revue de Paris* et d'une association comme le Cercle interallié vous rendez un grand service à l'humanité.

» Je vous suis très reconnaissant de l'occasion que vous m'avez donnée de parler de ce sujet qui, je crois, est très sympathique à Monsieur le Ministre, qui va, il nous l'a dit, faire un discours après nous. Je vais, au reste, lui céder la place avec le plus grand plaisir.

» Me sera-t-il permis, pour finir, de lever mon verre à mon

évangile qui est d'abolir le nom d'étranger, puisque, au fait, nous sommes tous membres d'une même famille, la famille du monde. »

M. Louis Barthou, ministre de la Justice et vice-président du Conseil, prit ensuite la parole.

» Mesdames, Messieurs,

» Il y a plus de vingt-six ans que j'ai publié mon premier article à la *Revue de Paris*. Il n'y a pas moins de temps que j'en suis l'abonné fidèle. A ce double titre, je n'aurais pas décliné l'invitation de mon ami le comte de Fels et ma présence aurait eu la valeur d'un témoignage. Mais, pour présider un dîner qui réunit l'élite de la société parisienne, il me fallait d'autres motifs. M. de Fels n'est jamais, et d'aucune façon, à bout de ressources. Il s'est souvenu, juste à point, d'une rencontre matinale aux Champs-Élysées où j'eus, le premier, l'idée de cette réunion. Loin de renier la paternité culinaire, mondaine et intellectuelle qu'il a évoquée avec tant de bonne grâce, j'en ai accepté l'honneur et je lui en ai laissé les charges.

» Ainsi tout serait bien, du moins à mes yeux, si je ne devais pas prendre la parole. Ce n'est pas que l'habitude m'en fasse défaut. Mais cette expérience même m'a appris qu'un bon dîner est troublé par les soucis de l'improvisation sur laquelle il s'achève et où il y a toujours une part de gageure. Cette fois j'ai pris mes précautions et c'est avec un papier dans les mains que je me suis levé pour dire mon remerciement. Il n'est pas moins sincère parce qu'il paraît moins spontané. Collaborateur très ancien, abonné... payant et lecteur assidu de la *Revue de Paris*, j'ai pu mesurer la place qu'elle s'est faite dans la société française et au delà de nos frontières. Ses efforts et la variété de ses articles ont grandi son autorité. Rien ne lui échappe dans le monde des idées et elle passe en revue tout ce qui intéresse le mouvement des esprits. Elle est l'image et l'expression de la vie. Hélas! comme cette vie est complexe! Personne ne doit plus se flatter de tout savoir, et Pic de la Mirandole, s'il ressuscitait au milieu de nous, renoncerait à acquérir cette connaissance générale dont il fut, en son temps, le prodigieux bénéficiaire. Aucun

génie n'est universel. Une synthèse philosophique peut tenter d'ériger en système les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses et que la science découvre. Mais l'infinité des détails exige de plus en plus des analyses spéciales, des disciplines étroites, des compétences limitées. Le progrès est fait de leur collaboration. Une revue qui veut justifier son titre est un miroir où se reflètent tous les aspects, ceux-ci durables et ceux-là éphémères, d'un monde agité par une sorte de mouvement frénétique qui ne laisse rien en place ni en repos. La tâche est difficile. Il y faut de l'observation et du tact, de la hardiesse et de la prudence, du bon sens et de l'audace, une grande indépendance et cette impartialité sereine dont le désintéressement ne vise qu'à servir les désirs et qu'à satisfaire les goûts d'un public varié, impatient et exigeant.

» La *Revue de Paris* n'est pas inférieure à ce programme. Ses sommaires témoignent pour elle. Héritière et fière d'un titre dont elle aurait pu, cette année même, célébrer le centenaire, elle excelle à se renouveler et à se rajeunir. Elle est vivante et alléchante. N'est-ce pas madame de Noailles qui a, la première, comparé sa couverture aux citrons de l'Hellade? La *Revue de Paris* a l'éclat de ces fruits merveilleux, mais elle n'a pas leur acidité. Même quand elle se risque sur le terrain brûlant des actualités politiques, elle conserve un ton de bonne compagnie qui lui vaut l'estime des adversaires dont elle combat les idées. Pourvu qu'elles laissent la France intacte, unie et forte, elle s'ouvre à toutes les doctrines. Elle n'a peur, dans aucun domaine, des idées neuves. Elle n'est ni maussade, ni morose. Elle aime la vie.

» Aussi plaît-elle aux hommes et aux femmes. Je me garderai bien d'ajouter qu'elle instruit les uns et qu'elle amuse les autres. Il y aurait dans ce partage, même très nuancé, une injustice, qui s'accompagnerait d'une imprudence. Je ne passe pas pour être un partisan intransigeant du féminisme électoral et peut-être même... Mais ce n'est pas le lieu d'instituer une discussion où je risquerais de m'aliéner des yeux et des sourires auxquels je tiens. Du moins veux-je dire que je ne conteste pas aux femmes le droit de chercher à introduire dans le Code, à leur égard peu civil, le redressement d'inéga-

lités trop choquantes et les modifications qui sont dues à leur rôle familial et social.

» A la *Revue de Paris*, vous faites, mon cher directeur, leur part à l'un et à l'autre sexe. Je vous en loue. Nous profitons tous de votre générosité impartiale et de votre goût judicieux. Quand madame de Noailles, déjà nommée, épanouit dans vos colonnes les fleurs, tantôt luxuriantes et tantôt assombries, de son génie innombrable, nous battons des mains. Et quand madame Colette, la grande Colette, égrène ses souvenirs... Et si une jeune femme nous fait pénétrer, par des touches délicates, où se sent le goût du beau, dans les profondeurs de la vie et de l'œuvre de Claude Monet... Que vais-je dire? Je ne suis pas venu ici pour passer une revue de famille. Certes, vous y auriez votre place, à tous les égards la première, mais, même si je ne partageais pas les craintes que vous inspire parfois l'avenir social de notre pays, je risquerais, en faisant votre éloge, de gêner votre modestie.

» Aussi, je reviens à votre rôle de directeur. Vous en avez assumé les responsabilités avec un courage auquel un juste succès a répondu. Toutes les questions sont traitées dans la *Revue de Paris* par des hommes, ou par des femmes, qui les connaissent. La langue française n'a pas à se plaindre d'eux. Mais ailleurs! On la désarticule, on la désagrège, on la disloque, on la dessèche, on la torture. Au lieu de cultiver le jardin encore si abondant de ses racines, on la fait passer dans je ne sais quel jardin des supplices où elle risquerait, si nous ne venions pas tous à son secours, de perdre sa clarté et sa limpidité, sa pureté et sa fraîcheur. Vous vous rappelez l'immortel discours où Renan disait que « de tous les cadres, le plus essentiel, c'est la langue... On ne la trouve pauvre, ajoutait-il, cette vieille et admirable langue, que quand on ne la sait pas. On ne prétend l'enrichir que quand on ne veut pas se donner la peine de la connaître ».

» Est-ce à dire qu'elle soit immuable? Certes non. Alors, elle serait morte ou près de mourir. On ne vit que dans le mouvement. A côté des mots qui tombent, il y a des acquisitions nécessaires, dont quelques-unes même sont heureuses. Mais il faut se méfier des importations et monter la garde aux frontières. Hélas! il faut faire aussi la police au dedans,

où les négligences des uns et les hardiesses des autres s'accordent dans une complicité funeste. On parle partout, dans une volonté de paix, que je veux croire partout sincère, de la liquidation de la guerre. J'y consens avec une impatiente bonne foi, pourvu que tous les terrains dévastés, y compris celui de la langue, soient réparés. Il y a beaucoup à faire. On ne mesure pas l'étendue des ravages qu'une guerre peut produire. A vrai dire, elle s'en prend à tout. Elle est la source, la mère ou la compagne de tous les fléaux. La langue n'a pas échappé à sa déplorable emprise. Aidez-nous à la sauver, ou plutôt continuez à la protéger, contre les fantaisies et contre les bizarreries, contre les audaces et contre les outrages. Elle fait partie du patrimoine national. Sans elle il perdrait son expression la plus saisissante.

» En buvant à la *Revue de Paris*, à son directeur et à ses collaborateurs, je bois aux richesses intellectuelles de la France dont on ne saurait trop répéter, après Renan, que la langue est le cadre le plus essentiel. »

***

Assistaient au dîner : LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Sixte de Bourbon. — M. Jean Aubry. — M. Alphandery. — M. Louis Bertrand. — Monseigneur Baudrillart, *de l'Académie française*. — M. l'abbé Bremond, *de l'Académie française*. — M. Albert Besnard, *de l'Académie française*, et Madame. — M. Henry Bordeaux, *de l'Académie française*. — M. Louis Barthou, *de l'Académie française, ministre de la Justice et vice-président du Conseil*, et Madame. — M. Léon Bailby. — M. Maurice Bedel. — M. Philippe Berthelot, *ambassadeur de France*, et Madame. — Vicomte et Vicomtesse Benoist d'Azy. — S. Exc. M. Bech, *ministre d'État du Grand-Duché de Luxembourg*. — Comte et Comtesse de Beaumont. — Comte et Comtesse de Bourbon-Busset. — Baron et Baronne Brincard. — M. J.-M. Bourget. — M. Henry Bidou. — Vicomte de Bondy. — Baron et Baronne de Barante. — M. Victor Bérard, *sénateur*. — Le R. P. Yves de la Brière. — M. Buré. — M. Bove. — M. Gérard Bauer. — M. et Mme Henry Bernstein. — M. Bouilloux-Lafont, *vice-président de la Chambre des Députés*, et Madame. — M. et Mme Jacques Bainville.

— Professeur Léon Bernard. — M. Bouteron. — M. Julien Benda. — M. Battifol. — M. Abel Bonnard. — M. Bourdelle. — M. Brun. — M. Belperron. — Colonel Bernard. — M. et Mme Cavendish Bentinck. — S. Exc. Mariano Cornejo, *ministre du Pérou.* — M. Croci Pietre. — M. Cazaux. — M. De Carbonnel. — M. Charles Corbin. — M. et Mme André Citroen. — M. Francis de Croisset. — M. Georges Calmann. — M. Francis Carco. — M. André Chamson. — M. Jacques Chardonne. — S. Exc. Constantin Diamandy, *ministre de Roumanie.* — S. Exc. Alph. Dunant, *ministre de Suisse,* et Madame. — M. et Mme Dumont Wilden. — M. et Mme Dussaud. — M. Drago Mitre. — M. Douchan Tomitch. — M. Deloncle. — M. et Mme Luc Durtain. — M. Charles Diehl. — M. et Mme Henri Duvernois. — M. Edmond Delage. — M. Joseph Denais. — S. Exc. le Comte Ehrensvard, *ministre de Suède.* — M. Escholier. — M. Léon-Paul Fargue. — S. Exc. Fakhry Pacha, *ministre d'Égypte,* et S. A. R. la Princesse Fewkié. — S. Exc. Aly Fethy Bey, *ambassadeur de Turquie,* et Madame. — Duc et Duchesse de la Force. — Comte et Comtesse de Fels. — Comte André de Fels, *député,* et Comtesse. — Maréchal Franchet d'Esperey. — M. et Mme Pierre de Fouquières. — M. et Mme François-Poncet. — Amiral Comte Frochot. — M. Albert Flament. — M. P.-E. Flandin, *vice-président de la Chambre des Députés,* et Madame. — M. Bernard Faÿ. — M. P. Frédérix. — S. Exc. le Baron de Gaiffier d'Hestroy, *ambassadeur de Belgique.* — S. Exc. Guani, *ministre d'Uruguay.* — M. et Mme René Gillouin. — M. Bernard Grasset. — M. Lucien Hubert, *sénateur,* et Madame. — M. Hautecœur. — M. et Mme Helbronner. — M. Abel Hermant, *de l'Académie française.* — M. et Mme Georges Imann Gigandet. — M. et Mlle Joleaud. — M. Edmond Jaloux. — M. Knecht. — M. Leczkawski. — M. et Mme Lara. — M. François Legrix. — Comte de Laborde. — Mme et M. le général Lasson. — Duc et Duchesse de la Rochefoucauld. — Comte et Comtesse Gabriel de La Rochefoucauld. — Comte de Lariboisière. — M. Stéphane Lauzanne. — M. Lescure. — M. de Lanzac de Laborie. — M. Lacour-Gayet. — M. et Mme Lecomte du Nouy. — M. et Mme Lécuyer. — M. Lanoire. — M. Arthur

Lévy. — S. Exc. le Comte Manzoni, *ambassadeur d'Italie*, et Comtesse. — M. Merlin. — M. Maurice Martin du Gard. — Vicomte et Vicomtesse de Montbas. — M. et Mme Maurice Muret. — M. et Mme François Mauriac. — M. et Mme Alexandre Moret. — M. Jean Mistler, *député* et Madame. — M. Mac Orlan. — M. Louis Marlio. — M. Jean Marchand. — M. et Mme Moszkowski. — Abbé Mugnier. — Comte et Comtesse Henri de Mun. — Marquis de Mun. — Comte et Comtesse Wladimir d'Ormesson. — S. Exc. Simon I. de Patino, *ministre de Bolivie*, et Madame. — S. Exc. M. Politis, *ministre de Grèce*, et Madame. — Marquis et Marquise de Paris. — M. Maurice Paléologue, *de l'Académie française*. — Marquis et Marquise de Polignac. — M. Georges Propper. — M. Albert-Petit. — M. et Mme François Pietri. — M. Prezzolini. — Duc et Duchesse Pozzo di Borgo. — M. Przyluski. — M. Henri de Régnier, *de l'Académie francaise*. — M. Maurice Reclus. — M. Gaston Rageot. — M. Renard, *Préfet de la Seine*, et Madame. — M. et Mme Ribière. — M. Louis Rougier. — S. Exc. M. L. de Souza Dantas, *ambassadeur du Brésil*. — M. Sisley Huddleston. — M. J. Stavnik. — M. de Sillac. — M. Georges Suarez. — M. et Mme Sylvain Levi. — S. Exc. lord Tyrrell, *ambassadeur d'Angleterre*, et Lady. — M. Marcel Thiébaut, *secrétaire général de la « Revue de Paris »*. — M. André Thérive. — M. Robert de Traz. — M. J. Tharaud. — M. J. Tharaud. — M. J. Tedesco. — M. Edmond Toutain. — M. Paul Valéry, *de l'Académie française*, et Madame. — M. et Mme J.-L. Vaudoyer. — S. Exc. Baron de Wedel-Jarlsberg, *ministre de Norvège*, et Baronne. — M. Wigram. — M. et Mme David Weill. — Comte et Comtesse Édouard de Warren. — M. Zaleski. — Princesse d'Arenberg. — Duchesse de Bisaccia. — Mme Bousquet. — Mme Bourdet. — Comtesse Costa de Beauregard. — Mme Colette. — Duchesse de Clermont-Tonnerre. — Comtesse de Durfort. — Mme Paul Dupuy. — Mlle Marie-Louise des Garets. — Mme Émile Halphen. — Marquise de Ludre-Frolois. — Baronne Édouard de Rothschild. — Comtesse de Rohan-Chabot. — Mlle Sjoestedt. — Marquise de Saint-Paul. — Mlle Hélène Vacaresco. — Marquise de Vogüé. — Comtesse de Waresquiel.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Vérité sur l'Armistice,
Le Commandement unique,
par le général **Mordacq** (*Tallandier*).

En présence des déceptions que nous a amenées la paix, des abandons successifs qui ont marqué cette « création continue », beaucoup de gens pensent que les vrais responsables sont les hommes d'État et les militaires qui ont arrêté les stipulations de l'armistice du 11 novembre 1918. A les entendre, si la paix a été aussi fertile en déboires, c'est qu'on a cessé la guerre trop tôt, à des conditions trop favorables aux Allemands. Cette légende est soumise à un examen historique et critique par le général Mordacq, qui conclut à son entière fausseté.

Il faut lire dans le livre du général non seulement le récit des dramatiques séances de Rethondes, non seulement la relation qu'il fait des mêmes événements vus de Paris, auprès de M. Clemenceau, mais aussi celle des délibérations et des discussions entre alliés au sujet des conditions d'armistice. Ce qui ressort de ce témoignage de première main (le général Mordacq était, on s'en souvient, le chef du cabinet militaire de M. Clemenceau), c'est que les conditions d'armistice n'ont pas été improvisées, mais soigneusement étudiées par les militaires et les hommes politiques longtemps avant la rencontre des délégations.

Y avait-il lieu d'imposer des conditions plus sévères? Il ne le semble pas. Et même on ne voit guère quelles autres conditions auraient pu être fixées. Ce qui le prouve bien, c'est que, jusqu'au dernier moment, on se demanda si les Allemands accepteraient celles qui avaient été arrêtées. Rappelons d'ailleurs les paroles prononcées le 29 octobre par le maréchal Foch en réponse aux questions pressantes du colonel House et de M. Lloyd George : « Sur le fond, je dis ceci : les conditions auxquelles se sont arrêtés vos conseillers militaires sont celles-là mêmes que nous devrions et pourrions imposer après le succès de nos prochaines opérations. Si donc les Allemands les acceptent, il est inutile de continuer la bataille. »

Là est en effet le nœud de la question : les conditions de l'armistice plaçaient-elles, comme on l'avait voulu, les Allemands dans l'impossibilité de reprendre les hostilités? donnaient-elles aux futurs négociateurs du traité de paix la faculté de dicter leurs décisions à l'Allemagne vaincue? A ces deux questions on ne peut répondre que par oui : les faits sont là.

Il n'y a qu'une restriction à faire sur les conditions d'armistice : dans les questions qu'elles réglaient, elles étaient ce qu'elles devaient être; mais elles laissaient de côté un domaine important : le domaine financier. N'aurait-il pas été possible d'exiger que fussent remboursées immédiatement les sommes que les villes occupées avaient dû payer à titre de contributions de guerre ou d'amendes collectives? Semblable stipulation eût été parfaitement admissible dans un texte d'armistice. Et son exécution aurait eu l'avantage d'habituer de bonne heure les Allemands à payer. Mais cette remarque n'empêche pas que, militairement, l'armistice était ce qu'il devait être, et que ceux qui l'ont préparé et conclu ne sont pas responsables des déboires que nous a ménagés la paix.

Le général Mordacq a tenu également à en finir avec la légende allemande du « coup de poignard dans le dos », suivant laquelle c'est la révolution qui a amené l'effondrement militaire de l'Allemagne. Il cite un grand nombre de textes allemands qui montrent au contraire que c'est l'effondrement militaire qui a amené la révolution. D'ailleurs, même si l'on admettait la thèse des nationalistes allemands, on ne pourrait lui attribuer qu'un intérêt de politique intérieure : dans une guerre de nations telle que la guerre mondiale, on ne peut séparer l'armée du pays; ils forment un tout, et il importe peu que l'un ou l'autre s'effondre le premier : l'ensemble seul compte.

Sur tous ces points, le général Mordacq rétablit la vérité. Son second ouvrage relate la série des événements qui ont abouti à la réalisation du commandement unique. On sait que le pas décisif avait été fait dans cette voie à la Conférence de Rapallo (début de novembre 1917). A ce moment on n'avait pu se mettre d'accord que sur la création d'un Conseil supérieur de la guerre, organe des gouvernements doublé par des « représentants militaires permanents ». Si loin qu'on fût encore matériellement du commandement unique, les esprits étaient disposés à l'accepter, mais seulement en cas de péril majeur. Il risquait donc d'arriver trop tard. Tâcher d'en hâter la réalisation avant le moment du péril, telle fut la volonté de M. Clemenceau : il ne put y parvenir. Du moins, ne lui fallut-il que cinq jours après l'attaque allemande du 21 mars, pour y arriver; encore dut-il écarter au dernier moment un projet

britannique saugrenu, dû aux susceptibilités d'amour-propre, et consistant à lui donner à lui-même le commandement suprême, le général Foch étant son chef d'état-major. Et ce furent la Conférence de Doullens, étape décisive, puis les conférences de Clermont et de Beauvais d'où sortit enfin le commandement unique. Ici encore, le général Mordacq, témoin et acteur, fait un historique minutieux et examine en même temps, avec sa compétence bien connue, les grandes questions de principe qui se sont trouvées posées.

Les livres du général Mordacq seront accueillis avec d'autant plus de faveur que les grands acteurs, du côté allié, persistent à garder le silence. On sera heureux d'apprendre que ces ouvrages ne font qu'inaugurer une série dans laquelle le général Mordacq continuera à évoquer les souvenirs du temps vécu par lui aux côtés de M. Clemenceau.

Pour apprendre l'art de la guerre,
par le Général **Camon** (*Berger-Levrault*).

Parmi les critiques qui ont le plus véhémentement dénoncé les dangers de l'état de stagnation dans lequel se trouve l'armée française, il en est peu qui aient songé à sa vie intellectuelle. Tous, ou presque tous, ont insisté sur la malfaisance des lois nouvelles, sans peut-être en saisir l'esprit; beaucoup se sont lamentés sur l'état matériel de l'armée, dont les unités ont diminué en nombre, l'effectif de chaque unité diminuant lui aussi. L'unanimité s'est faite pour déplorer l'antimilitarisme plus ou moins actif qui sévit dans toutes les classes de la société et crée autour de l'armée une atmosphère pénible. Bien peu ont osé s'attaquer à l'un des problèmes les plus importants : l'organisation de la vie intellectuelle de l'armée, c'est-à-dire l'organisation des études militaires.

Le général Camon est un de ces trop rares apôtres, et c'est avec une énergie jamais lassée, une ardeur jamais découragée, qu'il répand la bonne parole. Ses études antérieures sur les campagnes de Napoléon l'ont mis à même de voir toute l'utilité de l'étude de l'histoire pour la formation des grands chefs. Depuis la guerre mondiale, il a fait l'application des conclusions de ses études napoléoniennes à un certain nombre des grandes batailles qui se sont déroulées entre 1914 et 1918. Ses exposés critiques sont toujours d'un incontestable intérêt, même pour qui ne partage pas sa manière de voir jusque dans ses conclusions. Celles-ci paraissent souvent un peu rigides, et ne sont pas totalement à l'abri du reproche de schématisme.

On trouvera, dans le présent ouvrage, quelques exemples des études napoléoniennes du général Camon et de ses études sur la guerre mondiale. Peut-être, en ce qui concerne ces dernières, sera-t-on étonné du peu de place que l'auteur accorde aux conditions matérielles de la guerre, conditions qui, bon gré mal gré, s'imposent et s'imposeront avec une puissance toujours accrue. Le général Camon ne les ignore pas, certes, mais il semble avoir adopté le point de vue du maréchal de Hindenburg, qui, dans ses mémoires, parlant de la bataille de la Somme, dit que ce fut une pure bataille de matériel, ne laissant aucune place aux parties intellectuelles de la guerre. Il y aurait peut-être là une sentence à reviser. Le général Camon ne s'en préoccupe pas; car, à son avis, l'élément déterminant, c'est la stratégie. Il y a quelque courage à le dire et à l'écrire aujourd'hui, où le seul mot de stratégie suffit dans certains milieux à faire considérer comme fou ou suspect celui qui le prononce.

La stratégie ne s'apprend que dans l'histoire. Et le général Camon propose tout un programme à ce sujet. On pourrait le trouver trop étroit. Mais il faut bien prendre garde qu'il n'est aux yeux de l'auteur que le programme du cours élémentaire. Après l'avoir suivi, l'apprenti stratège pourra continuer seul ses travaux dans la voie qu'il choisira. « La connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands capitaines », a dit Napoléon. Sans doute, mais il peut être utile d'étudier aussi les autres, et il l'est certainement d'étudier celles de tous les grands capitaines: la bonne stratégie, le véritable art de la guerre, consiste avant tout dans une adaptation aussi adéquate que possible des moyens aux fins, suivant les circonstances spéciales à chaque cas, et qui ne se retrouvent jamais entièrement les mêmes.

J.-M. BOURGET

***

Histoire des finances extérieures de la France pendant la guerre (1914-1919), par **Lucien Petit** (*Payot*).

L'histoire militaire et l'histoire politique de la guerre commencent à être connues. L'histoire économique n'a fait l'objet jusqu'à présent, semble-t-il, d'aucun ouvrage d'ensemble. Aussi celui que vient de publier M. Petit comble-t-il une lacune impor-

tante. M. Lucien Petit, inspecteur général des finances, a suivi pendant toute la guerre nos opérations financières à l'étranger, et comme, de 1919 à 1920, il a été chargé de dépouiller les archives du ministère des Finances, il a, pour préciser ses souvenirs, trouvé, dans les dépêches officielles, dans les instructions et les rapports échangés entre les ministres des Finances et nos agents en mission au dehors, une documentation unique, qui seule pouvait permettre d'écrire l'histoire complète des relations financières de la France avec l'étranger.

L'auteur montre d'abord la progression formidable de nos achats dans le monde dès l'automne de 1914, puis les restrictions imposées à la nation, les exportations d'or et de titres, les emprunts extérieurs; il dépeint les efforts entrepris pour grouper en un faisceau les forces des puissances alliées, pour organiser la coalition et unifier la direction financière de la guerre, comme la direction militaire.

Il montre ensuite, dans chacun des grands pays où les négociations ont été le plus actives, l'œuvre de nos agents, les difficultés particulières à chaque peuple, à chaque gouvernement auprès de qui ils étaient accrédités, les inquiétudes journalières, les tractations ardues, — du succès desquelles dépendaient pour le pays les moyens de subsister, et pour les armées, ceux de combattre, — auxquelles étaient liés le sort de la guerre et l'existence de la France. Il y eut en 1917 des journées que le public ignore et qui furent aussi tragiques que celles de la Marne ou de Verdun, des moments où, faute de crédits pour subsister, les alliés ont été sur le point de cesser le feu sur tout le front.

Œuvre à la fois technique et vivante, ce récit est d'un intérêt puissant, quand il retrace les exigences des neutres, les embarras des trésoreries alliées, leurs hésitations devant des opérations financières d'une ampleur sans précédent, les résistances qu'il a fallu vaincre pour créer le groupement de forces économiques et financières le mieux organisé que le monde eût jamais vu; — puis l'écroulement brusque de cette solidarité, l'abandon de la France, le principal soldat de la coalition, par ses alliés les plus riches, dès que, par la victoire commune, l'on cessa de redouter la menace d'hégémonie que l'Allemagne avait fait peser sur le monde.

La querelle du franc (1924-1928), par **François Piétri** (*Hachette*).

Abandonnée par ses alliés, la France, à partir de 1919, voit son change, par soubresauts successifs, empirer, et s'effondrer le franc,

la monnaie de germinal an XI, qui avait assaini la situation après la banqueroute révolutionnaire, qui avait traversé sans fléchir les années désastreuses, les années de guerre, de troubles intérieurs et de coup d'État, 1814-1815, 1848, 1870, 1871. Mais pour les Français d'après-guerre, pour les paysans, les petits bourgeois, les rentiers, la foi dans le franc de germinal était si entière, qu'ils ne voyaient dans ses chutes répétées que des incidents passagers, dus à la mauvaise gestion des partis soit de droite, soit de gauche, — ou aux intrigues de l'étranger. L'effondrement du rouble, du mark et de la couroune, ne leur suggérait rien; douter du franc, de la revalorisation, c'était douter de la Patrie. — Pourtant, dès 1924, de bons esprits, jugeant objectivement, non pas en sentimentaux mais, en techniciens, aperçoivent clairement que la situation ne comporte qu'une seule issue, la dévaluation de la monnaie, et, courageusement, entreprennent d'éclairer l'opinion, et de la préparer aux mesures inéluctables. Les précurseurs, hommes de gauche et hommes de droite, furent MM. Nogaro, Émile Borel, Dubois, Lamoureux, Astier, Champetier de Ribes, d'autres encore, mais, parmi eux et au premier rang, M. Piétri, qui fut en 1926 sous-secrétaire d'État aux finances.

M. Piétri a eu l'heureuse idée de réunir en un volume les articles qu'il donna à partir de 1924 dans des quotidiens, dans des revues, — la *Revue de Paris* principalement, — ainsi que les discours qu'il prononça à la Chambre. — On sait combien souvent ces sortes de recueils paraissent vides, et combien des articles qui ne vivaient que de la vie éphémère de l'actualité, semblent illisibles à deux ans de distance. Mais en lisant le livre de M. Piétri on aura bien au contraire le grand plaisir, — et rare, — de voir à l'œuvre celui qui sait, celui qui prévoit, et qui, inlassablement, s'adresse aux députés hostiles, à l'opinion rebelle, à la Banque de France jusqu'aux derniers moments revalorisatrice, et qui, après les péripéties de l'année 1926, voit enfin sa thèse triompher, et la stabilisation se faire, le 25 juin 1928, exactement selon le mode qu'il avait prévu. — Selon l'avis de M. Piétri, la stabilisation eût été techniquement possible dès 1924, et elle eût évité l'exode des capitaux de 1926, la panique, les emprunts nouveaux, les impôts excessifs. Mais elle était *politiquement* impossible, car l'opinion n'était pas préparée, et c'est une des grandes leçons qui se dégagent de ces pages, que la lenteur des démocraties modernes à adopter des mesures de salut public : la lente conversion de l'opinion anglaise, après deux ans d'une guerre terrible, au service militaire obligatoire, a pour pendant dans l'après-guerre la lente conversion de

l'opinion française, devant la faillite menaçante, à la réforme monétaire.

Les Charmeurs d'Enfants, par Madame **Lahy-Hollebecque** (*Éditions Baudinière*).

Dans la civilisation contemporaine, sans traditions orales, où les usages traditionnels ont disparu, c'est le livre qui, dans la formation intellectuelle de l'enfant, doit jouer un rôle de premier plan, et se substituer aux récits des veillées, aux histoires des aïeules. Mais quels livres ont le pouvoir d'exalter et de grandir l'âme de l'enfant? Il faut rejeter la plus grande partie des bibliothèques « enfantines », composées très souvent d'œuvres niaises, plates et incolores, il faut rejeter aussi, comme sacrilèges, les adaptations d'Homère, de Swift, de Cervantès, de Rabelais, « à l'usage de la jeunesse »; il faut d'autre part user avec mesure des récits fantastiques, des féeries empruntées aux légendes populaires, et qui font revivre les déformations et les erreurs de la « mentalité primitive » dans l'esprit du petit civilisé.

Avec une science psychologique et un goût avertis, madame Lahy-Hollebecque choisit quelques auteurs et dégage avec sagacité la nature heureuse de leur pouvoir de suggestion et d'éveil. — Voici d'abord les conteurs de féeries, Charles Perrault, la comtesse d'Aulnoy, les frères Grimm, — dont elle interprète les thèmes devenus incompréhensibles à l'aide des données de la sociologie moderne. — Voici ensuite Andersen, proche parent des poètes primitifs, mais qui se sert des légendes qu'il crée pour initier les esprits à la vie personnelle des choses et s'efforcer de donner un sens au mystère de la vie. — Puis le Genevois Töpffer, Charles Nodier, Erckmann-Chatrian, et leurs romans où revivent l'état d'esprit populaire français dans le deuxième tiers du XIXe siècle, ainsi que les souvenirs des guerres de l'Empire; — George Sand, elle aussi un peu délaissée aujourd'hui; — enfin les modernes, les précurseurs, Jules Verne, — Selma Lagerlöf, avec *le merveilleux voyage de Nils Holgersson*, puis Kipling, avec le *Livre de la Jungle* et *Capitaines courageux* : chez ces deux derniers auteurs, s'accentue le souci des idées morales, du développement de la conscience et du sens social.

Dans une deuxième partie, madame L. Hollebecque a eu l'excellente idée, suivant en cela un usage anglo-saxon trop rarement adopté en France, de renseigner de façon pratique parents et éducateurs, et de leur donner un choix raisonné de cent des meilleurs livres

pour la jeunesse. Son choix ne s'est porté que sur des récits ayant une valeur d'art, stimulant l'imagination et enrichissant la connaissance : beaucoup d'ouvrages étrangers, anglais ou américains surtout, comme *Peter Pan dans les jardins de Kensington*, *Alice au pays des merveilles*, Fenimore Cooper, Mayne Reid, Jack London, Longfellow, Walter Scott, Stevenson, — des livres classiques de Dumas, d'About, de Michelet, — des traductions de romans médiévaux, de légendes japonaises, — peu de livres de la comtesse de Ségur : ils reflètent trop exactement les préjugés de la société aristocratique du milieu du siècle dernier.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

VIENT DE PARAÎTRE

COLETTE YVER

FEMMES D'AUJOURD'HUI

Enquêtes sur les nouvelles carrières féminines

Étude sensationnelle sur la femme dans la société moderne.

Un volume : **12** francs.

Il a été tiré en outre :
15 ex. numérotés de 1 à 15 sur papier Vergé de Rives : **60** fr.
et 300 ex. numérotés de 1 à 300 sur beau papier Outhenin Chalandre : **15** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.